

Le Rire c'est la santé

Jean-Charles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-CHARLES



PRESSES DE LA CITÉ

JEAN-CHARLES
LE RIRE C'EST LA SANTÉ



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS
© *Presses de la Cité*, 1972.

Présentation

Les relations entre les patients et les médecins (et autres professions médicales) sont souvent émaillées de quiproquos, d'incompréhensions, d'incongruités et de situations inattendues ou cocasses.

Ainsi le vocabulaire des patients face à un jargon professionnel compliqué est source de propos hilarants, tel par exemple ce "*délire d'homme très mince*" qu'il faut bien sûr comprendre par "*delirium tremens*."

Jean-Charles dresse une peinture amusante et réaliste de la profession médicale et relate avec son humour pointu mais compréhensif un grand nombre de ces situations et de ces bons mots glanés durant le début des années 70.

Même si certains détails du livre sont de nos jours désuets, on appréciera pourtant le travail de réflexion de l'auteur sur ces métiers, sur leur organisation, voire sur leur devenir.

Et toujours avec le sourire.

Aux médecins, aux femmes et aux enfants de médecins, aux chirurgiens, aux pharmaciens, aux dentistes, aux infirmières, aux visiteurs médicaux, aux étudiants en médecine et en chirurgie dentaire, aux malades et aux bien-portants qui m'ont aidé à écrire ce livre.

PRÉAMBULE

JE n'ai pas fait d'études de médecine et, si j'écris aujourd'hui ce livre, c'est un peu à cause des circonstances de ma naissance.

Simple point d'histoire, je précise qu'elle a eu lieu le 2 décembre 1922, au Brégout, près de Saint-Aulaye, en Dordogne. Au moment où j'écris, le Brégout, qui était une propriété familiale, appartient à ma tante Louise et nul n'a songé à faire apposer une plaque sur la chambre dans laquelle je vins au monde. J'ignore si cette chambre sera un jour un musée, mais pour l'instant je sais que c'est un poulailler. Quant au château de Saint-Aulaye, dont mes parents furent locataires de 1928 à 1933, il ne porte pas non plus de plaque. Il est vrai qu'il abrite la mairie et le bureau de poste, ce qui est tout de même plus honorable.

Le 1er décembre 1922, mon père et ma mère avaient fêté l'anniversaire de leur mariage. Ma mère savait qu'elle attendait un enfant pour la mi-janvier et le médecin de Saint-Aulaye, consulté deux semaines plus tôt, avait affirmé que tout allait bien. Une sage-femme, amie de la famille, devait venir s'installer au Brégout, quelques jours avant la date prévue pour l'accouchement. C'est dire que mon arrivée, dans la nuit du 1er au 2 décembre, fut une surprise. Surprise d'autant plus grande que nous étions deux, ce dont personne ne s'était douté.

Quand j'apparus, à 4 h 30, le médecin s'écria :

« Oh ! qu'il est petit ! » Il fut encore plus étonné de voir sortir, dix minutes plus tard, un numéro deux.

Le numéro deux ne devait pas survivre. J'ai longtemps raconté que, par suite d'une erreur de mon père, c'est moi qui suis mort le 5 décembre 1922, à 7 h 30. En réalité, je racontais cela sans y croire et pour le plaisir de prétendre :

– Ma femme est veuve, mon fils est orphelin et toutes mes œuvres sont posthumes.

Jusqu'au jour où ma mère m'entendit faire mon numéro :

– Je sais bien que ton père s'est trompé, mais tu ne devrais pas en parler.

J'ai alors vérifié sur les registres de l'état civil de Saint-Aulaye et j'ai constaté que la mention « décédé » figure en face du jumeau né à 4 h 30, c'est-à-dire moi.

Ce que j'avais inventé était vrai. Et il est non moins vrai que, décédé pour l'état civil, j'aurais dû l'être aussi dans la réalité. Un an après ma naissance, le médecin confia, en effet, à ma mère :

– J'étais persuadé qu'ils ne vivraient ni l'un ni l'autre.

Si j'ai survécu, je le dois à mes parents. En un temps où les couveuses n'existaient guère, on me mit dans du coton et mon père se levait toutes les nuits pour entretenir le feu dans la cheminée.

Je n'avais pas la force de téter et ma mère dut acheter un appareil tire-lait. Sans doute, l'histoire serait-elle plus pittoresque si, comme autrefois, on avait fait appel à une vieille femme édentée, mais ce ne fut pas le cas.

En revanche, il est vrai que ma mère n'avait ni vêtements d'enfant ni berceau. Cela s'arrangea vite et la tradition familiale rapporte que, le lendemain de ma naissance, ma tante Thérèse (qui habitait Cassarat, propriété voisine du Brégout) tricota dix paires de chaussons dans sa journée.

Un des avantages d'avoir été prématuré, c'est que je n'ai jamais fait mon âge. Au moment où j'écris, j'avoue d'autant plus facilement être dans ma cinquantième année que j'estime en paraître douze ou quinze de moins.

Il est également bien connu que les gens qui ont failli mourir trouvent par la suite plus de prix à la vie, y mordent à meilleures dents. Peut-être est-ce pour cela que, faisant du « rab » depuis ma naissance, j'apprécie particulièrement d'être de ce monde et que j'y trouve mille et une occasions de gaieté.

D'où mon désir de démontrer que plus l'on rit et mieux l'on se porte. Mais, avant de développer ma thèse, je voudrais dire ma reconnaissance à ceux qui, soit en m'écrivant, soit en me recevant chez eux, m'ont aidé dans mon enquête. Une enquête agréable puisqu'elle m'a permis de séjourner à plusieurs reprises dans ma Dordogne natale. Ce qui explique qu'un nombre élevé de perles et d'anecdotes made in Périgord figure dans ce livre.

Naturellement, je me suis attaché à ne recueillir que des perles et des anecdotes authentiques, garanties sur ordonnance. Si l'on en trouve un bon nombre qui vient des Landes, c'est que j'ai passé mes dernières vacances d'été à Seignosse-le-Penon. Habitant en Essonne, j'ai arpenté ce département, ainsi que les Yvelines et la Seine-et-Marne voisines. J'ai été enquêter à Paris, mais également en Gironde, dans les Charentes, dans l'Aisne. Je n'ai oublié ni la Belgique ni la Suisse et, à la faveur de conférences ou de dîners-débats, on m'a vu dans un certain nombre de villes, Beauvais, Lyon, Thionville, etc.

Enfin, j'ai participé à des réunions où se retrouvaient des médecins venus des quatre coins de France. Des femmes de médecins aussi et je leur dois des remerciements très particuliers, car au départ j'avais pensé que leurs confidences seraient l'unique sujet de mon livre. Mais, au fur et à mesure que j'avancais, je me rendais compte que le vrai sujet n'était ni les médecins ni leurs femmes, c'était la santé. Tant il est vrai que, s'il est bien de guérir les gens, les conserver en bonne santé est encore mieux.

Puissent les pages qui suivent apporter une petite pierre à cette œuvre salutaire.

La haute mission du médecin, comptable de vies humaines.
(Eugène Le Roy : *L'ennemi de la mort.*)

Monter les étages avec 39° de fièvre pour visiter des gens moins grippés que soi.
(Docteur Julien Besançon : *La pie borgne.*)

TAILLABLES ET CORVÉABLES À MERCI

LES médecins, disait Alfred de Vigny, jouent à présent, dans la société, le rôle des prêtres dans le Moyen Âge.

Ils reçoivent les confidences des ménages troublés, des parentés bouleversées par les fautes et les passions de famille. L'abbé a cédé la ruelle au docteur, comme si cette société, en devenant matérialiste, avait jugé que la cure de l'âme devait dépendre désormais de celle du corps.

Aujourd'hui, il apparaît de plus en plus que la cure du corps doit aller de pair avec celle de l'âme. Vers les années 20, un célèbre chirurgien disait aux stagiaires qui faisaient leurs premières armes à l'hôpital Saint-Antoine :

– Prenez deux malades chacun. Apprenez à les soigner, en liaison avec l'externe, mais parlez-leur aussi d'eux-mêmes, de leurs soucis. Quand ils seront rétablis, allez les voir chez eux.

Cinquante ans après, l'ex-stagiaire de l'hôpital Saint-Antoine, devenu président d'un syndicat de médecins, dira :

– La guérison n'est pas une vraie guérison si les problèmes personnels, familiaux et sociaux du patient ne sont pas résolus[1].

Veut-on considérer le malade dans l'ensemble de sa vie sociale et familiale, alors nul n'est plus apte à le soigner que le médecin de famille. Ce médecin, certains l'appellent *l'omnipraticien*. D'autres préfèrent parler du *généraliste*. Personnellement, j'ai été tenté de créer le néologisme *familiariste*.

Qu'il soit médecin de ville, de quartier ou de campagne et quel que soit le nom qu'on lui donne, celui qui exerce la médecine générale doit être prêt à affronter une masse de problèmes. Malheureusement, où trouver le temps de s'entretenir longuement avec un malade, quand la salle d'attente déborde, quand le carnet de visites est plein ?

On apprend beaucoup de choses sur un enfant en regardant ses cahiers, son écriture, son orthographe. Mais les médecins ont-ils le loisir de se pencher sur des cahiers ?

Pourtant, bien des généralistes travaillent douze ou quinze heures par jour. Plus même parfois. Le record appartenant peut-être à un médecin de l'Aisne qui, pendant la dernière guerre, ne dormait guère plus d'une heure ou deux par nuit. Au point que les gens du village avaient surnommé sa demeure *la maison sans paupières*.

– Je l'ai vu littéralement manger en dormant, m'a raconté son frère, ou bien s'étendre sur les chaises de sa salle à manger et s'assoupir un quart d'heure. Le plus ennuyeux est qu'il s'endormait au volant et qu'il se réveilla plusieurs fois dans un champ.

Paradoxalement, c'est peut-être la Gestapo qui sauva la vie du médecin. Il faisait en effet partie d'un réseau de résistance. Sur le point d'être arrêté, il parvint à s'enfuir et à gagner Paris où il se cacha

dans une petite chambre... une chambre où il put enfin dormir.

*

**

Les généralistes ne sont pas seuls à avoir des horaires « démentiels. »

– Mon mari travaille quatorze heures par jour, m’a dit la femme d’un pédiatre. Je crois cependant qu’il a besoin de ce rythme. S’il exerçait un autre métier, il travaillerait autant, mais il ne serait pas heureux. D’ailleurs, il ne supporte les vacances qu’à condition de faire chaque jour sept ou huit heures de sport ou de voiture. Il n’admet pas non plus d’être malade. Une fois, il s’est cassé le bras. Après cinq jours d’hôpital, il a repris ses visites.

– J’écrivais mes ordonnances de la main gauche et mon fils venait en auto avec moi, pour passer les vitesses.

Sans doute, y a-t-il d’autres professions où l’on travaille énormément. Mais les médecins sont en outre réveillés la nuit, et ce qui est pire, parfois pour rien.

Trois heures du matin, en Seine-et-Marne :

– Docteur, j’en ai assez, faites quelque chose, je ne dors pas.

Cinq heures du matin, en Essonne :

– Docteur, il faut que vous veniez, ma femme m’empêche de dormir.

Dans les deux cas, la même réponse :

– Eh bien, moi, je dormais.

Car il ne faut pas oublier que les médecins ont besoin de dormir comme tout le monde.

Un étudiant qui faisait un remplacement dans un petit village de Beauce fut appelé au milieu de la nuit :

– C’est pour le grand-père. Y va pas bien.

Le jeune carabin[2] saute dans sa voiture et, après avoir fait une vingtaine de kilomètres, trouve une ferme dont toutes les lumières sont allumées. Un homme lui explique :

– Le grand-père y peut pas dormir.

– Où est-il ?

– On sait pas. C’est pour ça qu’on vous a appelé.

Que faire ? Sinon participer aux recherches, jusqu’à ce qu’on trouve enfin le grand-père dormant paisiblement dans un pommier.

Quatre heures du matin. L’homme qui a fait réveiller le médecin par l’intermédiaire du commissariat de police semble en bonne santé. La tension, les réflexes, tout est normal.

– Mais enfin, monsieur, de quoi vous plaignez-vous ?

– Ah ! docteur, c’est terrible ! Si vous pouviez vous mettre une seconde à ma place. Je viens d’avoir un cauchemar horrible : je me voyais aveugle, paralysé, sourd, emprisonné dans une camisole de

force. Alors, comme j'avais attrapé la vérole à dix-huit ans, je tenais à vous consulter pour savoir s'il ne reste pas de traces de mon ancienne maladie.

*

**

– J'ai remarqué, m'a dit la femme d'un généraliste, qu'à partir du moment où mon mari a appliqué le tarif de nuit, le nombre des appels a diminué de moitié.

Un médecin de Beauvais avait demandé le tarif de nuit à un Nord-Africain. Un mois après, le même client le réveillait à cinq heures du matin :

– Je te préviens de bonne heure pour que tu prennes moins cher que la dernière fois.

Un médecin des Landes se souvient d'un dimanche, vers onze heures du soir, où il fut appelé d'urgence par une cliente.

– Ben voilà, expliqua-t-elle, la cousine de Bayonne est venue pour du ravitaillement. Elle a vu le sein de la mémé. Il y a comme une boule et elle a dit : « Faut pas rester comme ça, faut voir le docteur[3] tout de suite. »

– Depuis quand a-t-elle cette boule ?

– Deux ans.

Toujours le même médecin et toujours en urgence. Cette fois, à dix heures du soir, chez un facteur.

– Voilà, docteur. Tous les soirs, après dîner, je roupille devant la télé et ça m'embête parce que je la vois pas.

Dans l'Aisne, un médecin dîne chez des amis, quand on l'appelle pour un homme qui crache du sang. Comme il tarde quelques instants, le téléphone sonne une deuxième fois.

– J'y vais, j'y vais, dit-il.

À l'adresse indiquée, il trouve toute la famille rassemblée dans la salle à manger.

– Où est le malade ?

– C'est moi, dit le père.

– Vous n'avez pas l'air en trop mauvais état, grogne le médecin.

– Si, regardez.

Dans un coin de la pièce, entourée d'un rond de craie, il y a une minuscule goutte de sang.

– Alors, docteur, demande l'homme d'un air tragique, c'est y pas que je suis tuberculeux ?

En Bretagne, un médecin avait été mandé dans une ferme. Le nom ayant été mal noté, il pénètre dans la maison voisine, voit une jeune femme et, comme il est très pressé, il lui ordonne de se déshabiller.

L'autre essai de protester, mais le médecin, un géant autoritaire, la presse de s'exécuter.

Auscultation, examen rapide, puis furieux le docteur éclate en injures :

– Tu n'as pas honte de me déranger pour rien !

Et la malheureuse, en larmes, finit enfin par dire :

– C'est la voisine qui est malade.

Les explications sont parfois difficiles à comprendre :

– Vous suivez la route, docteur. À droite, il y a un chemin. À gauche, vous verrez un portail qui n'y est pas. Faut passer par-là.

– Ne prenez pas ce chemin, vous vous engageriez dans un cul-de-jatte.

Un jeune médecin qui faisait un remplacement dans la Haute-Saône fut appelé un jour chez une institutrice en retraite. On lui indique la maison, mais il constate que les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée sont hermétiquement closes.

« J'ai dû me tromper », pense le jeune homme qui lance tout de même quelques appels. Enfin, une fenêtre s'ouvre au premier étage. Une échelle descend jusqu'au sol et une voix dit :

– Montez, montez, docteur.

La visite terminée, le médecin demande quelques explications.

– Ma mère habite au rez-de-chaussée et je suis fâchée avec elle. Alors, je n'ai que ce moyen d'entrer et de sortir de chez moi.

Appel de nuit, dans la région parisienne. À l'adresse indiquée, le médecin trouve une femme qui attend sur le trottoir.

– C'est pour mon mari, explique-t-elle, il a une crise nerveuse.

– Montez, je vous suis.

– Non, non, passez devant. Moi, j'ai un peu peur.

Au troisième étage, la femme désigne une porte :

– C'est ici, docteur, mais faites attention, il est derrière avec une hache.

Quelque part en Charente-Maritime, M. le curé vient de découvrir une femme nue dans le confessionnal.

– Monsieur le maire, que faut-il faire ?

– Ne laissez entrer personne.

Le maire court prévenir les gendarmes et les gendarmes courent à leur tour chez le médecin :

– Docteur, vous avez l'habitude de voir les femmes à poil. C'est à vous d'y aller.

*

**

Une petite Landaise de trois ans pleurait chaque fois que le docteur venait à la ferme.

– Excusez-la, dit la mère, elle n’a peur que du cochon et des médecins.

Ce n’était pas le cas de Marie (trois ans) qui aurait bien voulu que le toubib, venu voir ses frères, s’occupe aussi d’elle :

– Docteur, je suis malade.

– Où as-tu mal ?

– Aux pieds.

– Aux pieds. Comment ça ?

– Oui, je crois... je crois que mes souliers sont trop petits.

Un cas plus sérieux. Ce moutard de quatre ans a une otite.

– À quelle oreille as-tu mal ?

– J’ai mal à mes trois oreilles.

Dans la Seine-Saint-Denis, trois médecins associés. La secrétaire entre dans le bureau de l’un d’eux.

– Le docteur Z. n’est pas là et j’ai, au bout du fil, une cliente qui le réclame pour la quatrième fois. Son bébé hurle, se congestionne. C’est peut-être grave.

– J’y vais.

Quand le médecin arrive à l’adresse indiquée, il se trouve nez-à-nez avec Z. qui, prévenu par l’intermédiaire d’un client, avait foncé directement.

– Allons-y tous les deux, décident-ils.

Au chevet du bébé, ils trouvent un troisième médecin, appelé par la mère inquiète et venu d’un autre quartier. On commence par se regarder en chiens de faïence, puis le confrère avoue :

– Je ne comprends pas ce qu’il a. Si vous voulez l’examiner.

Presque violet, le bébé continue à hurler.

– Peut-être une épingle, dit quelqu’un.

Non, pas la moindre épingle.

– Voyons, demande un des médecins, lors de son précédent biberon, avait-il de l’appétit ?

À ces mots, la mère devient aussi rouge que l’enfant.

– J’ai... j’ai oublié de lui donner son biberon.

On imagine la même scène avec trois garagistes, devant une auto en panne d’essence. Furieux, les trois médecins sortent chacun une feuille de Sécurité sociale :

– Nous espérons que vous êtes assurée ?

– Oui, je suis étudiante.

– En quoi ?

– En médecine.

– Quelle année ?

– Cinquième.

– Vous êtes externe ?

– Oui.

– Où ça ?

– Dans un service de pédiatrie.

D'un même geste, les trois médecins déchirèrent la feuille de Sécurité sociale qu'ils étaient en train de remplir. On ne fait pas payer une future consœur, mais elle eut droit à un triple sermon dont elle se souvient certainement encore.

– Mes clients, m'a dit un pédiatre, commencent à admettre que, lorsqu'un enfant a trente-neuf de fièvre, ce n'est pas la peine de me déranger au milieu de la nuit.

Hélas ! certaines mères dérangent leur médecin pour moins que ça :

– Ma fille est très mal, dit une voix tragique.

Le docteur se précipite et apprend que l'enfant joue chez la voisine.

– Ben, docteur, hier, à l'école, on lui a mis un timbre sur la poitrine.

– Et alors ?

– C'est qu'elle doit être bien malade, puisqu'il s'est décollé.

Vingt et une heures, en Seine-et-Marne :

– Dites au docteur que c'est urgent. Mon fils a quarante.

Le docteur trouve un enfant avec une angine banale et une température à peine au-dessus de la normale.

– Vous comprenez, explique la mère, j'avais téléphoné à trois autres médecins. Quand je leur ai dit que le petit n'avait presque pas de fièvre, ils ont refusé de venir. Alors, pour vous avoir, j'ai dit qu'il avait quarante.

Un étudiant faisait un remplacement dans la Bresse. Un soir d'hiver, il est appelé en pleine nuit pour un enfant qui, affirme-t-on, a quelque chose de grave.

Il se lance en moto dans la neige, tombe, se démet l'épaule, est ramassé par des passants :

– Non, dit-il, je me soignerai après.

Et il se fait transporter jusqu'à l'enfant... qui avait un orgelet.

*

**

– Docteur, disait une dame, je me suis tâté le pouls pour savoir si je devais vous déranger.

Tous les clients ne sont pas aussi mesurés. Un médecin dont la femme était étudiante se préparait à la conduire à Paris où elle devait

passer un examen important. Soudain :

– Docteur, faudrait aller le plus vite possible voir monsieur Z. Il peut plus respirer, il étouffe.

Pas question de refuser, mais il y a l'examen dont l'heure approche. Heureusement, le médecin aperçoit un voisin et lui confie sa voiture :

– Emmenez ma femme à Paris, moi j'irai faire ma visite à pied.

Lorsque le médecin arrive tout essoufflé, il trouve le malade en train de se raser :

– Voyez-vous, docteur, quand je respire, ça me fait mal.

Un banal point de côté. Le jeune praticien explose, tandis que l'homme ne comprend rien à cette colère. Car l'explication ressemble au jeu du message qu'une dizaine de joueurs se transmettent l'un à l'autre et qui parvient au dernier joueur complètement déformé.

L'homme avait dit :

– Quand je respire, ça me fait mal.

Sa femme avait demandé à une voisine de prévenir le docteur :

– Vous lui direz de monter, parce que mon mari a un point de côté. Il ne peut pas se lever, il ne peut pas respirer.

Et, goût du drame ou simplement désir de forcer un peu la main au docteur, la voisine avait traduit :

– Il peut plus respirer, il étouffe.

Le même médecin se souvient de l'époque où le téléphone n'était pas automatique et où les opératrices disaient aux gens qui cherchaient un docteur :

– Téléphonez donc à celui-là. Il est jeune, il se dérange facilement.

C'est ainsi que l'on se retrouve, à une heure du matin, chez une dame qui explique :

– Mon gendre est dans le jardin. Il ne veut pas rentrer se coucher.

Le jeune médecin essaye de raisonner l'homme qui, malgré la neige, continuait la grève du lit. Jusqu'au moment où excédé, il lui fait une prise de judo et le traîne dans la maison. Une piqure calmante mettant le dernier mot à l'aventure.

Pour certains petits malins, le médecin est une machine à accorder les avantages dont ils ont envie. Mais la machine entre en fureur quand elle trouve, au bistrot du coin, le client dont on lui a dit qu'il avait quarante.

– Vous comprenez, docteur, ce matin, je ne me sentais pas bien, alors je suis resté au lit. Maintenant, il me faudrait un arrêt de travail.

Un autre médecin est appelé par une cliente :

– Venez vite, mon mari ne va pas bien du tout.

Le docteur se précipite et trouve le mari en train de boire un verre

de vin.

– En revenant de vous téléphoner, ma femme est tombée dans l'escalier et s'est foulé le genou.

– Et vous ?

– Ben, de m'occuper de ma femme a fait passer mon mal.

*

**

Pierre Chirac (1650-1732), un des médecins les plus intelligents de son temps, fut victime d'une attaque d'apoplexie. Les confrères appelés à son chevet s'empressèrent de le saigner abondamment.

Pierre Chirac revint un instant à lui, se prit le pouls et, croyant être chez un client, s'écria :

– On m'a appelé trop tard ! On a saigné ce malade : c'est un homme mort.

Le diagnostic se révéla, hélas ! juste et Chirac mourut peu après.

Alfred Richet (1816-1891) était atteint d'une congestion pulmonaire et il tint à tirer un ultime enseignement de ses derniers instants :

– Lorsque le phénomène que vous venez de constater s'est produit, toute chance est perdue et la mort n'est plus qu'une question de secondes. En effet, vous le voyez, je vais mourir, je meurs.

À l'inverse, il y a des médecins qui perdent toute lucidité, quand il s'agit de leur cas. Certains, atteints d'un mal incurable, arrivent même à oublier leurs connaissances et acceptent n'importe quelles paroles d'espoir.

D'autres, en revanche, sont prêts à imaginer le pire.

– Au moindre bobo, mon mari se voit déjà amputé. Il est comme les gens qui lisent trop le *Larousse médical*.

Si l'on en croit leurs femmes, bien des toubibs sont de fort mauvais malades :

– Mon mari est douillet, vous ne pouvez pas savoir ! Il n'a jamais accepté de se faire faire une piqûre.

Philémon, poète comique grec du IV^e siècle, disait déjà :

– Il est facile aux hommes de donner des conseils, difficile de se conduire soi-même. Nous en avons un exemple avec les médecins. Ils ordonnent un régime sévère à leurs malades, mais qu'eux-mêmes se mettent au lit et ils font tout ce qu'ils avaient défendu aux autres.

Combien aussi prennent les excitants qu'ils déconseillent formellement à leurs clients. Combien fument trop ou tout simplement travaillent trop, parce qu'ils ne parviennent pas à faire autrement.

– J'ai des confrères, m'a dit un généraliste, qui se tuent à la tâche. Ils pourraient moins travailler s'ils n'étaient pas poussés par les lourdes

dettes contractées lors de leur installation. Et puis, il y a dans notre profession, comme dans toutes les autres, ceux pour qui le surmenage est une drogue, ceux qui ne peuvent pas s'empêcher de vivre à la limite de leurs forces. Ceux-là devraient mieux s'organiser, se faire aider par une assistante, envoyer plus souvent leurs malades à l'hôpital ou encore partager leur clientèle avec un associé.

– Moi, m'a dit un médecin d'une petite ville de Dordogne, je pourrais augmenter mon chiffre d'affaires d'un tiers en un mois et le doubler en un an. Quand un client a la grippe, sauf complications, j'y vais deux fois, alors que je pourrais y aller trois ou quatre fois. J'ai renoncé à faire des accouchements, car je pense qu'il est préférable d'envoyer les parturientes en clinique où à l'hôpital. Sauf urgence, je ne me charge ni des piqûres, ni des pansements, choses que j'estime de la compétence d'une infirmière. Ajoutez que j'ai éliminé les tire-au-flanc et les malades imaginaires en leur riant au nez. Résultat : excepté en période d'épidémies, je travaille huit heures par jour, en ne faisant que de la médecine et je peux consacrer quotidiennement deux heures à mon recyclage.

Ce schéma idéal n'est pas applicable dans les secteurs où il y a un nombre insuffisant de médecins, ce qui est encore le cas d'une bonne partie de la France.

Et, dans une bonne partie de la France, sinon partout, le téléphone marche souvent mal, ajoutant quelques difficultés supplémentaires au travail des toubibs.

Un professeur de la faculté de médecine de Nantes avait appelé un village éloigné d'une quinzaine de kilomètres. La communication fut coupée trois fois. Excédé, il s'adressa aux réclamations, mais la voix était si lointaine qu'il ne comprenait rien. En désespoir de cause, il prit son stéthoscope et le posa sur l'écouteur.

– Allô, dit-il.

*

**

– J'ai été avec mes yeux chez le docteur, disait une brave Bretonne.

Les médecins voudraient bien que tous leurs clients fassent de même et que, sauf cas grave, ils viennent consulter au cabinet médical où se trouve le matériel nécessaire à un bon examen.

– Nous savons, m'a dit un médecin de l'Essonne, qu'il y a beaucoup plus de gens pressés que d'urgences. Malheureusement, il est très difficile de doser l'urgence.

Trois heures du matin. Un homme téléphone. Son fils a une grosseur et il se demande si ce n'est pas une hernie étranglée. Trois heures du matin, c'est dur de se lever !

– D'où appelez-vous ?
– De chez l'ambulancier.
– Eh bien, dites-lui de conduire votre fils à l'hôpital. Si c'est une hernie, on l'opérera tout de suite.

Agréable de se rendormir aux frais de la Sécurité sociale qui peut bien payer un trajet en ambulance pour tranquilliser un père de famille.

Le lendemain, minuit et demie. Le même homme rappelle :

– C'est la grand-mère. Elle a eu un malaise, elle veut vous voir.

Cette fois, il faut y aller... pour trouver une mémé fraîche comme l'œil et désirant seulement qu'on lui prenne sa tension. D'où fureur du médecin qui s'écrie :

– Alors, c'est toutes les nuits qu'on me dérange pour rien ! Aujourd'hui, la grand-mère. Hier, le gosse.

– Oh ! pardon, docteur. On a oublié de vous dire. Vous aviez raison : le petit a été opéré. Il va bien.

– Au fond, m'a dit un médecin de Dordogne, notre visite n'est jamais inutile, puisqu'elle sert à rassurer les gens. Je n'aurais quand même pas aimé la mésaventure d'un de mes confrères charentais. À dix heures du soir et par un temps affreux, il arriva chez une vieille femme qui l'accueillit en disant : « Faut-il que vous ayez besoin d'argent pour venir me voir par un temps pareil ! » La vieille n'avait qu'une petite grippe. Je crois qu'à la place de mon confrère, j'aurais pris l'argent de la visite et je l'aurais jeté au feu.

Un médecin des Yvelines fut réveillé à cinq heures du matin par une vieille dame qu'il trouva gaie et pimpante :

– Ça n'a pas l'air d'aller trop mal, dit-il, vous auriez peut-être pu attendre neuf heures pour m'appeler.

– Non, docteur, parce que si j'appelle à neuf heures, je ne sais jamais à quel moment vous viendrez. Alors qu'à cinq heures, j'étais sûre de vous avoir tout de suite.

Un généraliste de Thionville m'a expliqué que de nombreux ouvriers font les trois-huit :

– Ils me téléphonent parfois du bistrot en buvant leur café... à cinq heures du matin. La première fois, j'ai cru à une urgence, je me suis précipité et je me suis fait enguirlander parce que toute la famille dormait encore.

– La nuit, m'a dit un généraliste de Périgueux, il y a toujours la crainte de passer à côté de quelque chose de grave. Alors, on peste, mais dans le doute on y va.

– On ne me dérange plus la nuit, m'a dit un médecin qui approche de quatre-vingts ans. Tenez, la semaine dernière, pour une de mes vieilles clientes qui avait une attaque, on est allé chercher un confrère. Le lendemain matin, nous sommes retournés la voir ensemble. Il faut

croire qu'elle en avait assez de l'un et de l'autre, car elle est morte.

Les jeunes médecins sont dérangés plus souvent qu'à leur tour. Les moins jeunes aussi. L'un d'eux se souvient d'un soir de très grand froid où il dut se rendre chez un vieux bonhomme. Il l'examine, ne trouve rien d'anormal et demande :

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– J'ai froid.

– Eh bien, moi aussi, j'ai froid. Alors, on va faire un grog général et après on ira tous mieux.

Il y a des choses plus dures à avaler. Un médecin de Périgueux avait été appelé, au milieu de la nuit, pour une angine banale :

– Quel est votre médecin habituel ? demanda-t-il en rédigeant son ordonnance.

– Le docteur Z.

– Il était donc absent ?

– Non, mais on n'aurait pas osé le déranger pour une chose pareille.

Un autre médecin, cette fois dans la Seine-Saint-Denis :

– Docteur, pourriez-vous passer après vingt et une heure trente ?

– Pourquoi à cette heure-là ?

– Parce qu'avant nous allons au cinéma.

Les médecins n'ont guère le temps d'aller au cinéma ni même de regarder la télé. Un passionné de sport avait l'habitude de jeter un coup d'œil sur le petit écran, au hasard de ses visites.

Un jour, il prenait la tension d'une vieille dame, tout en regardant un match de rugby.

– Combien, docteur ? demanda la malade au moment où le médecin rangeait son tensiomètre.

– Seize à trois.

*

**

Dans ce bourg de Dordogne, il y a deux médecins. L'un, rentrant chez lui à minuit, trouva un homme devant la porte :

– Ma femme est malade depuis cet après-midi, mais j'ai préféré vous attendre plutôt que d'aller chercher l'autre âne.

Le même médecin fut appelé, toujours vers minuit, par un client d'un village voisin :

– Ma femme veut pas coucher avec moi.

– Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

– Ben, faudrait que vous veniez tout de suite, pour lui dire que j'ai eu les oreillons, mais que je suis plus contagieux. Moi, elle veut pas me croire.

Malgré le côté rassurant, sur un certain plan, de ce coup de

téléphone, le docteur refusa de se déranger.

Un de ses confrères, en revanche, avait fini par céder aux sollicitations d'un homme qui répétait :

– Venez, ma femme est malade, c'est urgent.

L'homme monte dans la voiture du médecin et ils arrivent devant une maison où ne brille aucune lumière.

– Étrange ! dit le docteur.

– Non, non. Vous n'avez qu'à frapper et dire que c'est vous.

D'une poigne solide, le médecin cogne à la porte, qui s'ouvre. Aussitôt, l'homme se glisse à l'intérieur et, après une brève altercation, revient :

– Je vous remercie, docteur. Vous comprenez, ma femme ne voulait pas m'ouvrir la porte.

– Moi, m'a raconté un gynécologue, j'ai fait, lorsque j'étais encore étudiant, un remplacement dans les Mauges, au sud d'Angers. Quand j'arrivai, le médecin m'annonça : « Je vous ai tout guéri, sauf la mère d'un riche propriétaire chez qui il faudra vous rendre au premier appel. »

L'appel en question eut lieu à minuit et demie et le jeune carabin se retrouva au chevet d'une très vieille dame. Elle était cardiaque et il n'y avait pas grand-chose à faire. Une piqûre, quelques paroles rassurantes, plus un coup de gnôle pour le docteur.

Le même cérémonial se renouvela vingt-six soirs de suite, toujours à la même heure. Le vingt-septième jour, encore un appel, mais à une heure différente, pour signer le certificat de décès.

La nuit suivante, à trois heures du matin, nouvel appel. Toujours du même endroit. Notre carabin s'y rend une fois de plus et trouve le maître de maison qui lui dit :

– Ben voilà, vous savez que la mémé est morte hier. Et ma femme, depuis trois semaines, elle a comme qui dirait un vent dans le ventre. Alors, j' me suis dit : « Des fois que ça se terminerait comme la mémé, faut peut-être ben mieux appeler le docteur. »

Aux confins de la Beauce et du Perche, un autre remplaçant s'était rendu chez un vieux cultivateur qui lui expliqua :

– Ma femme va pas bien. J'avais fait venir le vétérinaire pour une vache qui était malade. J'en ai profité pour lui demander quelque chose pour ma femme, mais ça lui a rien fait.

La femme avait une broncho-pneumonie. Le jeune médecin établit l'ordonnance nécessaire et annonça qu'il reviendrait. Au moment de partir, il s'informa, légèrement sarcastique :

– Et la vache, est-ce qu'elle va bien ? Parce que, pendant que j'y suis, j'aurais pu la voir.

– Ah ! dit le vieux d'un air admiratif, c'est que vous vous connaissez en vaches !

Le dimanche suivant, le jeune carabin achetait ses cigarettes, quand il entendit une voix dire sur son passage :

– Ça, c'est un docteur bien ! Il s'y connaît en vaches, lui.

De la vieille femme, pourtant remise de sa broncho-pneumonie, il ne fut pas question.

L'épouse d'un médecin de Seine-et-Marne reçut un jour un coup de téléphone d'une de ses clientes, grande amie des bêtes, qui avait, entre autres, deux poules, Zézette et Zouzou.

– Zouzou est passée sous une auto et elle a eu la peau du dos arrachée. Je lui ai fait un pansement, mais ça ne cicatrise pas. Si j'appelle le vétérinaire, il rigolera et me dira de lui tordre le cou. Alors, comme je sais que votre mari est lui aussi un ami des bêtes.

L'ami des bêtes conseilla d'enlever le pansement et de badigeonner la plaie avec du mercurochrome. Excellent conseil, puisque Zouzou guérit.

Vers les années trente, un éminent professeur, appelé au milieu de la nuit par une de ses clientes, ne fut guère satisfait de se retrouver au chevet d'un chien.

Imperturbable, il l'examina, puis rédigea une ordonnance qu'il posa sur un coin de table :

– Madame, vous avez là tout ce qu'il faut faire.

Le professeur parti, la dame lut ces simples mots :

Consulter un vétérinaire.

Un médecin de Dordogne soigna un veau que le vétérinaire venait de condamner. Un peu pour faire une expérience, un peu par jeu, il donna à l'animal des antibiotiques dont il venait de recevoir quelques échantillons. Le veau se rétablit à la satisfaction de l'éleveur... et pour la plus grande vexation du vétérinaire qui resta brouillé quinze ans avec le toubib. L'histoire est tout de même morale, car le propriétaire du veau changea de médecin.

Les vétérinaires aussi sont parfois farceurs, tel ce Charentais qui glissa une mouche dans le stéthoscope d'un ami médecin. Au premier malade ausculté, le pauvre docteur entendit des bruits étranges. Il ne diagnostiqua quand même pas une horrible maladie mais crut que la famille qui entourait le malade faisait du bruit. Si bien qu'il enguirlanda tout le monde et partit furieux.

Lorsqu'il ausculta un deuxième malade et qu'il entendit le même bruit affreux, il comprit qu'il y avait quelque chose d'insolite et découvrit la supercherie.

Un étudiant faisait un remplacement dans un petit village de l'Aube. Un jour, il fut appelé au chevet de la femme du maire qui, lui dit-on, avait quarante de fièvre.

Il trouva la malade dans un grand lit, enfoncée sous un énorme édredon.

– Asseyez-vous, dit-il, je vais vous ausculter.
– Ah ! non, dit le mari, elle peut pas bouger.
– Pourquoi, ça lui fait mal ?
– Non, mais vous comprenez, on en a profité. On lui a mis les œufs de cane pour les démarrer.

En Indre-et-Loire, un jeune médecin fut appelé par un villageois qu'il trouva sur le bord du trottoir, parapluie au bras.

– C'est pour que vous me conduisiez à Tours.
– À l'hôpital ?
– Non, à la gare, pour le train. Soyez sans crainte, je vous paierai votre visite. Je suis à la Sécurité sociale.

L'homme au parapluie resta sur le trottoir, mais l'anecdote est loin d'être unique en son genre. Bien des médecins (ou des vétérinaires) n'ont été appelés qu'avec l'espoir d'utiliser ensuite leur voiture. Tel celui-ci, dérangé vers minuit pour une femme enceinte qui se portait comme un charme. La chose dûment constatée, le mari demanda hypocritement :

– Vous croyez que j' peux la laisser pour aller à Paris ?
– Certainement.
– Ben, docteur, y a justement un train et...
Et le toubib était bon bougre. Le mari eut son train.
La femme d'un médecin m'a cité le cas d'un client qui lui demanda :
– Est-ce que le docteur peut venir chercher ma femme pour la conduire à la clinique d'accouchement ?

– Écoutez, mon mari n'est pas un taxi. Demandez à l'ambulance, je sais qu'elle est libre, je viens de la voir rentrer.

– Ah ! vous alors, vous ne savez pas rendre service !
Les malades trouvent très normal de faire venir le médecin au milieu de la nuit, mais ils sont parfois étonnés qu'on veuille les envoyer quérir un médicament chez le pharmacien :

– Il est fermé ! répondent-ils.
Je connais un toubib qui, lorsqu'on le dérange pour rien, se venge en expédiant son client chercher un quelconque remède à la pharmacie.
– Je l'ai fait une fois, m'a dit un autre médecin, et j'ai été bien puni. Juste au moment où je venais de me rendormir, le pharmacien m'a téléphoné. Il affirmait ne plus avoir le médicament en question et il demandait « ce qu'il devait donner à la place. »

*

**

– On m'envie ma belle maison, m'a dit un médecin. J'en suis parti toute la journée et, le dimanche, quand je ne suis pas de garde, il faut que je la quitte si je ne veux pas être dérangé.

Le dimanche, beaucoup de médecins vont à la chasse. Peut-être pour que, plagiant le mot de Tristan Bernard (à propos de deux chirurgiens qui s'étaient battus en duel) on puisse dire :

– Ah ! ces médecins, nous ne leur suffisons plus.

Vers les années 30, un généraliste du Finistère avait installé un mât sur son toit. Lorsqu'il y avait une urgence, on hissait un pavillon fait d'un drap de lit et le toubib, qui chassait dans la campagne environnante, rentrait rapidement.

Heureusement pour les médecins surmenés, arrive le jour du départ en vacances ou « encore en vacances », comme disent les malades exigeants.

– Moi, m'a expliqué un praticien du Sud-Ouest, je prends mes vacances au moment des vendanges. C'est un moment où presque tout le monde se porte bien. Peut-être parce qu'il y a beaucoup de travail et que les gens ont moins le temps de s'écouter.

Il n'est pas toujours facile de partir à la date prévue.

– Une fois, mon mari a retardé ses vacances de quinze jours. Un de ses clients avait de la fièvre et il voulait savoir pourquoi.

Au moment de démarrer, le premier geste de certains médecins est d'ôter le caducée qui se trouve sur le pare-brise de leur auto.

– Le mois de juillet, en caravane sur la Côte d'Azur, raconte Yves (douze ans), c'est merveilleux. Pour tout le monde, papa est représentant en rasoirs électriques. Pourtant, si chez un voisin il y a un accidenté, le naturel reprend le dessus et papa est tout de suite là.

Quand un médecin en vacances rencontre un autre médecin, de quoi parlent-ils ? Bien souvent de médecine. Tant il est vrai que leur métier les passionne. En revanche, les médecins craignent comme la peste les gens qui veulent à tout prix raconter leur cas.

– Docteur, je suis sûr que cela vous intéressera.

Et le pauvre toubib qui préférerait parler de pêche ou d'archéologie doit subir les plus petits détails de la hernie étranglée de sa voisine de table ou de plage.

Quelques importuns n'empêchent pas les enfants du médecin d'avoir enfin un père à eux. Un père qui joue, qui marche, qui nage, qui grimpe. Un père qui a le temps d'écouter, de bavarder, de discuter.

– Et puis, dit Marie-Thérèse (seize ans), le mois d'août se termine, papa redevient en un jour vieux, très vieux, lointain, invisible. Il n'est plus que le père de tous ses malades.

Le meilleur père a parfois bien du mal à se réadapter. Un médecin du Lot-et-Garonne était rentré de vacances un jour plus tôt que prévu. Réveillé à deux heures du matin, il répondit :

– Appelez quelqu'un d'autre. Moi, je ne peux pas venir. Je suis à trois cents kilomètres d'ici.

Pendant qu'ils sont en vacances, certains médecins ferment leur porte, se contentant d'indiquer l'adresse des confrères les plus proches.

D'autres préfèrent prendre un remplaçant :

– Cela évite de perdre des clients, mais cela coûte cher.

Un pédiatre belge avait fait appel à un ami qui, après avoir soigné une douzaine d'enfants, fut quelque peu étonné de voir arriver une vieille dame :

– J'ai l'habitude de venir chaque semaine et le docteur me donne une petite aumône. Alors, comme vous êtes son remplaçant...

Il y a des remplaçants parfaits. Il y en a aussi qui ne sont pas des anges. Les femmes de médecins ont toutes des histoires à raconter : les bouteilles vidées avec des copains, la télé en panne, la potiche de tante Angèle cassée...

– Et celui qui voulait nous faire revenir d'Espagne. Heureusement que la bonne l'a menacé du Conseil de l'Ordre !

– Et celui qui envoyait tout le monde chez le spécialiste !

Les remplaçants ont parfois la visite de gens venus simplement voir « s'il dira la même chose que l'autre. » Et cette malade imaginaire annonçait d'un air triomphant :

– Docteur, votre remplaçant est un type sensationnel. Il a trouvé ce que j'avais.

– Ah ! Ah !

– Oui, j'ai un syndrome de Rivoire et Carret[4]. Les remplaçants ne plaisent cependant pas à tout le monde. Un médecin de Montargis était alité et il avait fait appel à un jeune confrère. Celui-ci arrive chez un commerçant et explique à la femme pourquoi c'est lui qui se présente.

La dame ouvre alors la porte de l'arrière-boutique et crie à son mari :

– Le docteur est malade. Il envoie son commis. Est-ce que tu en veux ?

– Non.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux des autres.
(La Rochefoucauld.)

QUAND LES MAUX DEVIENNENT DES MOTS

UN médecin de Dordogne m'avait conseillé *d'appeler mon livre* le Sottisier d'Hippocrate.

À l'appui, il me raconta que, sur le papier à lettres de la faculté de médecine de Bordeaux, figurent le profil et le nom d'Hippocrate. Ce qui valut au doyen de recevoir, vers 1955, une lettre écrite par le ministre de la Santé d'une république africaine et adressée... *au professeur Hippocrate*.

Il y a mieux dans le genre. Un oto-rhino-laryngologiste de Corbeil reçut une lettre adressée à *Monsieur Torino*. Toujours dans l'Essonne, une dame disait :

– J'ai été chez la kidnapeuse. Elle m'a fait beaucoup de bien.

Pendant que l'une va chez la kinésithérapeute, l'autre consulte un gastro-entérologue :

– Le gastronome m'a dit de prendre de la pimprenelle.

La législation sur la Sécurité sociale interdit de citer le nom commercial des médicaments. Je ne dirai donc pas à quoi correspondent *la Pimprenelle, du Duralumin, une cure d'Acétylène* ou *des suppositoires de Stalingrad*[5].

Heureusement, dans les salles d'attente des médecins, on peut recueillir d'autres perles où il n'est pas question de médicaments et qui n'ont pas besoin de traduction. D'abord au sujet des enfants qui, comme chacun sait, donnent bien du souci :

– Mon gosse saigne souvent du nez. C'est embêtant, parce que le sang de la tête c'est le meilleur.

– Cet enfant est très nerveux. Avec lui, il faut toujours être sur le kiwi.

– Le médecin a dit que ma fille avait une infection de l'amiral gauche.

Parfois, cela s'arrange :

– Depuis que le médecin a donné des lunettes au petit, il tousse moins.

Il n'y a pas que les enfants qui soient malades :

– Mon mari a des visions cardiaques au cœur. Son sang coule à grands fléaux.

– Le mien a une double pneumonie croisée sur le ventre.

– Ma mère est très fatiguée en ce moment, car elle a sa mésopotamie.

– L'an dernier, j'ai été très malade, je suis resté huit jours dans le climat.

– Le docteur parle de me faire une ponction d'ombrelle.

Cette phrase n'a pas été dite par un marchand de parapluies, mais la profession des gens a tout de même une influence sur leurs perles. Une

dame qui travaillait dans un garage se plaignait à un rhumatologue d'*avoir mal à sa 4L*.

– Mon docteur, ajouta-t-elle, m'a dit que c'était de votre compétence.

La 4L est en réalité L4, alias quatrième vertèbre lombaire, et certains faiseurs de perles auraient bien besoin d'interprète. À commencer par une fillette de l'Aveyron qui avait attrapé *le pied d'Hippolyte*. Ce qu'il fallait traduire par la poliomyélite.

À Casablanca, un vieux monsieur se plaignait :

– C'est toujours mon avarice qui me travaille.

En Touraine, une dame racontait :

– Je suis tombé sur mon néant.

Une Bretonne disait :

– J' sais pas pourquoi on nous met un foie. Il sert à rien qu'à nous faire souffrir.

Et les perles continuent, même chez le quincaillier où quelqu'un demande :

– Je voudrais une plaque de fibrome pour recouvrir une cabane à lapins.

*

**

En 1962, au moment de la parution de *la Foire aux cancrs*, la Librairie de Bourgogne, à Lyon, plaça en vitrine un certain nombre de livres de médecine ouverts aux pages les plus affreuses. Devant, une pile de *Foire aux cancrs*, avec cette mention : la santé PAR LE RIRE.

– Hé, hé, dit un médecin, c'est de la concurrence illégale.

Pas tellement, car rien n'empêche les toubibs de prescrire mes livres aux convalescents, aux neurasthéniques et autres dépressifs. Seulement, attention ! La rothérapie a aussi ses contre-indications et mes livres sont formellement déconseillés après une opération de l'abdomen, car il ne fait pas bon s'esclaffer quand on a le ventre fraîchement recousu.

Il peut même y avoir d'autres contre-indications, si j'en crois l'histoire de ce médecin qui reçut un jour la visite d'un gros homme, jovial et rubicond, accompagné de son épouse.

– Explique donc au docteur pourquoi t'as voulu que je vienne.

La femme expliqua que, lorsque son mari riait ou toussait, il devenait rouge, rouge. Alors, vu son métier de couvreur, elle se demandait si ce n'était pas dangereux et s'il n'avait pas de la tension.

Le diagnostic était juste. Le couvreur avait en effet une tension plutôt élevée.

– Quand vous êtes sur un toit, la tête ne vous tourne jamais ?

– Jamais, docteur.

Joignant le geste à la parole, l'homme saute sur un tabouret, lève les bras en l'air, virevolte.

– Très bien, très bien. Avec quelques pilules, vous pourrez continuer à grimper sur les toits. Vous pourriez même faire du cirque.

– Justement, dit la femme, le grand cirque va passer et je me demande s'il peut y aller sans danger ?

Le médecin hausse les sourcils, un peu inquiet. Quelle acrobatie veut faire le gros homme ?

– Oui, reprend la femme, c'est à cause des clowns. Y va tellement rire. Va-t-y pas se congestionner ?

*

**

Un instituteur interrogeait ses élèves sur la profession de leurs parents.

– Mon père, dit Pierre (six ans), il s'occupe des gens.

– Qu'est-ce qu'il fait avec les gens ?

– Il regarde dedans.

Regarder n'est pas tout. Il faut écouter les gens et l'on a ainsi l'occasion d'entendre bien des perles. Malheureusement, la plupart des médecins ne les notent pas.

– C'est pourtant facile, m'a expliqué l'un d'eux. Moi, je dis : « Excusez-moi, j'ai oublié d'inscrire une visite », et je griffonne discrètement la perle sur mon carnet.

Qu'elles aient été notées sur un papier ou conservées dans un coin de mémoire, les perles ne sont pas toutes du même orient et certaines pourront sembler d'un comique un peu facile.

Par exemple, ce médecin des Yvelines auquel on amène un moutard dont la peau du crâne est fendue.

– Pensez donc, dit la mère, c'est son frère qui lui a fait ça.

Le médecin sourit :

– Mais c'est Caïn et Abel, madame.

– Non, docteur, c'est Jean-Pierre.

Personnellement, j'aime beaucoup certaines périphrases. Ainsi, cette dame expliquant à un pédiatre :

– Je vous amène mon fils. Je crois que chez lui c'est la partie forte de l'homme qui est faible.

Alors qu'une Bordelaise déclarait :

– Docteur, je n'ai jamais été malade que depuis que vous me soignez.

J'ai dit dans le préambule de ce livre que mes perles venaient d'un peu partout. Je peux donc préciser que, parmi celles qui suivent, la

première est originaire de Moselle, la seconde de Dordogne, la troisième des Yvelines, mais elles ont très bien pu se répéter ailleurs.

– C'est intolérable ! Quand j'ai mal à la tête, ça me descend jusqu'au cervelas.

– Je souffre dans le tournant de la cuisse et j'ai mal dans la mie de l'os.

– J'ai le cœur arithmétique.

En Essonne, une brave dame expose son cas :

– Je suis très opprimée, docteur, surtout du côté droit. Ce n'est pas ancien : quatre ou cinq ans au plus. D'ailleurs, depuis que cela m'opprime, je maigris beaucoup. Quatre cents grammes l'année dernière et deux cents grammes cette année.

Un Charentais, rougeaud et timide, explique :

– Je viens vous voir parce que je suis trop sanguinaire.

Vers 1930, un couple de retraités consultait un médecin parisien.

– Docteur, demanda madame, quel est le cri du ver solitaire ?

– Pourquoi cette question ?

– Eh bien, quand mon mari est à jeun ou lorsqu'il boit de l'eau, le ver solitaire proteste et nous entendons parfaitement son cri. D'ailleurs, j'ai apporté de l'eau dans un flacon, mon mari va la boire et vous allez pouvoir vous rendre compte.

Le mari but et effectivement, quelques secondes plus tard, son estomac fit entendre un léger gargouillis.

– Alors, docteur, vous reconnaissez le cri ?

Non seulement le docteur ne reconnaissait pas, mais la suite révéla que l'homme n'avait pas le moindre ver solitaire.

Toujours à Paris, un autre médecin regardait les radios d'un de ses malades.

– C'est ma colonne vertébrale, docteur. On m'a pris de la face, on m'a pris dans le profil et on a vu des becs-de-cane.

– Ce ne serait pas plutôt des becs-de-perroquet ?

– Ah ! docteur, toujours le mot pour rire.

Une brave dame disait à un médecin de Mouscron :

– Docteur, je viens pour que vous me mesuriez mon maboulisme basal.

Bien entendu, elle n'avait pas le cerveau dérangé et voulait parler de son métabolisme basal. Alors que cette Landaise, qui avait fait deux ou trois cures dans un hôpital psychiatrique, se plaignait :

– Je ne veux pas y retourner. On nous fait travailler comme des folles.

Un médecin des Vosges reçut un jour la missive suivante :

Docteur, je vous envoie ce mot de billet pour vous demander d'ajouter à mon ordonnance une bande de vieille peau.

Parmi les mots de billet, on peut citer aussi :

J'ai eu une interruption de boutons qui m'a lité.

Sans oublier cette lettre d'un Africain :

Mon cher docteur, j'ai le grand regret de vous aviser que j'aperçois toutes sortes de choses invisibles... Je voudrais que vous m'examiniez et que vous me donniez des lunettes.

Votre futur myope.

*

**

Un médecin de Rabat avait inscrit sur sa porte : *Spécialiste des maladies mortelles*. Que ce soit au Maroc ou en France, les médecins n'ont heureusement pas que des maladies mortelles à soigner. Mais il n'est pas toujours facile de comprendre ce que racontent les malades.

– Mon sang a bouilli sur moi, affirmait une Bordelaise.

Un Rochelais disait :

– J'ai eu le cœur déplacé par le suppositoire. On l'entendait battre dans le couloir.

Un célèbre joueur de rugby toulousain se plaignait :

– J'ai des ennuis avec mon obélisque du genou.

Et le même joueur se félicitait d'avoir *bien travaillé ses dominos*.

Heureusement, il arrive que les explications suivent :

– L'embargo, c'est des douleurs dans les reins.

On devrait d'ailleurs publier, à l'intention des jeunes médecins, un dictionnaire de perles. Ils sauraient qu'une dame qui se plaint d'avoir du *scoutisme dans l'œil* a seulement un scotome, c'est-à-dire une lacune du champ visuel. Et que cette autre dame n'a pas *des glandes de lion*, mais des ganglions.

Ils sauraient aussi que *le métronome dans la fesse* est un simple hématome, que *le micro* au même endroit est une mycose et que *la descente d'automotrice* est une descente de matrice (ou, si l'on veut parler de façon savante, un prolapsus utérin).

Les choses les plus banales, ne sont pas les plus faciles à comprendre.

– Mon mari ne veut pas voir le philippe, disait une vieille Périgourdine, il veut que des canassons.

Traduction : mon mari ne veut pas de slips, il préfère les caleçons.

Le médecin à qui je dois ces deux dernières perles (et quelques autres) m'a fait remarquer avec raison :

– Vos lecteurs ne doivent pas conclure de tout cela que les gens sont bêtes. En effet, quel est celui d'entre nous à qui il n'est pas arrivé un jour de sortir une énormité ?

Il est certain que celui qui prend le Pirée pour un homme n'est pas forcément plus bête que celui qui confond un champ de blé et un

champ d'avoine, ou que celui qui parle *d'une fracture en cocarde* pour désigner l'infarctus du myocarde.

Pas question donc de taxer de bêtise cette brave Polonaise, installée depuis peu dans la région parisienne et qui avait une épaule luxée.

– Je vous enverrai un masseur, dit le médecin.

– Est-ce qu'elle est aussi gentille que vous ?

– Qui ?

– Madame votre sœur.

D'ailleurs, on peut être un puriste, à cheval sur les règles de la concordance des temps, et prêter à rire :

– Docteur, ma femme est clouée au lit. Je voudrais que vous la vissiez.

Les médecins aussi font, sinon des perles, du moins des gaffes. Tel celui-ci qu'une cliente raccompagnait jusqu'à la porte en disant :

– C'est pas un temps à laisser les cochons dehors.

– Oui, rentrez vite.

Un oto-rhino venait d'examiner une série d'enfants brailards. Sans regarder le nouveau patient qui s'asseyait en face de lui, il alluma sa lampe et dit :

– Ouvre la bouche, mon coco.

Et le vieux général faillit en avaler son dentier.

Il y a pire. Un jour, une Algérienne se présente à la consultation d'un hôpital de Bordeaux. L'externe découvre une maladie vénérienne très contagieuse. Se tournant vers l'homme qui accompagnait l'Algérienne, il lui demande de se laisser examiner : protestations de l'interpellé qui, devant la colère du docteur, s'exécute et, l'examen terminé, finit par faire comprendre qu'il est un voisin venu pour servir d'interprète.

Les quiproquos de ce genre ne sont pas rares. Un médecin fit mettre sa patiente en position gynécologique et expliqua le cas à celui qu'il croyait être le mari.

Après l'ordonnance, le praticien se leva pour raccompagner ses deux clients.

– Ben et moi ? dit l'homme.

– Vous êtes malade aussi ?

– Oui, même que j'aurais dû passer avant elle.

– Mais, mais, dit la dame, vous n'êtes donc pas l'assistant du docteur ?

*

**

Certains malades voudraient que le médecin profite de sa visite pour faire un petit examen rapide de toute la famille. Une villageoise de l'Yonne s'étonnait même auprès d'un voisin :

– Alors, il est venu soigner votre femme et il n’a pas pris votre tension ? Il n’est pas galant, votre docteur !

Tandis qu’une vieille Cannoise disait à son médecin :

– Je vous en prie, reprenez-moi la tension, ça m’a fait tellement de bien la dernière fois.

La tension, que certains appellent *l’extension* ou *l’attention*, préoccupe beaucoup les malades et leurs proches :

– Ma sœur, disait une Landaise, a la minima plus forte que la maxima.

Une habitante de Verdun expliquait :

– Ça se comprend, n’est-ce pas, que mon mari ait de la tension. Depuis qu’on lui a coupé un bras, le sang a moins de place pour circuler.

Car les gens trouvent des explications à tout :

– Ma femme avait l’œil tout rouge. Je crois que c’est son ovaire qui lui était remonté dans l’œil.

Une dame fort corpulente disait à une dame fort maigre :

– Moi, j’ai la graisse plus forte que les nerfs et, vous, vous avez les nerfs plus forts que la graisse.

Quand le médecin a le temps de bavarder, on aime bien lui poser des questions, non seulement sur ce dont on souffre, mais sur un peu tous les sujets :

– Si on ne parlait jamais à un enfant, docteur, qu’il n’entende jamais parler ?

– Eh bien, il ne parlerait pas.

– Vous croyez ? Moi, je pensais qu’il aurait parlé latin, puisque c’est la première langue avant le français.

Les enfants n’ont pas besoin de parler latin pour faire des mots. Et que l’on ne vienne pas me dire que certains mots sont trop beaux pour être vrais. Car c’est justement lorsqu’ils sont beaux qu’ils sont vrais.

Pierre (cinq ans et demi) dit à sa mère :

– J’ai compris. Le mal de tête, c’est quand ma cervelle se fâche avec mes os.

En général, les petits malades s’ennuient et ils n’ont jamais autant besoin de l’affection de leurs proches. Patrick (sept ans) a une forte fièvre :

– Maman, on dirait que le soleil est dans mon lit.

Jean-Pierre (quatre ans) n’apprécie guère le cataplasme que l’on vient de lui appliquer. Après l’avoir bravement supporté un moment, il demande :

– Marraine, viens voir si je suis pas assez cuit.

Christine a une angine (heureusement pas *de saint Vincent*). Elle explique :

– J’ai la gorge tout enroulée.

Le soir, à table, maman cite le mot de Christine :

– Je vais l’envoyer à Jean-Charles.

– Ce n’est pas la peine, dit Christine, je suis guérie.

*

**

Un élève écrivit dans une rédaction : *Le médecin doit châtrer son style comme tout le monde, il doit consulter son dictionnaire, afin d’éviter les verbes malpropres et les noms qui ont un sens lourd.*

Les médecins doivent surtout se méfier des mots trop compliqués. Pourquoi parler d’une *épistaxis*, terme redoutable, quand il s’agit d’un banal saignement de nez ?

Un oto-rhino avait déclaré à un père de famille :

– Il faut faire une paracentèse[6] à votre fils.

À ces mots, le père s’enfuit affolé et le praticien dut courir après, afin de le rassurer. Il suffisait de dire : « On va percer le tympan de votre fils pour qu’il souffre moins », et la chose aurait paru banale au pauvre père.

Il y a aussi l’inquiétude des parents, lisant sur le bulletin d’hygiène scolaire de leur fils : *Onychophagie* ! Ce que le dictionnaire consulté leur révéla être tout simplement l’habitude de se ronger les ongles.

Un jeune médecin ne se rend pas toujours compte que le vocabulaire de certains de ses malades est limité. Quand il parle de *suspendre le traitement*, il risque de retrouver les médicaments pendus au plafond.

On m’a cité plusieurs cas de ce genre. Car les mêmes situations, les mêmes mots se répètent des dizaines, voire des centaines de fois.

Parmi les classiques, il y a la dame qui accusait les ovules de provoquer des diarrhées. Il est vrai qu’elle s’en servait comme de suppositoires. Alors qu’il aurait été si simple de demander, à la manière d’une brave femme de l’Aveyron :

– Docteur, ça se met dans la nature ou dans le fondement ?

L’amusant est que l’on retrouve les mêmes bévues à la campagne et à la ville, chez les analphabètes et chez les agrégés, chez les pauvres et chez les riches.

Une bourgeoise du 16⁰ arrondissement de Paris s’était vu ordonner des ovules. Quinze jours après, elle revint en disant :

– Je vous avais prévenu, docteur, que chez moi ça ne fondrait pas, parce que je suis frigide. Non seulement ça ne fond pas, mais ça m’écorche. Pourtant, après avoir découpé l’ovule, je lime soigneusement les bords.

Elle limait soigneusement les bords de l’enveloppe plastique, mais se gardait bien de l’ôter. Exactement comme cette paysanne du Périgord qui, au sixième ovule, vint expliquer :

– Docteur, il n’y a plus de place.

En revanche, on peut se croire très malin et se tromper quand même. Par exemple, en ôtant la capsule qui entoure certaines gélules. Elle a en effet été conçue pour se dissoudre dans l’intestin, et l’arrivée du produit dans l’estomac peut provoquer des vomissements désagréables.

Comme quoi on ne lit jamais assez soigneusement les indications portées sur la notice du médicament. Mais lire la notice n’est pas tout, encore faut-il la comprendre.

– Le petit n’a pas voulu prendre ses gouttes, disait une mère de famille. Ni avec de la pomme ni avec de la banane.

– Il fallait les mettre dans de l’eau.

– C’est que, docteur, la notice dit *avec un fruit*.

La notice disait en effet : « La voie buccale sera utilisée *avec fruit* comme complément de la thérapeutique. »

Tout le monde sait que certains médecins ont une écriture difficile à lire. Défaut ennuyeux si j’en juge par le cas d’une dame venue se plaindre :

– Docteur, vos gouttes à mettre dans le nez ne me réussissent pas. Ça me brûle et puis, si vous croyez que c’est facile d’en compter chaque fois trois cent quatre !

304 au lieu de 3 ou 4, bien entendu. Il est vrai que l’ordonnance la mieux écrite peut être interprétée de travers. Un ophtalmologiste de l’Oise avait demandé à la mère d’un enfant :

– Ramenez-le moi dans six mois.

Et il avait indiqué sur l’ordonnance :

Mettre deux gouttes d’atropine, matin et soir, dans les deux yeux, la veille et le matin même du prochain examen.

L’atropine dilate la pupille et permet un examen parfait du fond de l’œil, mais elle provoque une paralysie de l’accommodation qui gêne temporairement pour lire ou écrire.

Six mois plus tard, l’enfant revient et sa mère se plaint :

– Docteur, je n’y comprends rien. Mon fils a loupé toutes ses compositions. Pourtant, j’ai fait ce que vous m’aviez dit. À chaque fois, je lui ai mis des gouttes dans les yeux. Eh ben, c’est pas pour ça qu’il réussit mieux ses examens.

Tout est possible avec les malades. N’a-t-on pas vu un brave homme se coucher, un cachet d’aspirine sur le front, et s’étonner, deux heures plus tard, de ne pas se sentir mieux ?

Un enfant avait une forte température, à cause de ses dents. Le docteur prescrivit un médicament pour faire tomber la fièvre.

– Vous lui ferez un lavement, dit-il.

Deux jours après, l’enfant a toujours quarante. Appelé de nouveau, le médecin se demande avec inquiétude s’il n’a pas commis une erreur

de diagnostic. Mais il a beau examiner le petit malade, il ne trouve rien. Soudain, il remarque sur la table de nuit une poire à lavement posée à l'envers.

– Vous avez bien fait ce que je vous avais dit ? demande-t-il.

– Oui, oui, tous les quarts d'heure, j'en prends un peu sur mon doigt et je lui lave les dents.

*

**

– Docteur, disait une Charentaise, je voudrais que vous m'ordonniez des suspensoirs.

Le docteur fronce les sourcils, mais la dame explique :

– Ça me fatiguera moins l'estomac que des comprimés.

Une Périgourdine n'aimait pas les suppositoires :

– Docteur, pas de compositoires, j'ai les bras trop courts.

Tout le monde ne sait pas utiliser *les bonbons pour le troulala*, comme les appelait une petite fille. Et les fabricants devraient toujours inscrire sur les boîtes un mode d'emploi précis. Faute de cela, combien de suppositoires ont été avalés ! Un riche Américain, descendu au Ritz, disait au praticien français qui le soignait pour une forte grippe :

– La prochaine fois, je préfère que vous me prescriviez du chewing-gum.

Alors qu'un Congolais se plaignait à un médecin militaire :

– Ça empâte les dents.

Les Européens commettent d'ailleurs les mêmes erreurs que les Américains ou les Africains. À commencer par une brave Félicie qui faisait fondre ses suppositoires dans son café :

– C'est pas que le goût soit mauvais, disait-elle, mais ça fait des yeux à la surface.

Sachant à qui il avait affaire, un médecin du Poitou précisa, après rédaction de l'ordonnance :

– Vous vous mettrez ça dans le derrière.

Et la malade, soir et matin, mit religieusement l'ordonnance là où on lui avait dit de la mettre.

Le record du genre appartient cependant à un Nord-Africain qui s'était mis son suppositoire au bas du crâne, bien collé avec un morceau de sparadrap.

– Eh ! docteur, dit-il, tu m'as dit dans la nuque.

Une Parisienne fort riche et fort distinguée était très enrhumée. Son médecin lui conseilla des suppositoires et repassa deux jours plus tard, pour prendre des nouvelles.

– Elle avait, m'a-t-il raconté, mis un suppositoire dans chaque narine. J'ai éclaté de rire, car je croyais à une plaisanterie. Eh bien,

elle a fort mal pris mon hilarité et m'a soutenu mordicus que cela lui faisait du bien.

Il existe des mini-lavements, présentés sous forme de suppositoires. Une dame de Dax en demandait un à son pharmacien.

– Un seul, précisa-t-elle. C'est pour me mettre dans l'oreille.

– Vous avez sûrement mal compris ce qu'a dit votre docteur.

– Non, non, je vous assure.

– Ce médecin est fou ! s'écria le pharmacien.

Il décrocha son téléphone et apprit ainsi que le mini-lavement en question est très utile, lorsque l'on veut enlever un bouchon de cérumen.

À Paris, une infirmière avait été engagée pour s'occuper de M. le comte. Un jour, elle vit Mme la comtesse verser dans un bock à injections quelques gouttes d'un flacon, rangé dans une armoire de la salle de bains.

Curieuse, l'infirmière regarda ce que contenait le flacon. Sur une étiquette manuscrite, elle lut :

Eau bénite.

Toujours à Paris, un gastro-entérologue disait à une dame :

– Faites-vous faire une analyse, en prenant les urines de vingt-quatre heures.

– Oh ! docteur, je ne pourrai jamais me retenir si longtemps.

*

**

En Charente, un médecin demandait à un bronchitique :

– Avez-vous pris votre température ?

– Oui, j'avais trente-sept. Pour la région, c'est normal, non ? Ah ! ce serait dans l'Est, bien sûr !

Toujours en Charente, un vieil homme s'étonnait de n'avoir que 35° 8. On lui expliqua qu'il mettait le thermomètre à l'envers.

– Je croyais que c'était la poignée, dit-il d'un air mécontent.

Il fut encore plus mécontent lorsqu'il apprit que tout le village le surnommait *sang de guernouille*.

En Charente-Maritime, une brave femme a un enfant malade et le médecin s'informe de la température.

– Trente-huit.

– Seulement ?

– Ben oui, docteur. J'ai enlevé le thermomètre quand j'ai vu qu'il montait trop vite.

Passons dans les Landes où un médecin avait conseillé à un malade de stériliser le thermomètre. Lorsqu'il revint le lendemain, la famille lui dit :

– On a mis le thermomètre dans l'eau bouillante, il a cassé. On en a acheté un autre et on l'a mis dans de l'eau qui chauffait. Quand elle a bouilli, il a cassé aussi. Alors, le troisième, on a attendu que vous soyez là pour le stériliser.

Car personne n'avait songé à passer le thermomètre à l'alcool.

Un Périgourdin cassa aussi son thermomètre, mais en piquant un très joli 42° 8 dû à la grippe asiatique.

– Il n'était pas inquiet pour autant, m'a dit son médecin. Bien moins, en tout cas, qu'un de ses voisins dont le thermomètre un peu trop enfoncé ne reparut que le lendemain matin.

Également en Dordogne, une vieille femme, à qui le médecin demandait si elle avait pris sa température, répondit :

– Non, docteur, je n'ai pas de Thermos.

Un Normand n'avait que 26°, mais sa femme s'était servi du thermomètre du jardin. Il y a quelque quarante ans, un Landais avait une température encore plus basse. Le médecin demanda à vérifier et on lui apporta le thermomètre de l'usine de distillation voisine, un engin d'un mètre cinquante de long.

Dans le Sancerrois, une brave femme fit mieux. Elle se servit d'un pèse-vin et, quand on connaît les dimensions de ce genre d'appareil, on plaint le pauvre mari.

Une fois de plus, il faut cependant se dire que les perles les plus grosses ne viennent pas forcément de la campagne. À Paris, une commerçante aisée devait faire opérer son fils des amygdales et des végétations. Sur l'ordonnance, l'oto-rhino avait inscrit : *Prendre la température le matin de l'intervention.*

– Alors, cette température ? demanda-t-il.

– Vingt-deux degrés à la fenêtre de la cuisine.

Bertrand (quatre ans) a la rougeole et c'est un drame, chaque fois qu'on veut lui mettre le thermomètre.

– Enfin, pourquoi cries-tu comme ça ? demande maman.

– Parce que tu me fais un nouveau trou, tous les jours.

– Ça ne vaut pas l'époque où j'étais au collège, m'a raconté un médecin. L'infirmière était une bonne sœur fort pudique. Elle posait un journal pour voiler notre nudité et tâtonnait ensuite, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé l'emplacement ad hoc.

Cela me rappelle une anecdote racontée par mon grand-père et datant du siècle dernier. Un médecin devait donner un lavement à une religieuse qui était malade. Quand il entra dans la cellule, il vit le lit couvert d'images pieuses.

Étonné, il s'arrêta sur le seuil, puis il entendit une petite voix, sortant de sous les images, qui disait :

– Soulevez sainte Gertrude.

Une anecdote plus récente me vient des Landes. Une vieille femme (80 ans) devait prendre un lavement. La fille, institutrice (50 ans), acheta la poire nécessaire et ne trouva pas de mode d'emploi.

– Ah ! docteur, quelle histoire ! Pour remplir la poire, j'ai dû emprunter un petit entonnoir à la voisine. En enlevant la canule, nous y sommes arrivées, mais vraiment est-ce qu'il n'existe pas un appareil plus commode ?

Ni la mère, ni la fille, ni la voisine n'avaient pensé que la poire se remplissait en appuyant dessus.

Un Espagnol avait quelque peu forcé sur la bouteille. Il fit venir le médecin.

– Mettez-vous au lait pendant quelques jours, conseilla celui-ci.

La semaine suivante, il repassa voir comment se portait son client.

– Alors, ce régime au lait ?

– J'ai pas commencé. Vous aviez pas dit combien de gouttes je devais en prendre.

Pendant la guerre 1939-1945, un stomatologiste bordelais reçut la visite de son épiciers qui souffrait d'un phlegmon de l'amygdale. Après examen, il décide d'ouvrir le phlegmon. Au moment d'opérer, il pense au diabète et demande à l'épiciers :

– Avez-vous du sucre ?

– Ben, docteur, je pourrais peut-être vous en céder un ou deux kilos.

*

**

Rares sont les gens qui aiment les piqûres. Un Savoyard disait à une dentiste, mariée avec un médecin :

– Vous n'allez pas encore me faire une piqûre ! Votre mari m'a déjà fait quatre piqûres sous cuir tanné.

En Normandie, une infirmière reçut la visite d'une vieille dame :

– Le docteur a ordonné qu'on me fasse des piqûres sous-tannées.

– Vous voulez dire sous-cutanées.

– Ah ! mam'selle, j' suis polie, moi. Jamais, je dis ce mot-là.

Alors qu'en Dordogne, une dame n'hésitait pas à raconter :

– On m'a fait des piqûres antimusculaires.

À Montélimar, la maîtresse demande quels sont les élèves qui ont reçu le B.C.G. Une fillette lève le doigt :

– Madame, je sais pas si j'ai reçu le B.C.G., mais hier j'ai reçu le Saint-Esprit.

Le B.C.G. (qu'un moutard de Thionville appelait *le P.D.G.*) est certainement un vaccin très utile. Je fais d'ailleurs partie de ceux qui croient aux vaccins, y compris celui de la grippe grâce auquel j'ai passé un excellent hiver.

La vaccination se pratique parfois à la chaîne. C'était le cas pour un médecin scolaire qui, au fur et à mesure, faisait noter le nom des enfants vaccinés. Soudain, un garçon omet de se nommer.

– Ton nom, imbécile.

– Pierre, papa.

Un médecin de l'Ain avait été appelé auprès d'un vieux bonhomme assez mal en point. Il revint le lendemain et trouva le pépé nettement mieux.

– Les médicaments m'ont fait du bien, docteur, mais faudrait peut-être m'enlever ce que vous m'avez mis dans le dos.

Le médecin se pencha et retira son marteau à réflexes, oublié la veille dans le lit du vieil homme.

– Ah ! oui, docteur, ça me soulage.

Un toubib des Landes avait oublié son stéthoscope :

– Je vous rapporte votre pétoscope, dit le client.

Faute de stéthoscope, le même médecin demande une serviette pour ausculter un grippé.

– Vous la préférez blanche ou en couleurs ?

Et le lendemain, on apprend que *le docteur a sculpté le malade, avec un streptocoque.*

Un cultivateur s'est blessé avec un couteau.

– Il n'était pas trop sale ?

– Pas du tout, il n'avait servi qu'à tuer le cochon.

À Montauban, un médecin s'enquiert :

– Vous mangez bien ?

– Oui.

– Vous dormez bien ?

– Oui.

– Vous allez à la selle ?

– Oh ! mon patron a une camionnette. Il me la prête. Alors, ça m'arrive pas souvent d'aller en vélo.

Là aussi, il s'agit d'un classique qui s'est refait pas mal de fois. Plus originale en revanche, l'histoire du brave homme qu'un médecin de Dordogne soignait pour une plaie à la jambe.

– Ça ne veut pas s'arrêter de saigner, se plaignait-il.

– Peut-être êtes-vous hémophile ?

– Pensez-vous, je suis Landais.

Dans un dispensaire du Lot-et-Garonne, on vit arriver un bel Italien, costaud et l'air suffisant. Il venait pour une radio. Un moment après, torse nu, dans le noir, prisonnier d'un appareil qu'il voyait sans doute pour la première fois, le bel Italien avait perdu toute assurance. L'infirmière l'entendit murmurer d'une voix chevrotante :

– Oh ! que j'ai peur ! Oh ! que j'ai peur !

En revanche, c'est pleine d'espoir qu'une brave dame venait se faire

faire une radio du bassin.

– Docteur, vous allez peut-être les retrouver.

– Quoi, madame ?

– Eh bien, mes vertèbres. Il y a deux ans, j'en ai trois qui sont tombées dans le bassin.

Olivier (trois ans) doit passer une radioscopie. Il se rend chez le radiologue avec maman et Pascale (quatre ans). Le médecin fait mettre Olivier derrière l'écran de l'appareil et Pascale s'écrie :

– Maman, qu'il a beaucoup d'arêtes, Olivier !

Bien entendu, il vaut mieux *avoir des arêtes* qu'un *voile dans l'île* ou un *poumon au thorax*. Perle moins classique que *le plumeau-thorax*, dont on parle dans tous les sanatoriums. À Montfaucon, dans le Lot, l'infirmière demanda à une nouvelle venue si elle avait un pneumothorax.

– Non, répondit-elle.

Quelques jours plus tard, la malade annonça triomphalement à l'infirmière :

– Ça y est, je l'ai le plumeau.

– Quel plumeau ?

– Celui que vous m'aviez demandé le premier jour. Mon mari vient de me l'envoyer par la poste.

Il y a un certain nombre d'années, un pensionnaire du sanatorium de la Ménardie, en Dordogne, avait pris la clef des champs. Le directeur prévint les gendarmes des alentours.

– Ce qu'il y a d'embêtant, expliqua-t-il, c'est qu'il est parti avec une thoraco.

– Hé bé, dit un brigadier, comment voulez-vous qu'on le rattrape ? Nous, on n'a qu'une vieille Juvaquatre.

*

**

Un de mes oncles m'a raconté que, lors d'un séjour à l'hôpital, il s'était lavé pour la première fois sans le secours de personne.

– Ah ! dit l'aide-soignante, on peut dire qu'aujourd'hui vous avez procédé à vos grandes ablations.

C'est avant de se rendre à l'hôpital que les malades devraient penser à leurs ablutions.

Il y a quelques années, à Nantes, une brave paysanne vint montrer son pied droit qu'elle s'était foulé. Pour vérifier l'importance de la foulure, on lui demanda de montrer le pied gauche. Elle refusa d'abord, puis céda enfin, disant d'un air gêné :

– Si j'avais su, je me serais lavé l'autre pied aussi.

L'anecdote n'est pas originale et on m'a cité une bonne vingtaine de

cas analogues, ce qui ne donne pas une très haute idée de l'hygiène des Français. En revanche, on ne m'a cité qu'une fois l'histoire d'un forestier qui, malgré la vie au grand air, se sent patraque. Le docteur qu'il va consulter examine le cœur, le foie.

– Voulez-vous enlever vos chaussettes, dit-il.

– Mes chaussettes !

– Oui, je voudrais voir si vous n'avez pas les chevilles enflées.

– Eh ben, quand je vais raconter ça à la patronne ! Moi, je reste toujours pieds nus et c'est elle qui m'a dit : « Pour aller chez le médecin, faut mettre des chaussettes. » Maintenant, vous voulez que je les enlève ? Alors, c'était ben pas la peine que je les mette ?

Chez un médecin de Dordogne, un couple très style Dubout. Lui, petit, timide, effacé. Elle, grande, sèche, un chapeau à fleurs sur le sommet du crâne.

Monsieur est souffrant. Le docteur l'invite à se déshabiller et en profite pour noter différentes choses. Soudain, il entend chuchoter :

– J'ai des chaussettes trouées.

– T'en fais pas, je vais arranger ça.

Et à voix haute, madame claironne :

– Espèce de cochon ! Je t'avais posé des chaussettes propres sur le lit et voilà que t'as remis les autres.

En Thiérache, une brave dame expliquait à son médecin :

– Ma fille est propre. Pensez donc, elle met trois semaines pour salir une chemise qu'une autre mettrait quinze jours.

Quelque part dans les Yvelines, une cliente s'est trompée de jour. Elle repart furieuse, en disant :

– Moi qui venais de prendre un bain !

Un médecin parisien n'eut pas cette chance :

– Est-ce que vous vous lavez ? demanda-t-il à une dame particulièrement malodorante.

– Oh ! docteur, le triste nécessaire.

Sans moi, je me porterais à merveille.
(Chamfort.)

DES BIEN-PORTANTS QUI S'IGNORENT

– TES affaires, faut pas se plaindre, disait un entrepreneur de pompes funèbres. Toujours un petit courant. Ah ! s'il n'y avait pas cette pénicilline qui nous fait tant de tort !

Un médecin repensait à cette confiance, tout en examinant un enfant dont la gorge était très rouge, les yeux larmoyants, la nuque un peu raide. Pas une vraie méningite, mais autant prévoir. Et huit injections de deux cent mille unités devraient venir à bout de l'infection.

La pénicilline se présentait alors sous forme d'une poudre jaune que l'on délayait dans un solvant inactif, avant de l'injecter au malade.

– Ma sœur sait faire les piqûres, dit le père.

– Très bien, vous n'aurez qu'à passer me donner des nouvelles.

Le surlendemain, le père arrive tout guilleret :

– Ah ! monsieur le docteur, quelle bonne drogue que votre *pinacelline*. Dès la deuxième piqûre, le petit s'est trouvé mieux. Seulement, maintenant, je me demande ce qu'on va faire de toute cette poudre.

Le solvant avait été injecté sans la moindre unité de pénicilline, mais l'enfant avait cependant parfaitement guéri.

Certains Africains sont persuadés que *la picilline* donne la force sexuelle.

– Leur faire une piqûre, m'a dit un médecin retour d'Afrique noire, est une grande preuve d'amitié.

– Même les gens les plus évolués ont besoin de médicaments, m'a confié une pharmacienne exerçant à Paris. D'ailleurs, les malades cessent d'être évolués.

Les médecins le savent bien qui griffonnent presque toujours une ordonnance, quitte à y faire figurer des « placebos », pseudo-médicaments à base d'eau colorée ou de glucose, dont l'efficacité est uniquement psychologique.

Un toubib avait ainsi prescrit des gélules vertes et rouges à une malade imaginaire.

– Ça ne m'a rien fait, dit-elle.

– Par quel côté les avalez-vous ? demanda le praticien avec un grand sérieux.

– Je ne sais pas.

– Eh bien, madame, avalez-les toujours par le côté rouge et vous verrez que le remède agira.

La dame suivit le conseil et, cette fois, se sentit mieux. Car les placebos sont plus efficaces qu'on ne l'imagine. C'est pourquoi, quand on expérimente un nouveau médicament, la moitié des sujets traités le sont avec un placebo, de façon à vérifier si les résultats obtenus par les

vrais médicaments ne sont pas en partie psychologiques.

On m'a d'ailleurs cité plusieurs cas où le mari et la femme avaient pris chacun le remède de l'autre et où tous deux avaient fort bien guéri.

Il y a cependant des limites à la chose. Un ancien interne de l'hôpital de Safi se souvient de ces deux Marocains dont l'état ne s'améliorait absolument pas. Jusqu'au jour où l'on découvrit qu'ils échangeaient leurs pilules, parce que l'un préférait le rose et l'autre le vert.

Dans un hôpital de la région parisienne, arriva un homme, l'air très angoissé :

– J'ai l'habitude, raconta-t-il, de boire lorsque je suis couché. Or, tout à l'heure, dans un demi-sommeil, j'ai avalé le contenu de mon verre, avec la petite cuillère qui se trouvait dedans.

Il désigna un point au milieu de sa poitrine :

– Je la sens ici et cela me fait mal. Le manche est dentelé. Je suis sûr qu'elle ne peut pas descendre dans mon estomac.

L'interne de garde demanda aussitôt une radio.

– Monsieur, dit-il un moment après, vous n'avez rien avalé du tout.

– Je vous assure...

– Écoutez, je n'ai jamais entendu parler d'une cuillère invisible.

– Enfin, c'est impossible. Je me souviens parfaitement d'avoir avalé la cuillère. Où peut-elle être ?

Tout simplement au pied du lit et l'homme avait rêvé son geste, rêvé qu'il avait mal et continué à ressentir une douleur qui disparut dès qu'il retrouva la cuillère.

On m'a raconté aussi la mésaventure d'une famille italienne qui avait mangé des champignons. Une heure plus tard, le père découvrait la chienne, couchée sur le flanc et manifestement malade.

– Elle a mangé des champignons, dit la mère, elle s'est sûrement empoisonnée.

– Mais alors et nous ?

À cette seule idée, tous les membres de la famille se sentirent mal... si mal qu'il fallut les hospitaliser. Jusqu'au moment où ils apprirent que la chienne venait de mettre au monde des petits. La mère et les enfants se portaient bien et cette nouvelle rassurante suffit à guérir les hospitalisés.

– Durant les événements de mai soixante-huit, m'a dit un médecin de la région parisienne, je n'ai pas eu un seul malade psychologique à ma consultation.

Dans ses Mémoires[7], le duc de Lévis raconte que, pendant la Révolution, toutes les belles dames délicates et languissantes oublièrent leurs vapeurs et leurs nerfs malades. Celles qui restèrent en France supportèrent fort bien les privations en tout genre. Quant aux exilées, on en vit même retrouver l'usage de leurs jambes

qu'elles avaient perdu.

Rien de tel en effet qu'une révolution, petite ou grande, pour vous remettre les nerfs d'aplomb. En période non révolutionnaire, il faut trouver autre chose.

Théodore Tronchin (1709-1781), premier médecin du duc d'Orléans, avait conseillé à une jeune femme de frotter son appartement. Cela réussit si bien, raconte le duc de Lévis, que la moitié de la bonne compagnie de Paris se mit à frotter.

Le docteur David Gruby (1810-1898) avait une série de trucs pour venir à bout des malaises de ses clientes.

Un jour, il fut appelé auprès d'une riche bourgeoise qui, lui dit-on, était en pleine crise nerveuse et ne reconnaissait personne.

– Apportez-moi de l'huile de lampe et un pinceau, dit Gruby au valet de chambre.

En possession de ce matériel, il se mit à badigeonner les rideaux.

– Mais, docteur, s'écria la dame, qu'est-ce que vous faites ?

– Je vous guéris, dit calmement Gruby.

Il agit de même avec une autre dame, soi-disant paralysée, en vidant cette fois le contenu de l'huilier à salade sur un magnifique tapis persan. Comme la dame avait jailli de son fauteuil, Gruby dit :

– Ça va déjà mieux. Continuez le traitement.

Un client de Gruby avait des digestions difficiles.

– Demandez à votre femme de vous préparer des minuscules sandwichs et de les dissimuler aux quatre coins de l'appartement.

Il paraît que le brave homme était si occupé à chercher sa nourriture qu'il en oublia ses angoisses et digéra parfaitement.

En revanche, Gruby échoua, semble-t-il, avec Alexandre Dumas fils à qui il avait conseillé de faire des promenades sous les arcades de la rue de Rivoli, en mangeant un morceau de brioche toutes les deux arcades.

Mon grand-père, André Mellerio, avait des problèmes avec son estomac.

– Quelle est votre profession ? lui demanda Gruby.

– Écrivain.

– Très bien, vous allez tenir un journal détaillé de ce que vous ressentez et vous me le montrerez chaque semaine.

La première semaine, mon grand-père nota soigneusement jusqu'au moindre gargouillis.

– Continuez, ordonna Gruby.

La deuxième semaine, le compte rendu était déjà moins long et, au bout de la quatrième semaine, mon grand-père ne nota plus rien. Il était guéri.

Les hypocondriaques sont des gens toujours inquiets de leur santé. C'était le cas d'un Anglais dont Diderot raconte qu'il s'adressa à un célèbre médecin.

– Le seul homme capable de vous soulager est bien loin, répondit celui-ci.

– Où est-il ?

– À Moscou.

L'Anglais part pour Moscou, mais il a été précédé d'une lettre de son médecin. Quand il arrive, on lui répond que l'homme qu'il cherche est à Rome. Il part pour Rome d'où on l'envoie à Paris, d'où on l'envoie je ne sais où, d'où on l'envoie à Londres où il arrive guéri.

Et Diderot conclut :

– Le meilleur médecin est celui après lequel on court sans le trouver.

Les malades ne sont cependant pas tous imaginaires. Conseiller le train en cas d'épidémie, le fauteuil en cas de fatigue, le mouchoir en cas de rhume, est à la portée de ceux que l'on appelait autrefois « les médecins d'eau douce. »

Les médecins d'aujourd'hui ne savent peut-être pas très bien guérir le rhume, mais que de progrès depuis Diderot et même depuis l'époque pas tellement lointaine où la tuberculose pouvait signifier la mort, où les maladies vénériennes n'étaient pas vaincues en deux ou trois piqûres, où il n'était pas question de juguler une infection en quelques jours ou quelques heures.

Certes, le proverbe est encore vrai qui dit que « les médecins guérissent toutes les maladies, excepté la dernière », mais cette dernière arrive de plus en plus tard et l'arsenal de nos praticiens est chaque année mieux garni, ce qui ne signifie pas qu'ils doivent immédiatement faire appel à l'artillerie lourde.

– On ne chasse pas les petits oiseaux avec un canon de soixante-quinze, m'a dit un vieux toubib.

Il me raconta l'histoire de ce gamin qui avait mangé trop de prunes vertes.

– Mettez-le à la diète, faites-le boire beaucoup et donnez-lui un peu de bismuth, conseilla-t-il.

Le gamin avait partagé ses prunes avec un copain. Un jeune médecin rédigea pour celui-ci une ordonnance comportant piqûres de pénicilline, comprimés de sulfamides, sérum, etc.

– Ça, c'est un traitement énergique ! s'écrièrent les parents ravis.

Ils n'eurent même pas le temps d'aller chez le pharmacien, car le lendemain leur fils était guéri.

Tout le monde ou presque est aujourd'hui protégé contre la maladie par la Sécurité sociale, une mutuelle ou une assurance. On n'a donc

plus peur des longues ordonnances. Une Lyonnaise qui sortait de chez un rhumatologue était furieuse :

– Cinq francs de médicaments, ce n'est pas un médecin sérieux.

– Les ordonnances de mes jeunes confrères sont toujours plus longues que les miennes, m'a dit un toubib presque octogénaire. Que voulez-vous, ils sont obligés de faire plaisir à leurs clients, mais ce n'est pas la bonne solution. Est-ce que vous obéissez à tous les caprices de vos enfants ?

– Attention, remarqua un jeune médecin, dans le doute, il est parfois préférable d'en faire trop que pas assez. L'aspirine, malgré ses grandes qualités, ne peut pas remplacer tous les médicaments.

*

**

Une salle d'attente, quelque part en Seine-Maritime, madame tricote, sa fille lit un journal.

– Ça va être à nous.

– Oui, dit la fille, et faut pas oublier de lui demander du fortifiant. C'est écrit dans mon horoscope.

Même sans horoscope, beaucoup de gens ont des choses à demander à leur médecin :

– Je voudrais le même sirop que la dernière fois : du sirop préfectoral.

– Redonnez-moi de l'aspirine phosphorescente.

– Ajoutez-moi aussi de l'aspirine vite allumée.

– Je voudrais de l'aspirine qu'on fout dans l'eau.

Il y a aussi ceux qui n'arrivent pas à dormir et qui viennent se plaindre :

– Docteur, j'ai encore passé une nuit à blanc.

– Je ne dors jamais et, quand je me réveille, je suis en sueur.

– Il faut me donner des somnambules.

Sans oublier un père venu avec son fils :

– Docteur, donnez-lui un médicament pour qu'il apprenne mieux l'algèbre.

Un autre moutard, qui n'en était pas à l'âge de l'algèbre, avait besoin d'un fortifiant. Le docteur établit une ordonnance et précisa :

– Une ampoule avant chaque repas.

L'enfant éclata en sanglots et, montrant le lampadaire, il dit :

– Je pourrai jamais avaler une ampoule.

Un vieux Bordelais, auquel son médecin voulait ordonner de la cortisone, s'écria :

– Vous n'y pensez pas, docteur ! Une courtisane à mon âge !

Tandis que, non moins inquiet, un Parisien disait :

– Je veux pas de Papa-viril.

*

**

– Ma fille, racontait une Parisienne, a été guérie par un spécialiste qui a vu tout de suite ce qu'elle avait. Et pourtant c'était un homme opaque.

Un autre homéopathe avait un client qui parlait sans cesse des malaises de sa femme.

– Envoyez-la moi, dit-il un jour.

– Ah ! docteur, vous soignez aussi les femmes. Je ne savais pas que vous étiez femméopathe.

On ne m'a pas dit si c'est un homéopathe ou un allopathe qui rédigea l'ordonnance qu'un brave homme apporta chez lui. Madame, voyant le papier sur la table, le glissa dans son sac à provisions et s'arrêta chez le pharmacien.

– Vous désirez quoi ? demanda-t-il.

– Ce qui est sur l'ordonnance.

– Difficile, madame. Regardez.

La dame regarda. Sur l'ordonnance, il y avait seulement écrit : *Revenir dans quinze jours.*

Un ami m'a raconté que, lors d'un remplacement à Alger, il reçut la visite d'un Arabe descendu de la montagne avec sa mère et son épouse.

L'homme voulait que l'on fasse une piqûre aux deux femmes, mais il expliqua que la piqûre devait faire aussi mal à l'une qu'à l'autre. Il pensait en effet que les piqûres coûtaient d'autant plus cher qu'elles étaient plus douloureuses. Soucieux de la paix de son ménage, il tenait à ce que les deux femmes soient traitées de la même manière.

– En France aussi, m'a dit un médecin de soixante-dix ans, les gens pensent que plus c'est cher et plus c'est efficace. Il leur faut toujours des ordonnances longues comme ça. Sur ce plan-là, rien n'a changé depuis que j'ai commencé à exercer.

Rien n'a changé non plus depuis que Claude Tillier faisait dire à l'oncle Benjamin :

– Tu n'es qu'un conscrit en médecine, tu ne sais donc pas qu'il faut des drogues aux paysans, sinon ils croient que vous les négligez.

Cent trente ans après la parution de *Mon oncle Benjamin*, le conseil reste vrai, aussi bien d'ailleurs à la campagne qu'à la ville :

– Une cliente était venue à deux reprises pour un ulcère variqueux que je n'étais pas parvenu à guérir. Un an après, je la rencontre. Elle se rendait trois fois par semaine d'Achères à Paris, pour se faire faire un traitement électrique. Son ulcère n'allait pas mieux, mais elle était

contente : on s'occupait d'elle.

On m'a raconté à Lyon l'histoire d'une femme de la campagne qui se plaignait à son médecin de violents maux de tête :

– La voisine m'a bien expliqué. Au moment où mon enfant est né, j'ai eu des contrariétés. Alors, le lait m'est remonté au cerveau... Maintenant, ça remue et ça me fait mal.

– Rassurez-vous, madame. À force de remuer, il deviendra du fromage et vous ne souffrirez plus.

J'ignore si le médecin avait dit cela en boutade ou dans une intention psychothérapique, en tout cas la dame se trouva bien du diagnostic.

– Docteur, dit-elle quelques jours plus tard, le lait s'est caillé et je ne souffre plus.

Les choses n'ont guère évolué en effet depuis deux siècles, quand le duc de Lévis décrivait les médecins au chevet des belles dames du temps :

Ils devaient écouter avec l'air du plus vif intérêt les longs récits de leurs malades ; et cependant il ne fallait pas traiter trop sérieusement leurs inquiétudes, de peur de leur donner des craintes réelles... L'art consistait à relever le courage de ces âmes amollies, à leur prescrire, avec une apparence d'attention, de ces ordonnances innocentes qui satisfont l'esprit sans nuire à la santé, et à terminer par une plaisanterie délicate et légère une visite dont le commencement avait été consacré à la sensibilité.

On pourrait écrire la même chose aujourd'hui, où comme hier le médecin est à lui seul un médicament.

– Ah ! docteur, disait une concierge, quand je vous vois entrer, je me sens à moitié guérie.

C'est vrai pour bien des gens, à commencer par une jeune femme de ma connaissance qui, dès qu'elle a une crise de foie ou une grippe, est persuadée qu'elle va mourir.

– Je n'ai jamais eu cela, décrete-t-elle.

Larousse médical au poing, elle se trouve une bonne douzaine de raisons de ne pas passer la nuit. Jusqu'ici, elle l'a toujours passée et, lorsque le médecin arrive le lendemain matin, il suffit qu'il dise « c'est une simple grippe » ou « c'est une banale intoxication alimentaire » pour que l'état général de la mourante revienne au niveau de ce diagnostic. Certes, elle n'est pas encore guérie, mais elle ne se sent déjà plus mourir.

Quand le médecin ne suffit pas à guérir, on peut essayer d'autres recours. Une vieille Marseillaise faisait une dépression nerveuse et elle avait des crises de larmes contre lesquelles elle ne pouvait rien.

– Docteur, dit-elle un jour, vous ne savez pas d'où je viens ?

– Non.

– De l'église. Et vous savez ce que j'ai demandé à la Bonne Mère ?

– Non.
– La semaine anglaise, pour que je pleure pas le samedi et le dimanche.

*

**

Nul ne conteste qu'il y a plus de choses dans deux têtes que dans une. À la veille d'une décision importante, les médecins sont les premiers à appeler un confrère en consultation. De même, les examens complémentaires pratiqués après un examen clinique sont souvent utiles.

Un Périgourdin craignait d'avoir une maladie de cœur.

– À mon avis, lui dit son docteur, vous n'avez rien, mais si vous voulez être pleinement rassuré, faites-vous faire un électrocardiogramme.

Un mois plus tard, le client revint.

– Alors, vous êtes rassuré ?

– Oui, docteur, mais pour être sûr, je me suis fait faire trois électrocardiogrammes.

Dans la mesure où ils rassurent, certains examens peuvent avoir une valeur de médicament, qu'il s'agisse *d'une analyse des matières fiscales* ou *d'un prélèvement vaginal*.

Une jeune femme, qui croyait avoir de l'angine de poitrine, prit rendez-vous avec un cardiologue. Elle s'y rendit en auto, ne dépassant jamais le soixante à l'heure, et c'est tout juste s'il ne fallut pas la soutenir pour qu'elle monte l'escalier. Une heure après, rassurée par l'électrocardiogramme, elle dévalait le même escalier et revenait chez elle à cent vingt à l'heure.

– On ne doit pas se moquer de ces sortes d'inquiétudes, m'a dit un médecin. La peur de la maladie est en soi une maladie. Le tout est que cette peur disparaisse à la première consultation et que le pseudo-malade ne s'installe pas dans une pseudo-maladie dont il éprouve plus ou moins instinctivement le besoin pour retenir l'intérêt de ses proches.

Il y a cependant des limites à la consommation médicale.

– Je me suis fait faire un ketchup, disait un brave homme.

Le check-up, si l'on parle français, le bilan de santé, si l'on parle français, peut apporter des indications rassurantes, mais qui ne sont valables que pour un moment donné. Il est un peu comme la preuve par neuf, signalant ce qui ne va pas, mais ne prouvant pas de façon formelle que tout va bien.

Certains disciples d'Argan n'en collectionnent pas moins les examens, volant de cardiologue en radiologue, de laboratoire en

centre d'analyses.

– Je connais un représentant de commerce, m'a dit un médecin de l'Est, chez qui l'angoisse est une vraie maladie. Au point qu'il organise sa tournée de façon à ne jamais être trop loin d'un cabinet médical. Dès qu'il ressent un malaise, il se rend chez le médecin le plus proche. En général, il ne peut pas passer tout de suite et il s'assied dans la salle d'attente. Il se dit alors qu'en cas d'évanouissement ou de crise grave, le médecin viendrait immédiatement. Cette idée le rassérène et, se sentant mieux, il reprend la route jusqu'à ce qu'il éprouve de nouveaux malaises, entre dans une nouvelle salle d'attente, se calme, reparte, et ainsi de suite jusqu'au soir.

*

**

– Je ne sais pas si les gens gais vivent plus âgés que les autres, mais en tout cas ils vivent mieux, m'a dit un vieux toubib.

Les médecins sont d'accord pour reconnaître qu'à condition de se soigner à temps, les optimistes ont toujours plus de chances de guérir que les autres. « Le rire c'est la santé » n'est donc pas une vaine formule.

– La bonne santé, m'a dit un autre médecin, ce n'est pas seulement un taux normal d'urée ou de sucre, c'est aussi un psychisme en équilibre. Et le rire est la meilleure preuve de cet équilibre. Bien sûr, les gens gais tombent malades comme les autres, mais en s'adaptant mieux à la maladie, en acceptant la réalité, ils se donnent des chances supplémentaires de guérir.

– On s'écoute trop, m'a dit un vieil homme.

Combien de malades sont en effet des bien-portants qui s'ignorent. Il suffit parfois d'un événement imprévu pour s'apercevoir brusquement que ses malaises ont disparu.

– Un jour, on m'a mis dans le plâtre, m'a raconté une pharmacienne, la première personne qui accourut à mon chevet et me proposa son aide fut une amie, éternelle malade qui était brusquement guérie, parce qu'elle pensait que j'avais besoin d'elle.

Le plus simple serait peut-être d'appliquer la méthode d'Émile Coué (1857-1926), ce pharmacien de Nancy qui conseillait de répéter sans cesse que tout va bien.

La méthode n'est pas aussi ridicule que certains le pensent. Tel patron exigeant et grognon a deux secrétaires, l'une qu'il terrorise et qui est sans cesse malade, l'autre qui se porte comme un charme. Tout simplement, parce qu'elle s'est persuadée que les sautes d'humeur directoriales n'ont aucune importance.

Les médecins ont d'ailleurs à faire face à deux problèmes : le

présentéisme de ceux qui, même malades, ne veulent pas s'arrêter et l'absentéisme de ceux qui essayent de faire durer au maximum le moindre bobo.

Pour les uns, c'est la peur de perdre sa place, d'être supplanté par un plus jeune. Pour les autres, c'est la chef de service enquiquinante, le contremaître tatillon, le boulot idiot. Pour tous, ce sont les transports surchargés, l'appartement bruyant. Autant de raisons de se sentir mal dans sa peau. Jusqu'au moment où l'on va voir le docteur.

– Notre rôle est d'empêcher les gens de craquer. Les huit jours de congé que l'on nous accuse parfois de donner trop facilement sont essentiels. Comme est essentiel le fait que nos clients puissent décharger sur nous leur angoisse.

Malheureusement, les médecins n'ont pas toujours assez de temps pour trouver les raisons profondes de cette angoisse ou de ce déséquilibre.

– Je donne mes rendez-vous de demi-heure en demi-heure, m'a expliqué une gynécologue parisienne. Je sais trop combien mes clientes ont besoin de se confier. Je sais aussi qu'elles ne doivent pas se laisser aller. Si elles sont mal coiffées, je leur fais des reproches : « Je vais chez le coiffeur pour vous, vous devez y aller pour moi. La prochaine fois, je veux vous voir bien coiffée. C'est une ordonnance. »

Il suffit souvent de peu de chose pour redonner le moral. Une dame se plaignait de n'être plus utile à rien ni à personne : des enfants mariés, un époux pris par ses affaires.

– Voyons, madame, je ne peux tout de même pas vous demander de rester ici pour ouvrir ma porte. Tenez, rendez-moi un service : mon libraire est fermé et je n'ai plus de fiches médicales. Trouvez-en deux paquets, mais je veux ce modèle-là, pas un autre.

Le lendemain, chez le gardien de l'immeuble, il y avait deux paquets de fiches et six roses.

– Je me souviens, m'a raconté un généraliste, d'une jeune femme que j'avais soignée. Un jour, je la vois revenir. Elle n'habitait plus dans le quartier. Un de mes confrères avait pris ma suite et la traitait pour des troubles digestifs divers. Seize radios, un gastro-entérologue, un chirurgien qui avait refusé d'enlever l'appendice, elle me raconta toute son histoire. Quant à la vraie raison des troubles digestifs, elle me la donna au détour d'une phrase : « Depuis que ma belle-mère habite avec nous... »

Comme tout le monde, les belles-mères ont leurs bons et leurs mauvais côtés. On est bien content de les trouver pour garder les enfants. Mais l'on supporte mal les critiques, les reproches, les « de mon temps. »

Finalement, qu'il s'agisse d'une belle-mère abusive, d'un mari cavaleur ou d'un patron ronchon, chacun de nous doit chercher ce qui

ne va pas dans sa vie, avant de se demander ce qui ne va pas dans son organisme. Un médecin de l'Essonne l'a écrit sur le mur de sa salle d'attente :

À partir du moment où il devient évident que notre vie nous rend malades (c'est-à-dire rend nos nerfs et tout notre organisme fragile devant l'infection microbienne, les désordres biologiques...) le problème qui se pose à nous, au-delà de la médecine et du médicament, c'est de changer notre vie.

*

**

L'époque est révolue du praticien en redingote, écrivant d'un air grave de mystérieuses formules, en échange desquelles le potard remettait un sirop ou une pommade.

Aujourd'hui, la plupart des médicaments ont un nom. En dehors de la presse médicale, on ne peut pas faire de publicité à ceux qui sont remboursés par la Sécurité sociale, mais les malades se chargent de cette publicité :

– Des petits cachets bleus. Prenez-en trois par jour, vous serez retapée en un rien de temps.

– Vous savez, l'alcool de menthe a beaucoup de priorités.

– Comme j'étais très énervée, j'ai pris un sympathisant pour me calmer.

Le goût des médicaments ne date pas d'aujourd'hui.

Au XVIII^e siècle, l'écorce de l'orme pyramidal servait à soigner les nerfs, la poitrine, l'estomac.

– Prenez-en, madame, et dépêchez-vous pendant qu'elle guérit, disait Michel Bouvart (1717-1787).

J'ai vu le mot attribué depuis à bien d'autres médecins, en particulier à Georges Duhamel. C'est qu'il est de tous les temps et de tous les pays.

Vers 1920, un pharmacien suisse avait l'habitude d'allonger ses préparations avec de l'eau. Sinon, il était sûr que ses malades lui reprocheraient :

– Ah ! vous ne m'avez pas fait bonne mesure.

Le record de la remédophagie appartient peut-être à un Landais qui terminait tous les médicaments dont sa famille ne voulait plus.

– Il a même fini, m'a raconté son médecin, ceux de sa femme qui venait de mourir d'un cancer de l'utérus.

Quand il s'agit de simples bobos, on s'adresse souvent au pharmacien.

– Essayez ça, dit-il.

À moins qu'il ne conseille :

– Vous devriez aller voir votre docteur. Ce sera plus prudent.

– En outre, m’a dit un potard suisse, les médecins n’ayant plus assez de temps pour écouter les malades, ceux-ci viennent s’épancher à mon comptoir. J’ai des assistants, ce qui me laisse un peu de loisirs pour écouter. Comme il ne faut tout de même pas que la conversation dure trop longtemps, j’ai établi un code. Lorsque je contourne le comptoir, on vient immédiatement me dire : « Monsieur, vous êtes demandé au labo. »

Il n’est pas toujours facile de comprendre ce que veulent les clients. Dans une pharmacie de Sion, entra un ouvrier italien qui voulait du *sirop de bretelle*.

Sirop de bretelle... sirop de bretelle... on avait beau montrer à l’Italien tous les sirops possibles et imaginables, aucun ne lui convenait. Jusqu’au moment où l’homme désigna son pied. Le sirop de bretelle était en réalité le *ceretto Bertelli*, un emplâtre pour les cors.

En France aussi, les pharmaciens ont parfois du mal à comprendre. L’un d’eux, venu de Dordogne en Essonne, s’entendit demander « quelque chose pour les poireaux. »

– Allez chez le grainetier, suggéra-t-il à la grande stupeur de la cliente.

Car, en Essonne, ce sont les verrues que l’on appelle des poireaux.

Il y a des clients raffinés, par exemple la dame qui vint avec un carreau de salle de bains, pour assortir la couleur de la poire à injections qu’elle désirait acheter.

Tous les pharmaciens ont l’occasion de recueillir des perles. Ici, on demande de *l’anus étoilé* (au lieu d’anis étoilé). Ailleurs, de *la lessive parégorique*, du *mercuroclown*, de *la solution Patachoum* ou de *L’eau de valse*.

En revanche, c’est chez un orthopédiste qu’une dame demanda un suspensoir pour son mari.

– Quelle taille ?

– Ben, comme pour vous.

Revenons chez le pharmacien ou plutôt chez une pharmacienne de la Seine-Saint-Denis :

– Je voudrais des cachets naturels pour le mal de tête.

– De l’aspirine ?

– Non, plus naturel que ça. Des cachets de pierre d’amidon.

Une dame voudrait *des suppositoires amis du rectum*. Une autre est furieuse :

– Alors, on ne peut pas avoir de l’eau d’un homme sans ordonnance ?

Faute de laudanum et, même si cela n’a pas le même usage, on peut toujours demander *de la pommade de l’ogre en gris*[8].

En Eure-et-Loir, pendant la guerre, un étudiant en médecine remplaçait à la fois le médecin et le pharmacien. Un jour, une brave

dame vient chercher un dépuratif.

– Là-haut, sur l'étagère, expliqua-t-elle. Mais j' vois pas ma bouteille habituelle. Vous savez bien, c' te jouissance de c' curé qu'avait un nom de rat.

Alors que, dans la Sarthe, une autre dame demandait :

– Donnez-moi la petite souris de l'abbé Jouvence.

Certains pharmaciens collectionnent les mots d'écrit.

J'ai pu ainsi en compulser tout un paquet, en provenance de l'Eure-et-Loir, où j'ai relevé :

Voule vou si vousplais me fair pacé du salissila de coude du plu for.

Avait vous de la pommade pour calmé les douleurs des hémoroides ou alors deux bâtons de guimauve.

Les *formaciens* d'Eure-et-Loir n'ont pas l'exclusivité des mots d'écrit. Ailleurs, on trouve :

De la poudre de P.T.T.

Du calcium sans dose.

De l'élixir pour la bourrique.

Des cachaix pour le mâle de tête.

Sans oublier ce monsieur, peut-être à la veille de se marier :

S'il vous plaît, des pilules pour être formidable.

On demande d'ailleurs un peu tous les services aux pharmaciens. Par exemple, une dame de la Sarthe écrivant :

Je m'excuse de vous déranger, mais si vous pouviez seulement venir 5 minutes mettre encore un suppositoire à mon gars, car voilà encore 2 jours pleins qu'il ne s'est pas vidé. Je préférerais que vous veniez vous-même, car cela avait mieux fait la fois que vous l'aviez mis vous-même.

Tout le monde n'est pas aussi confiant et certains sceptiques achètent leurs médicaments sans y croire :

– Ce sera comme un compère sur une jambe de bois.

Un Breton était venu chercher de la créosote pour faire un lavement à sa belle-mère.

– Vous en mettez quelques gouttes dans du lait, expliqua le pharmacien.

– Non, ma belle-mère n'aime pas le lait. Je mettrai ça dans du bouillon de légumes.

Un médecin de Vichy demandait à une vieille demoiselle :

– Vous avez pris le fortifiant que je vous avais conseillé ?

– Non, j'étais bien trop fatiguée pour le prendre.

*

**

Lorsque j'étais enfant, le curé d'Échourgnac, en Dordogne, avait une grande réputation de rebouteux. Certains médecins lui envoyaient

même des clients.

Quand il mourut, sa bonne voulut le remplacer :

– Monsieur le curé m’a passé son don, expliquait-elle.

Tous les rebouteux ne sont pas aussi compétents que le brave curé d’Échourgnac. Un médecin de Dordogne examinait récemment un cultivateur victime d’une chute.

– Vous avez une côte fêlée, dit-il. Portez un bandage bien serré, cela s’arrangera tout seul.

Deux jours plus tard, le praticien rencontre son client qui lui dit :

– Ah ! fi de loup, heureusement que j’ai été voir le rebouteux, parce que j’avais une côte qui m’avait percé le foie !

Le docteur n’a jamais su ce que le rebouteux avait fait pour arranger cela.

Même sans gravité, un accident peut avoir des conséquences imprévues. Un automobiliste avait été examiné par un médecin qui lui dit :

– Vous n’avez rien. Mais récemment, j’ai eu affaire à un autre accidenté auquel je n’ai rien trouvé non plus. La semaine suivante, il était mort. Allez donc voir un cardiologue : ça vaudra mieux.

L’homme alla voir un cardiologue qui ne lui trouva rien. Pas rassuré pour autant, il vit successivement treize autres médecins qui lui donnèrent des tranquillisants ou se contentèrent de quelques paroles rassurantes.

Le quinzième médecin m’a dit :

– J’aurais dû faire semblant de lui trouver quelque chose, lui donner des placebos, le revoir deux ou trois fois et ensuite le déclarer guéri. Au fond, dans ce genre de cas, les guérisseurs ont leur utilité.

– Je voudrais, m’a confié un généraliste, pouvoir écrire sur ma porte : *Guérisseur*. Cela ferait peut-être fuir une partie de mes clients, mais j’aurais plus de temps pour m’occuper des autres.

Le succès de bien des guérisseurs tient au fait qu’ils ont le loisir d’écouter ceux qui viennent les voir. Seulement, combien de morts ou d’infirmes certains ont-ils sur la conscience, parce qu’ils sont passés, faute de connaissances médicales suffisantes, à côté de quelque chose de grave !

Et puis il est difficile de croire à l’efficacité de recettes du genre de celles-ci qui me viennent, l’une du Poitou, l’autre de Lorraine :

Pour guérir le mal de dents, toucher la dent avec un clou qu’on enfonce ensuite dans un mur.

Pour se garantir de la fièvre, pendant un an, manger à jeun, sans pain ni sel, un œuf pondu le jour du Vendredi saint.

Il ne faut cependant pas trop se presser de rire, comme le prouve l’histoire d’un jeune médecin venu s’installer en Mayenne. Six mois après, un ami lui rendit visite et découvrit que le pauvre toubib

n'avait pas conservé un seul des clients de son prédécesseur. Pour comprendre les raisons de cet échec, l'ami fit une petite enquête auprès des villageois :

– On n'a pas confiance, lui dirent-ils. Si le docteur arrive pas à guérir les verrues de sa femme, comment il nous guérira nous ?

– Les verrues de ma femme sont d'origine nerveuse, expliqua le médecin, on n'y peut rien !

– Si, dit l'ami, je vais conduire votre femme chez un guérisseur que je connais, à quarante kilomètres d'ici.

Le médecin était trop abattu pour protester et sa femme se retrouva bientôt munie d'une boîte de clous à sabots tout rouillés et de deux textes de prière, l'une à saint Pantaléon, l'autre à sainte Scholastique. Le mode d'emploi était compliqué : il fallait choisir chaque jour une verrue, en faire le tour avec un clou rouillé, trois fois dans un sens, trois fois dans un autre, tout en disant la première prière. Ensuite, on devait se rendre jusqu'à un certain chêne, enfoncer le clou et dire la deuxième prière. Le lendemain, on recommençait, mais le clou de la veille devait être enlevé et jeté dans un puits.

– C'est ridicule ! s'écria la jeune femme.

– Non, expliqua l'ami, ce type a simplement redécouvert les vertus de l'oxydation. La rouille des clous va guérir vos verrues.

Quinze jours plus tard, la jeune femme présentait un visage parfaitement lisse qui coïncida avec une épidémie de grippe. Si bien que le jeune médecin, par ailleurs fort compétent, ne tarda pas à avoir une des plus importantes clientèles de la région.

J'ai raconté cette histoire à un gastro-entérologue.

– Moi aussi, m'a-t-il dit, j'ai eu des verrues. Mon père était médecin. Faute de médicament efficace, il m'affirma qu'il avait un don pour chasser les verrues et il les fit disparaître par simple imposition des mains. Récemment, j'ai essayé le truc avec mes deux enfants. Le premier a rigolé et il a toujours des verrues, alors que le second plus crédule a été guéri.

Les remèdes de bonne femme que l'on utilise encore dans certaines régions ne sont pas tous psychologiques. Il y a des plantes dont on a, un peu à tort, oublié l'utilité. Certains grands laboratoires le savent et réétudient d'anciens remèdes qui n'ont pas forcément perdu leur efficacité.

Un célèbre obstétricien de Boston visitait récemment une maternité française. Avisant une femme dont le bout des seins était crevassé, il dit :

– Mes clientes n'ont plus d'ennuis avec ça, depuis que j'ai lu *le Vieil Homme et la mer* d'Hemingway. Trois mois avant l'accouchement, je leur conseille de se baigner chaque jour les seins dans une solution salée à neuf pour mille.

Les vieux trucs ne sont quand même pas tous réutilisables, sauf si l'on admet qu'il n'y a que la foi qui sauve.

En Charente, une brave femme demandait :

– Docteur, le châtelain prétend qu'un marron dans sa poche, c'est bon pour les *rhumatisses*. C'est-il vrai ?

– Je ne crois pas que cela vaille l'aspirine.

– Oui, mais enfin, c'est pas dangereux au moins ?

– Sûrement pas.

– Ah ! bon. J'aimais autant vous demander. On sait jamais avec toutes ces radiations anatomiques.

*

**

Un jeune carabin faisait un remplacement dans la banlieue nord de Paris. Il circulait à vélo et, quand il reconnaissait quelqu'un, il s'arrêtait pour prendre des nouvelles.

– Alors, ça va mieux ?

– Ben, docteur, j'ai toujours pas d'appétit.

– Ça reviendra. Les médicaments vont agir.

– En attendant, je rêve toutes les nuits que je mange.

– C'est bon signe.

– Oui, docteur, mais c'est que je digère pas.

Une autre dame se plaignait :

– Quand je mange des graisses, ça me reproche.

Il faut bien reconnaître qu'en France, on a toujours beaucoup trop bu et beaucoup trop mangé. On devrait pourtant se souvenir de l'anecdote du médecin que le roi de Perse envoya au calife Mustapha :

– Comment vit-on à la cour ? demanda le nouveau venu.

– On ne mange que lorsqu'on sent la faim et on ne la satisfait pas entièrement.

– Je me retire, je n'ai que faire ici.

Alors qu'un certain docteur Héquet allait embrasser les cuisiniers de ses riches clients :

– Mes amis, disait-il, je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous rendez à nous autres médecins.

De temps en temps, on prend de ces belles résolutions qui, a écrit Oscar Wilde, *sont des chèques tirés sur une banque où l'on n'a pas de compte ouvert*[9].

Il y a pourtant des régimes alimentaires qu'il est absolument nécessaire de suivre. Un médecin du Lot-et-Garonne disait au mari d'une diabétique :

– Il faut que vous ayez de la poigne.

– Ah ! docteur, le Bon Dieu n'a pas fait ces petites bêtes pour qu'on

leur tape dessus.

Une de ces petites bêtes venait de terminer une boîte de fortifiant. Elle se rendit chez le pharmacien, voir si elle avait repris du poids. Hélas ! l'aiguille s'arrêta sur le même chiffre que quinze jours plus tôt.

Le mari assistait à la pesée. Désolé, il s'écria :

– C'est de ta faute. Laisse-toi aller. Là, tu te fais légère. Ce n'est pas ton vrai poids.

En général, les dames sont plutôt désespérées de leur vrai poids et elle demandent au médecin de *faire illuminer leur cellulite*.

Il y a parfois des résultats inespérés, du moins si j'en crois la lettre d'une Bordelaise :

Docteur, le seul fait de vous avoir vu hier m'a fait mincir. Dois-je prendre mes remèdes ou attendre de grossir à nouveau ?

Une dame nettement plus opulente disait :

– Je ne sais pas pourquoi je suis grosse. Je ne mange pourtant pas comme un orgue.

Peut-être faisait-elle comme une autre dame à qui l'on avait donné un régime et qui revint engraisée de plusieurs kilos.

– Vous êtes sûre que vous avez mangé ce que je vous ai indiqué ?

– Oui, docteur, en plus du reste.

Certains exploitent abusivement le désir de maigrir. Tel ce charlatan parisien qui, il y a quelques années, vendait à prix d'or un mystérieux amaigrissant qu'il prétendait recevoir en fraude d'un laboratoire américain. En réalité, il le fabriquait lui-même avec du sulfate de soude acheté à la pharmacie du coin.

– Le plus grave, m'a dit un médecin, ce sont les malades qui forcent la dose dans l'espoir de maigrir plus vite.

– C'est vrai, m'a raconté une jeune femme, j'ai pris quatre fois plus de diurétiques que ce que m'avait ordonné ma gynécologue. Elle m'avait aussi dit de prendre du potassium, mais ça graissait le verre et je n'arrivais pas à le laver. Alors, j'ai cessé d'en prendre et je me suis retrouvée à l'hôpital. Le professeur qui m'a examinée a expliqué aux étudiants que l'hypokaliémie, c'est-à-dire le manque de potassium, peut provoquer une crise cardiaque mortelle. Et l'interne m'a affirmé que l'on aurait écrit comme motif de mon décès : *Maniaque de la vaisselle*.

*

**

– Remplacez le café par du tilleul, avait dit un médecin de Normandie à une de ses clientes.

Quelque temps après, la dame se sentit mieux et demanda :

– Dois-je continuer à arrêter le café ?

– C’est préférable.
– Et dois-je continuer à prendre du tilleul ?
– Pourquoi pas ?
– C’est que, voyez-vous, le calvados dans du tilleul, c’est pas très bon.

Une brave femme du Sancerrois courut derrière le médecin qui venait de lui remettre une ordonnance :

– Docteur, vous avez écrit qu’il fallait prendre dix gouttes le matin et le soir, mais on sait pas si c’est du marc ou de la prune.

En Thiérache, un homme avait quelque peu abusé de la goutte et il était couché dans la neige, les deux jambes avançant sur la route. Passe un médecin qui s’arrête :

– Vous allez vous faire écraser. Que faites-vous là ?

– Je vais voir ma maman pour lui souhaiter la bonne année.

Les gens qui ont trop bu sont quelquefois drôles. Je me souviens d’une réunion d’étudiants, au cours de laquelle un copain avait décidé de faire cul sec avec tous les ustensiles de la cuisine. Jusqu’au moment où, ayant nettement dépassé la dose, il annonça :

– Je veux faire cul sec avec la passoire.

Nous comprîmes qu’il fallait le coucher. Tandis que sa fiancée éplorée demandait :

– Vous ne croyez pas qu’il va mourir ?

On sait qu’il est moins grave de prendre une cuite que de s’alcooliser de façon régulière. Le slogan *des parents qui boivent et des enfants qui trinquent* est tristement exact. D’ailleurs, puisque la vérité sort de la bouche des enfants, laissons-les parler :

Le plan social de l’alcoolique s’abaisse, son organe ne fonctionne plus, sa vie familiale disparaît s’il en avait une.

Boire de l’alcool, ça te les coupe, ça te met les artères en tuyaux de pipe.

Et ça finit par rendre le derrière des hommes très mince[10].

Une commerçante s’en étonnait :

– Voyez-vous, docteur, on me dit que mon mari a le délire d’homme très mince, pourtant il est très gros.

Tout le monde n’est pas convaincu des méfaits de l’alcool. Certains se persuadent que leur boisson préférée ne fait pas de mal. Tel ce clown célèbre expliquant à un ami :

– Le whisky est très hérétique.

Moins boire, moins manger, moins fumer, que de belles résolutions à prendre ! Et pour lesquelles on n’a pas besoin de déranger son médecin.

Il faudrait aussi essayer de moins vivre comme des dingues. Les Parisiens en particulier devraient méditer l’exemple du jeune Sénégalais qui reprochait à sa patronne d’être toujours pressée, d’aller toujours vite, vite.

– Pourquoi ça ? disait-il. Puisque toi et moi arriver ensemble au coucher du soleil.

– *Dites-moi la vérité, docteur. Est-ce que je vivrai jusqu'à la fin du questionnaire ?*

(Légende d'un dessin de Boris Léo, dans *Krokodil* du 28-2-63.)

LES PAPIERS GLOUTONS

– NOUS sommes devenus des machines à remplir des formulaires, m’a dit un généraliste.

Il me raconta que la veille, à trois heures du matin, il avait été réveillé par les gendarmes, accompagnés d’un camionneur qui venait de provoquer un accident.

– Entre la prise de sang, l’examen de l’homme et la rédaction du rapport, j’en ai eu pour trois quarts d’heure. Certes, je suis payé, mais au prix d’une visite de jour et en général pas avant un an ou deux. Je me souviens d’un accident, au sujet duquel je me suis trompé d’un kilomètre pour mes frais de déplacement. Eh bien, le tribunal a chargé un géomètre de vérifier mon rapport qui ne cadrerait plus avec celui des gendarmes.

Car la France est un pays où l’administration ne badine pas avec les détails. Et l’on comprend que les administrés soient parfois un peu dépassés. Le docteur leur apparaît alors comme le grand sorcier qui, avec une signature et un coup de tampon, peut arranger bien des choses.

Croulant sous les papiers gloutons, les médecins ne se sentent guère sorciers. En particulier, ceux qui ne disposent pas d’une secrétaire efficace ou d’une épouse dévouée pour les décharger des multiples attestations, certificats, relevés et rapports auxquels s’ajoutent bien sûr les déclarations au fisc.

Pour qu’un enfant puisse partir en colonie de vacances, il faut un certificat de non-contagion. Si l’on s’adresse à un médecin qui a le temps d’examiner l’enfant, ce peut être l’occasion de donner aux parents quelques conseils utiles et très rarement de découvrir une maladie contagieuse ignorée de l’entourage.

En revanche, pour le médecin surchargé de travail, de tels certificats sont une corvée d’autant plus inutile qu’il n’a pas le temps de voir l’enfant.

– L’autre jour, m’a dit un toubib de la région parisienne, j’ai signé un certificat de non-contagion pour une gamine qui devait partir aux sports d’hiver. Le lendemain, elle était couchée avec une angine et la mère m’a fait des reproches : « Vous auriez dû lui donner quelque chose pour qu’elle soit pas malade. » Je lui ai demandé si elle souhaitait qu’avant le départ je plâtre les deux jambes de sa fille.

– Un jour, m’a dit le même médecin, j’ai rédigé le certificat suivant : *Je soussigné certifie avoir examiné l’enfant X. et lui avoir trouvé toutes les maladies possibles et imaginables, contre-indiquant absolument un séjour en collectivité.* Les parents n’ont pas réagi et je les ai tout de même prévenus le lendemain du départ : s’ils recevaient un coup de téléphone affolé du directeur de la colonie, ils n’avaient qu’à lui

demander de m'appeler. Eh bien, l'enfant est rentré du Jura, quinze jours après, avec son certificat que personne n'avait lu.

Les directeurs d'école ou de lycée estiment nécessaire d'avoir un papier du médecin, attestant que l'élève absent était malade.

– Il faut éviter les abus, m'a expliqué le directeur d'un C.E.G. Mais il y a des limites aux exigences de l'administration. Lors de la rentrée soixante-dix, on voulait que nous demandions un certificat médical si l'absence durait plus de trois jours. C'était notoirement exagéré, et l'on est revenu à une semaine. En effet, une petite grippe ou une angine banale se soigne souvent avec les moyens du bord. Alors que, si la maladie dure une semaine, il est prudent de faire venir le médecin.

– En période de grippe, m'a dit un toubib, j'ai des malades qui sont confus de me déranger. « Docteur, on sait bien ce qu'il faut faire, mais on a besoin du papier d'arrêt de travail. »

Une dame arriva un jour chez un gynécologue parisien à qui elle demanda d'examiner sa fille. Elle voulait savoir si elle était vierge ou non. Le praticien confirma que la demoiselle ne l'était plus et que la défloration était récente.

– Alors, dit la mère, faites-lui un certificat d'accident de travail. Elle a été violée par son patron.

Je certifie... je certifie... Les médecins finissent par être excédés de devoir certifier tant de choses.

– Quand j'en ai marre, m'a dit l'un d'eux, je termine par *zut, zut et rezut*. Cela ne cause d'ailleurs aucune difficulté à mes malades. Alors que, si j'oublie un cachet, le dossier revient pour complément.

Afin que le malheureux praticien ne succombe pas sous les papiers gloutons, certaines épouses ou certaines assistantes se chargent d'établir les certificats et parfois même de les signer.

– Moi, m'a dit un médecin, je change sans cesse de signature. Il n'y a que ma femme qui fasse la vraie.

Alors qu'un médecin belge m'a affirmé :

– Depuis que je rédige des certificats totalement illisibles, jamais aucun bureaucrate ne m'a demandé des précisions supplémentaires. Ils auraient bien trop peur de m'interroger sur une chose à laquelle j'ai déjà répondu.

*

**

Conventionnement... déconventionnement... nomenclature... profil... les rapports des médecins français et de la Sécurité sociale sont complexes. Et les malades ne sont pas les derniers à se plaindre :

– Docteur, racontait une Charentaise, j'ai eu la visite du médecin-conseil. Il n'était pas agréable. Ce n'était même pas un Français, il

parlait bordelais.

– Il me faut votre numéro de Sécurité sociale, disait un autre toubib à une cliente qui venait chercher un certificat de grossesse.

– Je l’ai pas, mais j’ai l’assurance de ma Mobylette. Il y a un numéro.

– Et vous ne croyez pas que je devrais aussi inscrire la couleur de la Mobylette ?

Tandis qu’un dentiste, excédé par les papiers qu’il devait remplir, s’écriait :

– Ce n’est plus la Sécurité sociale, c’est l’Obscurité sociale.

J’avoue qu’il est difficile de trouver de la clarté dans ce rapport d’expertise :

Maladie ne pouvant guérir que par le repos, mais ne justifiant pas un arrêt de travail.

– Certes, la Sécurité sociale peut paraître tracassière, m’a déclaré un médecin-conseil, mais le tatillonisme apparent n’est pas le fait d’une bureaucratie figée. Il est dû à la difficulté de traduire en règles précises des lois généreuses dont l’application pose des problèmes pratiques compliqués.

Les assurés ont aussi tendance à juger la Sécurité sociale sur son avant-garde, ces guichetières pas toujours aimables, mais dont on comprend qu’elles soient parfois excédées.

– On nous reproche de refuser le paiement d’un dossier incomplet, m’a dit l’une d’elles. Essayez donc d’obtenir de l’argent d’une banque avec un chèque où il manque une signature !

Quand ils n’obtiennent pas ce qu’ils veulent, combien d’assurés oublient d’être aimables ou même simplement polis.

À Périgueux, une brave dame tendait sa feuille d’impôts à une guichetière de la Sécurité sociale et se préparait à en régler le montant.

– Ce n’est pas ici, madame.

– Enfin, je ne suis pas folle ! C’est écrit sur l’enveloppe.

Et la dame montra triomphalement la flamme qui avait servi à oblitérer le timbre et sur laquelle on lisait : *sécurité d’abord*.

Une autre dame arriva furieuse à l’hôpital :

– J’ai déjà payé ma radio et regardez la note que je reçois.

La note était tout simplement la redevance radiodiffusion que réclame chaque année l’O.R.T.F. et qui, bien sûr, n’est pas remboursée par la Sécurité sociale.

Certains assurés font plus que se montrer récalcitrants. Il leur arrive d’être dangereux. Un médecin se souvient du jour où il se rendit chez un confrère, fonctionnaire spécialisé en accidents du travail. Dès le bas de l’escalier, il entendit des hurlements. Au premier étage, il vit surgir d’un bureau un petit homme en blouse blanche, poursuivi par un colosse qui avait le pied bandé et qui brandissait une canne.

- Où est le médecin ? demanda le visiteur à la première secrétaire venue.
- Il vient de descendre.
- Le premier ou le deuxième ?
- Le premier.

*

**

Il est difficile de contester les mérites de la Sécurité sociale : les familles pour qui une maladie grave n'est plus un drame financier ; le développement de la médecine préventive ; l'aide à l'équipement hospitalier.

J'aurais aimé ajouter à cette liste : le remboursement de mes livres au même titre que la plupart des médicaments. Mais, lorsqu'en février 1972, j'ai posé la question à M. Robert Boulin, ministre de la Santé publique et de la Sécurité sociale, il m'a répondu en souriant :

– Je n'ai pas d'objections de principe. Seulement, la Sécurité sociale a déjà tellement de charges !

Je me suis gardé d'insister, ne voulant pas être confondu avec ceux qui prennent la Sécurité sociale pour une vache dont le lait devrait couler sans fin.

– En hiver, c'est à qui demandera à aller trois mois dans une maison de repos du Midi de la France, m'a dit un médecin-conseil. On ne peut quand même pas y envoyer tout le monde. Je comprends aussi que bien des gens soient tentés par les cures de thalassothérapie. Le bord de la mer, aux frais de la princesse, ce n'est pas désagréable.

Une brave dame, rescapée d'un terrible accident, cassée du haut en bas, avait été merveilleusement réparée. Comme il lui restait un genou un peu bloqué, on lui accorda des séances de rééducation. Jusqu'au jour où la Sécurité sociale vit arriver une facture d'ambulance de vingt-deux mille francs[11]. Convoquée, la dame expliqua :

– Si je prends un taxi, faut que je paye et on ne me rembourse que quatre francs. L'ambulance s'occupe de tout et c'est vous qui payez.

La Sécurité sociale ne se laisse pas toujours faire et « le docteur Contrôle », comme disait une Landaise, tient à voir les choses de plus près.

– Déshabillez-vous, demandait-il à une sexagénaire en mal de pension.

– Oh ! pour ce que ça vous intéressera !

Le docteur Contrôle est parfois une femme. L'une d'elles m'a raconté avoir convoqué un malade, en lui demandant des justifications au sujet d'un repos prolongé. L'homme arriva avec deux valises pleines de boîtes et de tubes vides :

– Voilà ce que j'ai pris comme médicaments depuis trois mois.

Client moins sérieux, un Périgourdin expliquait à un autre docteur
Contrôle :

– Moi, je me soigne par les plantes. C'est plus naturel et celles qui me restent, je les garde à titre de préservatif.

À Angoulême, une jeune femme qui travaillait dans une cantine fut convoquée pour la radio réglementaire. Au jour dit, le mari se présenta au dispensaire :

– Ma femme est à sa cantine. Alors, je viens passer la radio à sa place.

On eut beau lui expliquer que ce n'était pas la même chose, il ne voulut jamais en convenir et ne repartit que dûment radiographié.

Tout le monde sait que la Sécurité sociale reçoit des lettres qui contiennent des perles. La plupart sont des classiques, maintes et maintes fois publiées. Je n'en citerai donc que deux qui me semblent moins connues :

Je vous envoie le certificat en bon uniforme.

Ma femme étant en traitement à Saint-Louis, je vous expédie la moitié cette semaine et l'autre la semaine prochaine.

Certaines perles demandent des explications. Exemple : il faut savoir qu'un médecin, parlant des hémorroïdes, indique leur emplacement par comparaison avec le cadran d'une pendule.

Un gendarme, qui présentait une demande de prestations, joignit la copie conforme du compte rendu opératoire du chirurgien : *Sclérose d'hémorroïdes à deux heures.*

Dessous, le brave pandore avait ajouté : *Heure locale[12].*

Et je n'aurai garde d'oublier cette enveloppe, adressée à une assistante sociale de la cité administrative des Tarterets :

Madame La sitante sociale cité administrative Les tartellettes

Les employés de la Sécurité sociale pondent moins de perles que les assujettis, mais ils en pondent également. Une dame avait écrit au centre de Périgueux, pour dire qu'elle avait perdu sa carte d'immatriculation. Afin de permettre les recherches, elle précisa sa date et son lieu de naissance. Ce qui ne l'empêcha pas de recevoir, quelques jours plus tard, la réponse suivante :

Si vous voulez un duplicata, faites-nous parvenir votre ancienne carte.

Certaines exigences de la Sécurité sociale sont moins incongrues qu'elles ne peuvent le paraître au premier abord. Quand on a demandé le remboursement d'un appareil, destiné à redresser les dents d'un enfant, et que l'enfant est convoqué pour une radio du poignet, on a tendance à rire. En réalité, il s'agit d'un contrôle du degré d'ossification qui est semblable au niveau du poignet et de la mâchoire.

La Sécurité sociale n'étant pas forcément avisée des décès, il lui arrive de convoquer un mort et de se voir répondre :

Adressez-vous au cimetière, troisième allée, quatrième tombe.

Il y a même des médecins qui font des perles. Un jeune remplaçant avait été appelé pour un accouchement difficile.

– Il faudrait faire une épisiotomie, dit la sage-femme.

Le jeune homme avait oublié le sens de ce mot et il mit un instant à comprendre qu'il s'agissait d'une légère incision, permettant au forceps de faire son œuvre.

Finalement, tout se passa bien, jusqu'au moment où il fallut rédiger les papiers pour la Sécurité sociale et où le jeune toubib, encore tout ému, inscrivit : *Épiphysectomie*. Inscription qui plongea le médecin-contrôleur dans la plus grande perplexité : l'ablation de l'épiphyse, c'est-à-dire de l'extrémité d'un os long, étant plutôt imprévue au cours d'un accouchement.

En pleine période de gripes, un médecin quelque peu surmené écrivit sur une ordonnance :

Faire pratiquer une radio de la jambe.

Et en dessous :

Un flacon.

Quelques jours plus tard, il reçut cette note ironique de la Sécurité sociale :

Je vous serais reconnaissant de préciser s'il s'agit d'un petit ou d'un grand modèle.

*

**

Les appréciations des médecins ne manquent parfois pas d'humour. Par exemple, cette conclusion relevée sur un électrocardiogramme :

Abrutissement éthylique d'un caractère historique exceptionnel.

Tandis que le toubib d'une grande entreprise nationalisée avait écrit sur un dossier : *Vieux débris*. Puis, en dessous : *Ne pas le lui dire*.

À côté des vieux débris, que de superbes vieillards ! Vieillards, non, le mot ne se justifie pas pour eux, car, a dit Picasso :

– Il faut longtemps pour devenir jeune.

Une fois que l'on est jeune, pourquoi ne pas le rester. Pourquoi dire comme ce Creusois de quatre-vingt-seize ans :

– C'est quand même triste d'entrer dans la vieillesse !

À Pouilly, un bonhomme expliquait à un autre :

– Je suis bien de l'avis de feu votre père.

– Mais mon père est toujours vivant.

– Je l'sais bien, je dis ça par respect pour son grand âge.

Rien de plus mauvais pour leur santé que de témoigner trop de

respect à ceux qui sont *presque aussi vieux que Mathieu Salé*. Je suis d'ailleurs sûr que Mathusalem avait des petits-enfants et des arrière-petits-enfants qui le traitaient comme un copain.

Au fur et à mesure que l'on prend de l'âge, le rire est plus que jamais un gage de bonne santé. Une Fécampoise de cent deux ans revenait de chez l'une de ses filles. Comme on lui demandait si elle avait été satisfaite de son séjour, elle répondit :

– Pas tant que ça ! Ma fille a soixante-dix-huit ans et son mari quatre-vingt-deux ans. C'est pas drôle d'être toujours avec des vieux !

Certains préfèrent donc continuer à travailler. Tel ce représentant en pharmacie de quatre-vingt-dix-sept ans qui déclarait :

– Je continuerai jusqu'à cent ans. Après, je me reposerai.

À cent un ans, un brave paysan disait en apprenant la mort de son fils, âgé de soixante-seize ans :

– J'avais toujours dit que ce petit n'irait pas loin !

Dans l'Aisne, un médecin venait de constater le décès d'une femme de quatre-vingt-six-ans. Les deux filles de la défunte hochèrent la tête :

– Ah ! notre grand-mère le disait toujours que notre mère, elle a jamais été bien, pour dire.

– Oui, expliqua l'autre, c'est depuis qu'elle a changé de lait.

– Changé de lait !

– Quand elle avait six mois. Ah ! on aurait pas dû !

*

**

Véronique (sept ans) entendait ses parents parler d'un ami qui venait de mourir.

– Ah ! s'écria-t-elle, si on pouvait tuer la mort !

Hélas ! on n'a pas encore réussi à tuer la mort et Martine (quatre ans) était très inquiète parce que sa marraine avait été piquée par une guêpe :

– Tu ne vas pas mourir ? dit-elle. Qu'est-ce que tu ferais là-haut, avec toutes les vieilles dames ? Tu t'ennuierais.

Dans un recueil d'anecdotes, datant du siècle dernier, on trouve cette réflexion d'une femme dont le mari est borgne, sot et sur le point de mourir :

– C'est une chose détestable. Il n'a qu'un œil à fermer, point d'esprit à rendre, un souffle de vie et cela ne finit pas[13].

Ce souffle de vie, certains sont parfois tentés d'y mettre fin, pour abrégé les souffrances d'un être cher. En 1962, un Italien tua son frère qui était atteint d'un mal horrible. Acquitté, il déclara :

– Je ne veux servir d'exemple à personne.

Et il expliqua son angoisse, à l'idée que l'on pourrait découvrir un

nouveau médicament qui aurait guéri son frère.

– Lorsque j'étais étudiant, m'a dit un généraliste, j'ai vu le P.A.S., puis son association avec la streptomycine, permettre de guérir la plupart des méningites tuberculeuses qui jusque-là étaient mortelles.

Même sans nouveau médicament, les médecins savent qu'il y a parfois des surprises. Tel malade qu'ils croyaient perdu reprend brusquement du poil de la bête, comme si la nature voulait montrer qu'elle a toujours le dernier mot.

Un vieil homme du Marais Vernier, près du pont de Tancarville, venait de guérir d'une pneumonie, grâce aux bons soins d'un médecin de Pont-Audemer[14]. Le dernier jour, l'homme prit un cadre poussiéreux, en essuya le verre et montra un certificat de décès, vieux de cinquante ans.

– Le docteur était venu trois fois en quinze jours, expliqua-t-il. C'était à l'époque une expédition, pour un médecin de Pont-Audemer qui ne se déplaçait qu'en voiture à cheval. Je traînais une fièvre curieuse qui survenait par accès... Tantôt, j'avais très chaud et j'étais baigné de sueur ; tantôt, j'avais très froid. J'avais maigri considérablement, je ne m'alimentais plus : on appelait cela la fièvre des marais. Je n'avais plus aucune force et je devins bientôt totalement inconscient. Le docteur me condamna et dit à mes parents qui étaient de pauvres gens : « Il n'y a plus aucun espoir ; inutile de me déranger. Je vais vous faire le certificat, vous n'aurez plus qu'à y mettre la date. » Quelques jours plus tard, la fièvre cessa aussi subitement qu'elle était venue. Je repris conscience et commençai à m'alimenter : j'étais sauvé.

Avec un sourire malicieux, l'homme conclut :

– J'ai gardé le certificat du docteur et je l'ai fait encadrer. Je crois bien qu'il m'a porté chance.

Une Charentaise désirait savoir si elle pourrait faire rembourser le fauteuil roulant de son beau-père, amputé des deux jambes.

– Et puis, docteur, est-ce que vous croyez que le pauvre vieux va durer et que ça vaut le coup de la dépense ?

– Je ne sais pas. Le cœur est solide et, comme disait Talleyrand, « l'avenir n'appartient qu'à Dieu. »

– C'est juste, docteur. Et ce monsieur Talleyrand, c'était pas un de vos professeurs ? Il me semble qu'ils en causaient l'autre soir, à la télévision.

En un temps où les agriculteurs ne bénéficiaient pas de la Sécurité sociale, un jeune carabin faisait un remplacement aux confins de la Beauce et du Perche. Parmi les malades dont il eut à s'occuper, une vieille femme avait une fracture ouverte du fémur, compliquée d'une phlébite. Elle était traitée avec des anticoagulants dont c'était les débuts et qui coûtaient alors fort cher.

Après de nouveaux examens, le remplaçant ordonna d'augmenter la dose d'anticoagulants de trois quarts de comprimé à un comprimé. D'où fureur du mari de la malade qui vint le lendemain matin, fusil au poing, protester contre cette décision :

– Je vais tout de même pas, dit-il, vendre un champ pour une femme qui me sert plus à rien.

À la ville comme à la campagne, que de cas aussi où euthanasie rime avec héritage.

– On compte sur vous, docteur, pour nous le finir gentiment.

Il est rare de dire crûment ce que l'on souhaite. Combien qui n'osent pas exprimer leur pensée, mais sont tout prêts à secouer le cocotier.

Les médecins savent parfois à quoi s'en tenir sur certaines morts, sans pour autant avoir de preuves formelles. Je me souviens d'une histoire que l'un d'eux me raconta il y a une vingtaine d'années.

Une vieille femme était venue faire renouveler une ordonnance pour son mari.

– Surtout, pas plus de dix gouttes par jour.

Une semaine après, le vieux était mort.

– Il n'avait plus sa tête, docteur. Il a bu la moitié du flacon.

Le défunt était méchant. Personne ne le pleura et personne ne prit la peine de se poser des questions.

Parfois, les langues se délient. À la suite d'une mort suspecte, on procéda à une enquête, puis à une autopsie dont les résultats parurent dans la presse. Le lendemain, l'épicière expliqua à une cliente :

– C'est bien vrai qu'il a été empoisonné. On a trouvé de l'arsenic dans sa veste.

– Dans sa veste ?

– Vous n'avez pas lu le journal. C'est écrit : on a trouvé de l'arsenic dans les tissus.

*

**

Une jeune femme m'a raconté que son grand-père fut le premier médecin de la Loire à posséder une voiture. Il avait un chauffeur et il partait toujours avec quatorze roues de secours, ce qui était un minimum, car il faisait rarement plus de sept kilomètres sans crever.

Aujourd'hui, les médecins sont mieux motorisés, ce qui ne veut pas dire qu'en ville ils circulent toujours bien. Certes, ils ont un caducée sur leur voiture, mais il n'a jamais incité personne à leur céder la place. Seul avantage : en cas de stationnement interdit, ils échappent généralement aux contraventions.

– J'étais de garde un lundi de Pâques, m'a raconté un médecin de Thionville, j'avais un grand nombre de visites à faire et j'ai mis au

dernier rang le certificat de décès que je devais aller signer. Au moment de m'y rendre, j'avoue avoir foncé un peu vite. Deux motards m'ont pris en chasse, mais j'ai montré mon caducée : « Visite urgente. » « Dans ce cas, suivez-nous », ont dit les motards et c'est à cent vingt à l'heure, dans un grand bruit de sirène, que j'ai pris la direction de la maison mortuaire. Heureusement, les motards m'ont laissé au coin de la rue !

– Du certificat de naissance au certificat de décès, explique Dominique (14 ans), le médecin suit l'élévation et la chute des corps.

Et cela ne représente jamais que quelques papiers gloutons à ajouter à la collection dont il est redevable à la société.

Mon père est décédé. Voulez-vous faire un certificat. Il en a besoin, écrivait un brave homme.

– Je ne fais jamais payer un certificat de décès, m'a dit un médecin, sauf lorsqu'il s'agit du client d'un confrère. Sinon, avouez que ce serait un peu gênant de demander de l'argent pour quelqu'un que l'on n'est pas parvenu à guérir.

Quand on refuse des honoraires à la famille du défunt, il ne faut cependant pas répondre comme ce docteur :

– Me payer ! Vous voulez rire ?

Un médecin de Seine-et-Marne disait à un de ses clients :

– Excusez-moi, je n'ai pas pu venir à l'enterrement de votre femme.

– Ben, docteur, ce sera pour la prochaine fois.

Sauf exception, on meurt rarement deux fois, c'est pourquoi il convient de ne pas rater son mot de la fin. Personnellement, j'en ai plusieurs en réserve, mais je crois que si je mourais aujourd'hui, je dirais :

– Encore.

À moins que ceux qui se trouvent à côté de moi ne me fassent la joie d'une ultime perle. Le dernier mot du poète Félix Arvers fut bien pour reprendre une infirmière :

– On ne dit pas collidor, on dit corridor.

Mais la réflexion la plus juste est peut-être celle d'Alfred Capus à un ami :

– Tu vois, je meurs... Tant pis !

Un de mes oncles venait d'enterrer trois membres de sa famille. À l'occasion des troisièmes obsèques, il revint demander cinquante faire-part supplémentaires.

– Vous me direz ce que je vous dois.

– Vous n'y pensez pas, monsieur, un bon client comme vous.

Tous les croquemorts ne sont pas aussi raisonnables. En janvier 1972, Mme Solange Troisier (qui est à la fois député et médecin) partit en guerre contre *certain abus des pompes funèbres*. Elle a cité, entre autres exemples, ce démarcheur qui est allé jusqu'à déclarer à

l'oreille d'une famille portugaise de Sarcelles que le cadavre, placé dans un cercueil en bois blanc, risquait d'éclater et de faire des bulles durant la cérémonie, ce qui justifiait le choix d'un cercueil plus onéreux[15].

À mon avis, Mme Troisier et ses amis n'ont pas été assez loin et je me demande pourquoi on ne nationalise pas purement et simplement les différentes sociétés de pompes funèbres. Car on a beau trouver l'argent sans odeur, il est choquant de faire du fric avec la douleur de gens qui n'ont pas forcément la sagesse de cette brave Périgourdine :

– Moi, les fleurs artificielles ou les couronnes, j'aime pas ça. Alors, j'ai dit à mon mari : « Si je meurs, tu me mets un beau Christ. C'est cher, mais on en a pour toute sa vie. »

Vers 1930, mourut un médecin des hôpitaux à qui sa famille décida de faire un enterrement en grande pompe. Il y eut non seulement un beau Christ, mais un beau lit à baldaquin, des belles tentures et des beaux cierges. Jusqu'au moment où deux moutards se retrouvèrent seuls au chevet de l'aïeul et imaginèrent un duel, avec les cierges allumés en guise d'épée.

Résultat : le feu prit aux tentures et au lit. Le défunt qui n'était pas tout à fait mort se réveilla entouré de flammes.

– Les pompiers, s'écria-t-il, je suis foutu !

Et il retomba, bien mort cette fois.

Les enterrements se terminent généralement dans ce qu'un petit Éric de quatre ans appelait *le parking pour les morts*. À la sortie d'un de ces parkings, monsieur le maire était en train de féliciter le préposé à l'entretien. Celui-ci se rengorgeait et, montrant un emplacement non utilisé, il dit :

– J'ai nettoyé toutes les tombes, toutes, même celles qui sont en liberté provisoire.

Dans un autre cimetière, une fillette déchiffrait les inscriptions gravées sur les tombes : *À mon enfant chéri... À mon mari adoré... À mon épouse tant aimée.*

Au bout d'un moment, l'enfant se tourna vers sa mère et demanda :

– Mais alors, où est-ce qu'on met les gens qu'on n'aime pas ?

*

**

La profession médicale est sans doute celle qui a le plus abondant courrier[16]. Journaux, revues, prospectus de toutes sortes chantent les vertus de tel ou tel médicament ou cherchent à vendre au bon docteur des livres, du vin et autres délicatesses du palais dont on l'estime friand.

Les envois de certains laboratoires sont particulièrement appréciés des enfants du médecin.

– Quelle joie pour moi, dit Michèle (quatorze ans), lorsque mon père me remet des reproductions de tableaux, de bateaux ou bien des animaux ! Je trouve que les laboratoires qui envoient tout ça ont un drôle d'esprit inventif pour appâter et épater le médecin.

– Moi, m'a dit un médecin, je flanque au feu toute la littérature des laboratoires.

Cette attitude n'est pas générale, mais à l'exception de deux ou trois revues précises, la plupart des médecins n'ont guère le temps de lire en détail le tas de courrier quotidien. Certains même chargent leur épouse de faire un tri.

– Pourquoi voulez-vous que je lise tout ça ? Les labos envoient leurs visiteurs m'expliquer les mêmes choses.

Les laboratoires pharmaceutiques n'aiment pas le terme de *visiteur* et préfèrent parler de *délégués*, mais le mot n'est pas plus passé dans la langue que celui de *préposé* pour les facteurs.

Les visiteurs médicaux (8 500 en France) sont d'ailleurs des espèces de facteurs, apportant au médecin des informations sur les derniers médicaments mis au point par la firme qu'ils représentent. En même temps, ils souhaitent que le médecin prescrive ces nouveaux médicaments.

– Certains visiteurs sont charmants, m'a dit un de mes cousins, et je les vois revenir avec plaisir. Tout en défendant les couleurs de leur labo, ils prennent le temps de bavarder d'autre chose. C'est une détente agréable, quand il n'y a pas trop de clients.

Les médecins ne tiennent pas spécialement à ce que le visiteur soit lui-même médecin. Ils lui demandent seulement de très bien connaître son sujet et ne pas se contenter de débiter un texte appris par cœur.

Un visiteur ne doit pas non plus être un camelot et il a intérêt à se méfier des phrases maladroites. S'il annonce triomphalement : « D'après nos expériences, ce produit n'a pas provoqué d'ulcères chez le rat », il risque de s'entendre répondre :

– Je ne suis pas vétérinaire !

– Voyez-vous, m'a dit un généraliste, c'est par les visiteurs que je me suis informé de toute la chimiothérapie du système nerveux. J'ai eu affaire à des gens très ferrés dans leur petit domaine et qui m'ont été utiles.

Le médecin donne parfois son avis sur les médicaments qu'il a prescrits et qui ont pu avoir des résultats imprévus. C'est pourquoi il aime que les mêmes gens reviennent lui parler des mêmes sujets et éventuellement lui apportent des compléments d'information.

Il faut bien débiter dans le métier. Tel visiteur se souvient d'avoir fait son premier exposé au chauffeur-infirmier d'un médecin ; tel autre à un brancardier.

Dans un couloir de l'hôpital Bretonneau, un visiteur coinça un

personnage en blanc et ne lui laissa pas ouvrir la bouche avant d'avoir terminé.

– Mais, m'sieur, finit par dire l'homme, j' suis pas toubib, je repeins la salle d'opérations.

Quand un visiteur chevronné rencontre un nouveau, il lui raconte généralement l'histoire d'un de leurs collègues qui était en retard pour un rendez-vous. Il fonça, rata un virage et se tua.

Un moment après, le défunt arriva à la porte du paradis, devant laquelle une vingtaine de personnes attendaient le bon vouloir de saint Pierre. Le visiteur se pencha alors vers le dernier et demanda :

– Est-ce qu'il fait passer ?

Car, pour les visiteurs, il y a deux catégories de médecins, ceux qui les font passer en priorité et ceux qui ne les font passer qu'à leur tour.

Si j'en crois un visiteur observateur, la salle d'attente est presque toujours à l'image du médecin. Joyeuse et animée quand celui-ci est jovial ; silencieuse et compassée quand il est froid et distant. Seulement, tristes ou gais, les occupants des salles d'attente n'aiment guère que les « représentants », comme ils les appellent, soient reçus avant leur tour.

– J'ai même vu, m'a dit un médecin de l'Aisne, un visiteur flanqué à la porte, parce qu'il avait essayé de se glisser dans mon bureau. D'ailleurs, mes clients les appellent « les chiens enragés. »

Une visiteuse m'a raconté qu'un médecin parisien venait de la prier d'entrer.

– Ah ! non, dit un client, j'étais là avant.

Se précipitant dans le cabinet médical, il se déshabilla. Ce jour-là, la visiteuse, que le praticien avait tenu à écouter d'abord, fit son exposé devant un individu parfaitement nu et parfaitement furibard.

Quelques rares médecins ont un salon spécial pour les visiteurs, ce qui évite les heurts avec la clientèle.

– Moi, m'a dit un généraliste, je préfère que le visiteur passe à son tour. Si je lui consacre quinze ou vingt minutes, personne n'a rien à dire.

Pour être sûrs de passer en priorité, certains visiteurs arrivent en avance dans la salle d'attente. C'est ainsi qu'un toubib en trouva un, en train de faire cuire des œufs sur un petit réchaud :

– Excusez-moi, docteur, il faut bien que je déjeune.

Il arrive qu'un médecin fasse entrer plusieurs visiteurs à la fois.

– Je me souviens, m'a dit l'un d'eux, du jour où je suis passé avec un petit bonhomme maigre, vêtu de noir, un parapluie au bras. Il a commencé à faire son laïus d'une voix monocorde et soudain il a eu un trou de mémoire. Il est resté la bouche ouverte, pendant près d'une minute, sous l'œil goguenard du médecin qui ne disait rien. Alors, il a brusquement repris au début et là il est arrivé à la fin sans encombre.

– Une fois, nous nous sommes trouvés à quinze. Le second a recommencé une deuxième fois son laïus et le médecin ne s'en est même pas aperçu.

Les farceurs sont aussi de l'autre côté de la barricade. Une visiteuse un peu bécasse présentait une aspirine améliorée à un médecin charentais.

– Mademoiselle, demanda-t-il, comment situez-vous votre produit par rapport au pomerol ?

Ignorant que le pomerol était un vin, la demoiselle répondit que son produit était supérieur et se lança dans une longue explication dont les médecins du coin firent longtemps des gorges chaudes.

En période d'épidémies, quand le médecin est surchargé de travail, il trouve que les visiteurs sont trop nombreux.

– Aucun produit nouveau. Tant mieux !

Et les visiteurs n'ont pas eu le temps de s'asseoir qu'ils sont déjà reconduits à la porte.

Je connais un toubib qui ne les laisse même pas entrer :

– Vous n'avez qu'à rédiger le rapport suivant : *Vieux machin, comme d'habitude. N'a voulu ni me voir ni m'écouter.*

Parfois, les épouses essayent de s'interposer :

– Mon mari est débordé, dites que vous l'avez vu. Personne ne vous contredira.

– Madame, c'est impossible.

– Alors, expliquez-moi ce que vous avez à lui dire. Je lui répéterai ce soir.

Il y a aussi des médecins farfelus, tel celui qui demanda à un visiteur de chanter son laïus sur l'air de *la Marseillaise*. Le visiteur s'exécuta sans sourciller :

– Ce n'est pas drôle, finit par dire le médecin, vous chantez juste.

Il est plus agréable de faire une partie de ping-pong, parce que le médecin a une demi-heure libre. Ou de prendre une bêche et de l'aider à jardiner.

On peut se détendre aussi en piquant un petit roupillon dans la salle d'attente. Ce que fit un visiteur, mais les malades, ravis de passer avant lui, se gardèrent bien de le réveiller et le dernier éteignit même l'électricité. De sorte que notre homme ouvrit les yeux vers minuit.

La porte était fermée et il fut contraint de passer par la fenêtre. Il fit tout de même un peu de bruit et le médecin qui dormait au premier étage se réveilla :

– Qu'est ce que c'est ? cria-t-il.

– Ce n'est rien, docteur, c'est le laboratoire Dupont-Martou[17].

Un médecin du Havre avait l'habitude de recevoir les visiteurs à minuit, après le cinéma. Il était ainsi au courant des films qui passaient en ville.

Un médecin du Sud-Ouest ne recevait que le dimanche matin, au grand dam des visiteurs désireux de passer le week-end en famille. Jusqu'au jour où ils se mirent tous d'accord, frêtèrent un car et arrivèrent à huit heures chez le toubib qui, beau joueur, les écouta l'un après l'autre, en prenant son petit déjeuner.

Un médecin parisien sortait de chez lui, quand il se heurta à un visiteur, nouveau venu dans le métier.

– Vous allez chez le docteur ? demanda-t-il.

– Oui.

– N'y allez pas. Il est mort.

Ravi de sa farce, le toubib s'éclipsa. Heureusement pour le jeune homme, une visiteuse arriva à cet instant et lui évita de rédiger un rapport erroné qui aurait pu ne pas être apprécié de la direction du laboratoire.

À Lille, un jeune homme quittait le cabinet d'un médecin. Croyant avoir affaire à un collègue, une visiteuse demanda :

– Il est de bonne humeur ?

– Excellente ! Entrez donc.

C'était le remplaçant du docteur.

Une débutante frappa à la porte d'un vieux toubib qui ne travaillait plus. Ravi de bavarder, celui-ci la fit entrer :

– Excusez-moi, dit-il, de ne pas vous recevoir dans mon cabinet. Ma femme y a mis la poule à couver.

Il arrive que le médecin ait des critiques à formuler :

– Votre produit est efficace, mais la piqûre est douloureuse.

– Vous savez bien, docteur, que la douleur est souvent psychique, répondit la visiteuse.

– Psychique, psychique, venez un peu par-là. Je vais vous faire une de vos piqûres. Vous me direz ensuite ce que vous en pensez.

Et la malheureuse eut bien du mal à échapper au médecin qui, ayant peut-être essayé le produit sur lui-même, tenait à se venger.

Les visiteurs vont aussi dans les hôpitaux, ce qui leur vaut parfois des mésaventures. Tel se retrouve dans une cabine de déshabillage avec une dame nue. Tel autre arrive en face d'un médecin qui, sans lever la tête de ses papiers, dit :

– Mettez-vous en position. Je vais vous faire votre rectoscopie.

Un jeune visiteur était allé voir un grand Patron, membre de l'Académie de médecine, qui le reçut au milieu de tout un aréopage d'assistants. Raide et solennel, le professeur désigna du doigt la serviette aux échantillons. Il la prit, l'ouvrit et la vida sur la table.

– Merci, dit-il.

Le visiteur se retrouva dehors, vexé et furieux. Tellement vexé qu'il fit demi-tour et revint dans la salle, sous l'œil stupéfait des assistants. Le célèbre professeur avait si peu regardé le visiteur qu'il le prit pour un nouveau venu. Il désigna du doigt la serviette aux échantillons, l'ouvrit, la retourna et ne vit rien tomber.

Il y eut trois secondes d'un silence total, puis le professeur montra une chaise au visiteur :

– Nous vous écoutons.

– Lorsque j'ai affaire à des religieuses, m'a dit une visiteuse, je fais bien attention de les appeler « ma mère » ou « ma sœur. » Un jour, à l'hôpital Notre-Dame-de-Bon-Secours, je suis passée entre les mains de sept ou huit sœurs et mères. Si bien que, lorsque je suis arrivée en face du médecin-chef, je lui ai dit tout naturellement : « Bonjour, mon père. »

Comme elle fera, avec sa douceur, son énergie, sa générosité, sa sagesse, une parfaite femme de médecin.

(André Soubiran : Les Hommes en blanc.)

Elle a de la chance, elle épouse un médecin.

(La rumeur publique.)

LES DINERS DE ONZE HEURES

ANNE (six ans), fille d'un médecin de Dordogne, disait un jour à sa mère :

– Quand je serai grande, je veux être femme de quelqu'un.

Au moment où j'écris ce livre, Anne n'est pas mariée et j'ignore quelle sera la profession de son « quelqu'un. »

Pour bien des jeunes femmes, ce quelqu'un est un médecin :

– J'avais toujours rêvé d'en épouser un. Sans doute à cause d'un grand-père médecin que j'admirais beaucoup.

– Moi, en revanche, je ne voulais ni d'un médecin ni d'un moustachu. Eh bien, mon mari est en plus barbu.

– J'avais plutôt de la répulsion pour tout ce qui touche à la médecine. Et, quand j'ai annoncé à un cousin que j'épousais un de ses confrères, il voulait m'étrangler.

– Mon père ne m'a demandé qu'une chose : « Est-il en bonne santé ? »

Un de mes cousins était interne dans un grand hôpital privé, lorsqu'il se fiança avec une élève infirmière de son service. Le médecin-chef convoqua aussitôt la jeune fille et lui dit d'un air sévère :

– Vous ne saviez pas, mademoiselle, que les élèves infirmières ne doivent pas parler aux internes ?

Une infirmière est particulièrement apte à aider son mari, mais les médecins n'épousent pas que des infirmières.

– J'en sais bien moins qu'une mère de famille normale, m'a avoué une architecte. Mon mari est pédiatre et c'est lui qui soigne nos enfants. Une fois seulement, il a fait appel à moi. Il s'agissait de tenir un gosse auquel il voulait ouvrir un anthrax. Résultat : je me suis évanouie et il ne m'a plus jamais demandé de l'aider.

– J'ai fait ma première année de médecine, m'a raconté la femme d'un chirurgien, et j'aurais aimé travailler avec mon mari. Mais j'ai assisté à quatre opérations et je me suis évanouie quatre fois.

Certaines épouses ont en revanche une vocation rentrée de chirurgien.

Un médecin pêchait sur la côte atlantique avec un confrère et un ami industriel. Soudain, ce dernier se planta dans la fesse un crampon de cuillère à lancer. Les trois hommes se rendirent chez le toubib le plus proche où ils furent reçus par une ravissante jeune femme en bikini.

– Mon mari n'est pas là, dit-elle, mais j'ai l'habitude.

L'industriel, ravi à l'idée qu'une aussi jolie personne allait s'occuper de lui, accepta volontiers que ses deux amis ne dévoilent pas leur qualité. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on n'enlève pas facilement un hameçon bien planté.

– Avec cette pince coupante, cela devrait aller, dit la dame.

Cela n'allait pas du tout et le patient commençait à pousser des « aïe » retentissants. Un des médecins intervint alors d'un air modeste :

– Je crois, madame, que j'ai plus de force que vous. Si vous me dirigez, j'y parviendrai peut-être.

Il y parvint et les trois pêcheurs s'en allèrent, laissant la dame ravie d'avoir aussi bien joué au chirurgien.

– Est-ce que ce n'était pas un peu un exercice illégal de la médecine ? ai-je demandé à l'ami qui me racontait l'histoire.

– Disons que c'était du secourisme.

Du secourisme, les femmes de médecins doivent être capables d'en faire :

– Un jour, j'ai vu un homme avec une entaille au bras. Mon mari n'était pas là. À la couleur du sang, j'ai compris qu'il s'agissait d'une artère et j'ai vite posé un garrot.

Inversement, *il y a des garrots malencontreux à ôter pour éviter la pire*, explique la femme d'un médecin du Gard.

Conseillère d'urgence, ajoute-t-elle, *ne me suis-je pas entendu dire par des clients avec un petit sourire égrillard : « On a confiance en vous. En couchant avec un docteur, vous êtes un peu docteur aussi, non ? » [18].*

Il n'est pas toujours facile de décider ce que l'on doit faire. La femme d'un toubib de l'Essonne se souvient d'un enfant pris de convulsions et pour lequel on n'arrivait pas à joindre un médecin.

– J'ai été infirmière et je sais que, dans ce cas, la meilleure chose est une piqûre de gardénal. Car il y a toujours un risque que le gosse avale sa langue. Comme je ne parvenais pas à trouver mon mari et que j'avais du gardénal, j'ai fait la piqûre.

Tout se termina bien, mais que se serait-il passé si l'enfant était mort ?

– J'avais confiance dans les parents, je les connaissais. Pourtant, en cas de procès, j'étais entièrement dans mon tort. Alors que si j'avais continué à chercher mon mari et que celui-ci était arrivé trop tard, ma responsabilité n'était pas engagée.

La femme d'un autre médecin de l'Essonne vit un jour arriver un enfant, accompagné de ses parents.

– On a été chez le guérisseur, expliqua le père, et il nous a dit d'aller à l'hôpital parce que le gosse a une fracture ouverte du tibia. Quand même, on peut pas aller comme ça à l'hôpital et on voudrait l'avis du docteur.

Le docteur était en visite. Il tardait à revenir et sa femme jetait de temps en temps un coup d'œil pour voir comment se portait l'enfant. Chose curieuse, celui-ci ne semblait pas souffrir.

– Il n'a pas mal ? demanda-t-elle.

– Comme ça, non. Mais, si on le fait mettre debout, il hurle.

Intriguée, l'épouse du médecin, tâta la botte de l'enfant et remarqua

une protubérance étrange. Elle alla chercher une pince et retira... une bougie d'auto.

*

**

Le serment d'Hippocrate, que prêtent les médecins français, leur fait une obligation absolue du secret professionnel : *Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés.*

Ce serment, nombre de médecins le respectent scrupuleusement vis-à-vis de leur femme.

– Un soir, nous dînions chez une amie. Au moment du départ, je l'ai invitée pour la semaine suivante. « Voyons, m'a-t-elle répondu d'un air un peu pincé, tu oublies que je me fais opérer. »

J'ai eu beau affirmer que je n'en savais rien, elle n'a jamais voulu croire que mon mari ne m'avait pas mise au courant. Le secret professionnel est sans doute respectable mais, dans ce cas précis, il me semble que j'aurais pu être prévenue.

Toutes les femmes ne réagissent pas de la même manière :

– Parfois, j'apprends certaines choses en classant des résultats d'analyses. Je sais par exemple qu'une de nos voisines a une maladie grave. Eh bien, quand je la vois, je suis terriblement gênée. J'aurais préféré l'ignorer.

– De temps en temps, une cliente que je connais me confie ses ennuis. Le soir, je dis à mon mari : « Alors, cette pauvre madame Untel ne va pas bien ? » Il me répond toujours : « Je ne sais pas. » Parfois, j'insiste : « Elle m'a dit qu'elle avait ça, ça et ça. » « Si elle te l'a dit, tu en sais autant que moi. »

Certaines choses se confient plus facilement à une femme : le gosse qui ne veut pas travailler ; la fille qui est enceinte. Tous ces soucis que l'on se fait et dont on sent confusément qu'ils influent sur la santé.

– Vous le direz au docteur. On ne veut pas l'ennuyer avec nos petites misères.

Il arrive ainsi que la femme du médecin sache des choses qui aideront son mari à formuler un diagnostic :

– La cliente qui va passer maintenant a quatre enfants, personne pour l'aider. Ne te fie pas à son air pimpant et, si tu pouvais voir le mari, fais-lui donc la morale. Il ne se rend pas compte que sa femme est épuisée.

L'art de juger les gens ne s'apprend pas en un jour. L'épouse d'un généraliste parisien se souvient d'un des premiers clients de son mari. Il était deux heures du matin, quand on sonna à la porte.

– C’est pour une piqûre.

– Entrez, monsieur.

Hélas ! la piqûre était de celles qu’un médecin refuse de faire.

– Bien, dit l’homme, tant que je n’aurai pas eu ma piqûre, je ne partirai pas.

Il était là, assis, refusant de sortir. La bagarre, c’était dangereux. Restait la police.

– Est-il entré de force ? demanda une voix au bout du fil.

– Non.

– Est-ce qu’il vous a fait quelque chose ?

– Non.

– Alors, madame, nous ne pouvons pas intervenir. Quand il vous aura fait quelque chose, appelez-nous.

L’homme ne bougeait pas. Il attendait toujours.

– Bon, dit le médecin, je vais faire ce que vous voulez.

Il prit une ampoule d’eau distillée, fit une piqûre et, sans laisser à l’homme le temps de s’apercevoir de la supercherie, il le poussa dehors.

Un Bruxellois de quatre-vingt-trois ans, qui venait d’être opéré de la prostate, demandait à la femme de son urologue :

– Est-ce que vous croyez que je peux ? Vous comprenez, j’ai promis.

– Mon mari est souvent étonné de voir tout ce que ses clients me racontent. Certains avouent qu’ils sont victimes d’un coup de pied de Vénus. « Vous avez l’habitude », me disent-ils. Et ils sont d’autant moins gênés qu’en général je ne les connais pas. Car, dans ces cas-là, on préfère souvent ne pas consulter son médecin habituel.

– Moi, m’a dit un ami dont l’épouse est dermatologue, j’ai toujours été étonné que l’on aille confier ses ennuis vénériens à une femme.

Celles-ci n’y tiennent pas forcément. Une gynécologue de la région parisienne m’a raconté qu’un Nord-Africain insistait pour être reçu.

– Madame ne s’occupe que des maladies des femmes, dit la bonne.

– Mais je l’ai la maladie des femmes.

*

**

Dans la salle d’attente, les clients bavardent. La plus active est une commère, toujours au courant de tout et qui s’étonne :

– Vous avez vu ? Le docteur a changé d’assistante.

– Oui, dit le médecin qui ouvrait la porte à cet instant, et celle-ci je couche avec.

En réalité, l’assistante était souffrante et la femme du médecin avait revêtu une blouse blanche. Mais c’est tous les jours que d’autres épouses se transforment en secrétaire ou en infirmière.

– Ma femme est ma meilleure prévention contre l'infarctus.

Sortir les dossiers, préparer les feuilles de Sécurité sociale, déshabiller un enfant, enlever un pansement, c'est autant de temps de gagné pour le mari médecin qui, de ce fait, s'énervé moins.

– Moi, j'assiste même à la consultation de mon mari et je crois que les clientes apprécient ma présence. J'ai beau ne pas parler, me conduire comme un meuble, c'est moi qu'elles regardent quand elles abordent par exemple le problème de la Pilule. Souvent, pour un examen gynécologique dont elles ont peur, elles me demandent de leur tenir la main. Il y a même une Portugaise qui voulait que je l'examine. En revanche, quand je vois un homme bredouiller d'un air gêné, je m'éclipse discrètement.

À l'hôpital, un chef de service partage avec toute son équipe ce qu'il sait de ses malades. De même, le médecin à qui sa femme sert d'assistante estime devoir la tenir au courant de l'état de santé des principaux malades.

– Je connais jusqu'à leur température, m'a confié une de ces épouses-assistantes qui, il est vrai, a fait deux ans d'études médicales. Chaque jour, je soigne trois ou quatre personnes au téléphone :

« Prenez ça et venez demain, le docteur vous fera une ordonnance. » Récemment, le président du Conseil de l'Ordre de notre département m'a dit : « Il paraît que les malades sont très contents de vous. » J'ai pris mon air candide : « Vous n'imaginez tout de même pas que je fais des prescriptions. » Il a souri, car il sait que je ne conseille rien de dangereux : un calmant léger, de l'aspirine.

– Moi aussi, je donne des conseils, m'a dit une ex-infirmière. Ce matin, notre employée de maison a répondu à un client que le docteur n'était pas là. « Eh bien, passez-moi madame. Je vais savoir quoi faire. »

– Il y a des cas, m'a expliqué l'épouse d'un urologue belge, où il serait inhumain de ne pas donner un conseil. Je sais quelles douleurs provoquent les coliques néphrétiques. Quand les malades me demandent ce qu'ils peuvent prendre, en attendant de voir le docteur, j'indique le nom d'un médicament. Le soir, mon mari me dit : « Tu as bien fait. »

– Je ne donne jamais de conseils, m'a dit la femme d'un pédiatre de l'Essonne, depuis le jour où une mère a amené son fils qui venait d'avaler de l'eau de Javel. Je lui ai suggéré de conduire le gosse dans la cuisine pour le faire vomir et, ne pouvant joindre mon mari, j'ai téléphoné à un ami qui m'a dit : « Surtout qu'il ne vomisse pas ! »

Toujours dans l'Essonne, la bonne d'un médecin ouvre un soir à un couple. L'un et l'autre semblent bouleversés.

– Nous espérions tellement avoir un enfant, et voilà que l'examen est très mauvais.

La femme du médecin s'approche :

– Comment ça très mauvais ?

– Regardez, il y a écrit *négatif*.

– Mais... mais c'est votre Bordet-Wassermann qui est négatif. Ça veut dire que vous n'avez pas la syphilis.

– Ah ! dit l'homme, dont le visage s'illumina de joie, nous avons bien fait de venir. Pensez que ma femme est allée chercher le résultat à la sortie de son travail et que, depuis six heures, elle pleure.

*

**

– Certains malades sont tellement énervants, que le soir, quand mon mari rentre, je lui sers de punching-ball. C'est sur moi qu'il passe ses nerfs. Mais j'ai trouvé la parade : dès qu'il arrive, je lui raconte une histoire drôle, entendue à la radio ou lue dans un livre[19].

– Il y a aussi les enfants qui reviennent parfois avec un mauvais bulletin. Un peu penaud, l'un d'eux m'a dit l'autre jour : « Qu'est-ce que tu vas prendre, ma pauvre maman ! »

Les femmes de médecins ne sont pas seules à être privées de leur mari :

– Bien sûr, la boulangère voit encore moins le sien. La nuit, il cuit le pain ; le matin, il fait sa tournée et l'après-midi, il dort. Seulement, le boulanger rentre à peu près toujours aux mêmes heures. Pour nous, l'attente est d'autant plus pénible que l'on ne peut jamais en prévoir la durée.

Si elles s'intéressent à la santé des malades, les femmes de médecins n'oublient pas que leurs époux sont là pour faire de la médecine et non de la course à pied.

– Monter des étages toute la journée, c'est épuisant. Je voudrais bien que mon mari fasse comme ce vieux médecin. Quand il n'y a pas d'ascenseur, il demande à ses clients de descendre chez la concierge.

– J'essaie de protéger un peu ses heures de repas et de sommeil. Résultat : je suis la bête noire, celle qu'on ne croit plus.

– Moi aussi, je le protège de mon mieux. Je sais qu'il a absolument besoin de dormir, alors je sélectionne les appels. Je connais ceux qui s'affolent facilement. Cette grand-mère qui appela trois fois dans la nuit parce que sa petite fille pleurait. Pas de température : j'ai conseillé un calmant léger. À six heures du matin, la grand-mère m'a réveillée une quatrième fois pour me dire : « Merci, elle s'est enfin endormie. » J'ai lu quelque part une histoire drôle qui ressemblait à ma mésaventure mais, quand cela vous arrive, on ne trouve pas que ce soit drôle.

Il n'est pas drôle non plus de se lever pour aller ouvrir la fenêtre,

pendant que monsieur se lève de son côté. D'où un choc qui semble tiré d'un film à gags, mais qui, sur le moment, n'amuse guère les deux protagonistes.

Parfois, madame décroche le téléphone et monsieur se contente de prendre l'écouteur.

– Mon mari est absent pour la nuit. Dites-moi de quoi il s'agit.

Cela ne semblait pas grave et le médecin chuchota un conseil que sa femme répéta. Quelques secondes après, le téléphone sonnait de nouveau et la même voix demanda, méfiante :

– Est-ce que le monsieur qui est avec vous est aussi médecin ?

*

**

La femme d'un toubib parisien m'a dit :

– Je sais qu'il y a des femmes qui travaillent beaucoup plus dur que moi. Au moins, si elles décident d'aller au théâtre ou au cinéma avec leur époux, elles sont certaines de voir tout le spectacle. Bien sûr, il y a la solution de laisser mon mari me rejoindre au théâtre. Dans ce cas, il est presque toujours en retard et il a battu son record le soir où il est arrivé juste pour la dernière réplique de la pièce.

Rares sont les médecins qui rentrent dîner à une heure précise et qui terminent ensuite leurs visites.

– Le pire, c'est quand mon mari téléphone qu'il arrive dans vingt minutes et que, trois heures plus tard, il n'est pas encore là. Un jour, j'ai voulu en quelque sorte forcer le destin. J'ai préparé un soufflé au fromage. Miracle, mon mari rentre à l'heure. « Je n'ai plus qu'une visite au coin de la rue et je reviens. » Il est revenu deux heures après, parce que la Seine était en crue et qu'il était tombé dedans. Il a appelé au secours, seulement les clients qu'il allait voir croyaient que c'était le poste de télé, resté allumé dans une pièce voisine. Mon mari a pu se tirer d'affaire tout seul, mais depuis je n'ai jamais refait de soufflé au fromage.

Trois mois après, j'ai rencontré la même femme de médecin :

– Ça y est, me dit-elle, j'ai refait du soufflé au fromage, non pas que mon mari rentre à l'heure, mais parce que j'ai trouvé un truc. Dès que le soufflé est cuit, je le couvre de papier d'aluminium et je le mets devant la porte du four. Ensuite, le moment venu, c'est-à-dire quand j'entends le coup de klaxon de mon mari, je n'ai plus qu'à réchauffer à feu doux.

– Et ça marche ?

– Oui, la dernière fois, mon soufflé n'avait perdu qu'un centimètre.

– Moi, m'a dit une jeune femme à qui je suggérais cette recette, je voudrais bien en avoir une pour le rosbif. En dehors des vacances, je

n'en mange jamais.

– Moi non plus, m'a déclaré un journaliste marié à une femme médecin. Mais, contrairement à mes confrères, je ne dis pas : « Il faut que je me dépêche, ma femme va m'attendre. » Parce que j'ai beau arriver en retard, elle arrive toujours après moi.

Je dînais récemment chez un ami médecin. Au moment de passer à table, le téléphone sonne. Une minute après, la maîtresse de maison revient, ravie :

– C'était une erreur de numéro.

Car les médecins sont bien les seuls à apprécier les erreurs de numéros.

Les clients ne se montrent par forcément aimables avec les malheureuses épouses des médecins.

– Je me souviens, m'a raconté l'une d'elles, du type qui m'a dit un jour : « Vous, la bonne, fermez-là. » Et un autre m'a menacé de me faire flanquer à la porte.

Bien sûr, il y a les répondeurs automatiques, mais le tri des urgences est alors moins facile et nombre de généralistes se refusent à l'adopter. Quand ils le font, au moins au début, les clients sont un peu perturbés et on trouve sur l'enregistreur des phrases de ce genre :

– Qu'est-ce qui se passe ? Ça fait trois fois que j'appelle et vous me dites toujours la même chose.

Ou, sans autres précisions :

– Écoutez, docteur, faut que vous passiez chez moi d'urgence.

Un médecin de Dordogne a un numéro de rue voisin de celui des contributions directes et, quand madame a descendu deux étages ou couru depuis le fond du jardin, pour entendre réclamer l'inspecteur ou le contrôleur, elle a envie de se venger.

– Monsieur W., répondit-elle un jour, fait sa partie de boules... Monsieur X. joue aux billes... Monsieur Y. est à sa leçon de danse et Monsieur Z. en classe de neige.

Une heure plus tard, redérangée par le même contribuable, elle lui avoua la vérité et demanda :

– Voyons, vous ne vous étiez douté de rien ?

– Ma foi, non. Dans l'administration, il y a des gens si bizarres.

Un autre jour, elle répondit :

– Ils sont tous aux champignons. Que voulez-vous, ici, quand il y a des cerises, on va aux cerises et, quand il y a des fraises, on va aux fraises.

Comme quoi on a toujours intérêt à vérifier si l'on a bien obtenu le numéro voulu. Sinon, il vous arrivera ce qui est arrivé à un brave homme de ma région. Après avoir exposé tout à trac les malaises intimes de sa femme, il s'entendit répondre :

– Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Ici, c'est le charcutier.

– Est-ce que votre mari vous ausculte chaque semaine ? demandait une dame.

– Sûrement pas. Il ne s'occupe pas plus de moi que de n'importe laquelle de ses clientes.

Certaines femmes de médecins se plaignent même d'être aussi mal chaussées que les cordonniers.

– Mon mari voudrait que sa famille ne soit jamais malade. Le sauveur réconfortant et optimiste, le bon docteur, c'est pour les autres !

– Le soir, mon mari est saturé de médecine, alors il fait traîner le moment d'examiner l'enfant qui tousse ou qui a perdu du poids. Comme s'il se refusait à imaginer que ce qui se passe chez autrui peut aussi arriver chez lui.

– En réalité, m'a dit un généraliste, je suis toujours obligé d'intervenir plus énergiquement chez un client, car je ne sais pas quand je pourrai revenir. Pour mes fils, la surveillance est plus facile et je n'agis qu'en fonction de l'évolution du mal.

Quoi qu'il en soit, les enfants de médecins ne se sentent pas tout à fait comme les autres. En classe de cinquième, le professeur avait donné comme rédaction : « Décrivez une visite chez le médecin. » François préféra raconter qu'il avait conduit son chien chez le vétérinaire.

– Mon père est docteur, expliqua-t-il. Je ne sais pas comment ça se passe quand on vient chez lui.

Au cours d'une réunion médicale, une dame vit une petite fille d'environ cinq ans qui pleurait dans un coin.

– J'ai mal au ventre.

– Va voir ton papa.

– Il s'en fiche. Qu'est-ce que tu veux ? Moi, je paye pas de consultation.

Même les plus grands se sentent un peu frustrés. Dominique (quatorze ans) se plaint :

– Quand on est malade, on n'a pas le plaisir d'attendre et de voir arriver quelqu'un qui vient pour vous.

Inversement, il y a des enfants qui se plaignent d'être trop soignés :

– Les autres, dit Denis (douze ans), ceux dont le père est ouvrier, ils n'ont pas tellement de piqûres. Ça coûte si cher ! Mais papa est là et, au moindre petit rhume, il pique et repique et, chaque fois, dit : « C'est la dernière. » Même chose pour les médicaments. On en a tant !

Les médecins ne sont pas tous comme le père de Denis et il arrive

qu'au cours d'une visite scolaire, on découvre une scoliose, un défaut de vue ou même une hernie chez un enfant de médecin.

– Cela ne se produirait pas chez nous, car mon mari a institué une visite annuelle pour nos trois enfants. Quant à moi, il me dit : « Viens dans mon bureau, j'ai quelque chose à te montrer. » Et, clac, il me fait un vaccin contre la grippe.

– Je dois toujours recommencer les séries de vaccins de mes enfants, m'a avoué un généraliste, parce que j'oublie de faire à temps les rappels.

– Et vous, ai-je demandé à un orthodontiste, vous occupez-vous de la mâchoire de vos fils ?

– Oui. Et... et c'est vrai, mon aîné a un arc depuis deux ans. C'est idiot, je ne laisserais jamais un client comme ça. Mais j'y pense toujours, quand il n'est pas là.

Se tournant vers son assistante, il ajouta :

– Inscrivez-le moi sur le carnet de rendez-vous, sinon j'oublierai encore.

La femme d'un oto-rhino m'a dit :

– Pendant des mois, j'ai répété à mon mari que notre numéro trois ne poussait pas comme les autres. « Tu te fais des idées », me répondait-il. Jusqu'au jour où un pédiatre a détecté une lambliaose, c'est-à-dire des parasites qui étaient la cause de la médiocre santé de notre enfant.

À trop attendre, on frise parfois la catastrophe :

– Un des enfants avait quarante. Je me suis dit que c'était la grippe et je n'en ai parlé que le troisième jour à mon mari. Le gosse dormait. « Je verrai ça, demain. » Le lendemain matin, une urgence. On a remis à midi, puis au soir. Et le soir, mon mari s'est rendu compte qu'il s'agissait d'une pleurésie virale qui, heureusement, a pu être jugulée à temps, mais il était moins une.

Dès que le cas est un peu grave, la plupart des médecins préfèrent avoir l'avis d'un confrère.

– J'ai procédé moi-même aux six accouchements de ma femme et j'estime que j'ai eu tort. Tout s'est bien passé, mais s'il y avait eu des complications, aurais-je aussi bien réagi qu'avec une autre parturiente ?

– Moi, je n'opérerais ni ma femme ni ma mère. En cas de difficultés, j'aurais peur qu'une réaction affective m'empêche d'avoir un jugement normal.

Cette opinion d'un grand chirurgien parisien est celle de beaucoup de ses confrères. L'un d'eux m'a cité le cas d'un homme qui avait exigé d'être opéré par son fils. Une banale intervention sur la prostate et pourtant l'homme mourut pendant l'opération.

– Moi, m'a dit la femme d'un chirurgien, je sers toujours d'assistante

à mon mari. Le jour où il a décidé d'enlever l'appendice de ma fille, je n'ai pas osé me faire remplacer. Mais j'ai vraiment senti mon cordon ombilical qui bougeait.

Il y a tout de même une différence entre le médecin et le chirurgien :

– J'ai une confiance absolue, totale, dans le diagnostic de mon mari. Je n'aimerais pas voir un autre médecin.

– Moi non plus, et les enfants sont comme moi. L'aîné a téléphoné un jour d'Angleterre, parce qu'il ne voulait pas consulter un Anglais sans avoir d'abord l'avis de son père.

Les enfants décrivent parfois avec humour la façon dont ils sont soignés :

– Il rentre et je lui dis que je suis enrhumé. Il ouvre le tiroir à pharmacie que ma mère vient de ranger. Tout s'écroule. Il fouille dans le tas et en général il ne trouve pas ce qu'il cherche, ou bien alors c'est périmé.

– De temps en temps, mon père arrive avec une caisse d'échantillons et il nous explique : « Si vous avez ça, vous prendrez ça... Et ça, c'est pour ça... Ça pour ça. » Bien entendu, on oublie tout.

– Un jour, je me fais une entaille à la jambe. J'avais un peu peur et je disais : « Papa, papa, on voit l'os. » D'abord, c'est le père qui a réagi : « Espèce d'abruti, je ne vais pas pouvoir me baigner. » Puis le médecin a dit : « Bon, on va te recoudre. » Finalement, il a suffi d'une bande collante et mon père n'a pas été privé de son bain.

Un médecin peut se révéler un père aussi inquiet qu'un autre.

– Je me souviens de la rougeole de notre aîné. Les choses n'évoluaient pas normalement. Eh bien, mon mari a passé la nuit au chevet de son fils et, quand je suis venu le rejoindre, il lisait le chapitre de *l'Encyclopédie médico-chirurgicale* consacré aux complications de la rougeole.

Et les maris de médecins[20], comment sont-ils soignés ? J'ai posé la question par téléphone à l'un d'eux. D'une voix à peine audible, il m'a répondu :

– Voilà quatre jours que j'ai une extinction de voix. C'est tout juste si ma femme m'a dit : « Tiens, tu parles bizarrement. Bah ! ça passera. »

– Et ça passe ?

– Pas encore, mais ce matin une de mes collaboratrices a eu pitié de moi. Elle est allée m'acheter une bouteille de sirop chez le pharmacien du coin.

*

**

– Depuis que mon mari s'est associé avec un de ses confrères, je revis, m'a dit une jeune femme. Je sais maintenant que, si nous allons

dîner chez des amis, mon pauvre époux ne sera pas obligé de se lever au milieu du repas pour répondre à un appel urgent.

Il n'est pas nécessaire d'être associés pour organiser des tours de garde le dimanche, les jours de fête, ou même la nuit.

– Cela fonctionne très bien dans notre secteur, m'a dit le mari d'une généraliste. Et comme tous les médecins ont trop de clients, ils chercheraient plutôt à s'en faire prendre qu'à en prendre.

Pour supprimer la concurrence, les cabinets de groupe sont tout de même une meilleure formule que le surmenage. J'en ai visité plusieurs et je pense par exemple à ces quatre (j'ai envie d'écrire mousquetaires) qui se trouvent dans la région parisienne.

À l'entrée, derrière un comptoir, une hôtesse, avec devant elle quatre liasses de papiers, attachées par des pinces sur un vieux morceau de contreplaqué.

– C'est notre planche à pain, m'a dit un des toubibs.

À l'extérieur, un voyant lumineux où chaque soir, à vingt heures, est inscrit l'adresse et le numéro de téléphone du médecin de garde. Certes, en cas d'urgence, les malades n'auront pas forcément leur praticien habituel, mais celui qu'ils auront verra son confrère le lendemain et pourra le mettre au courant.

Dans un autre groupe de la région parisienne, trois généralistes reçoivent presque uniquement sur rendez-vous. Ils ont beaucoup moins de visites à faire, car les malades, sachant qu'ils n'auront que quelques minutes à attendre, se déplacent aisément et ne sont pas tentés d'écrire comme cette Bordelaise :

Docteur, je viens plus chez vous. Vous viendrez chez moi, quand je vois la queue que vous avez.

Et pourquoi la réceptionniste du groupe serait-elle moins aimable, moins efficace que la femme (ou l'employée de maison) du médecin recevant chez lui ?

Un avantage du groupe, c'est de pouvoir acquérir certains appareils qui, à plusieurs, sont vite amortis. Cependant, comme le rappelle le professeur Marc Nedelec, *la création d'un cabinet de groupe coûte plus cher que l'ouverture d'un cabinet particulier isolé*[21].

– Ce qui me fait le plus plaisir, m'a dit une épouse, c'est l'étonnement de mon mari en voyant à combien lui revenait le personnel nécessaire à la marche du groupe. Jusqu'ici, il avait avec moi une secrétaire -comptable -standardiste -infirmière -ouvreuse de porte qui ne lui demandait pas un centime.

Qu'il s'agisse de simples associations, de cabinets de groupe ou d'équipes de spécialistes, l'exercice à plusieurs se développe en France. Sans doute suscite-t-il encore les critiques de certains, mais il a de plus en plus de partisans et on peut espérer qu'il fera diminuer le nombre inquiétant des infarctus du myocarde chez les médecins.

– Après tout, m’a dit un toubib, la médecine est devenue un objet de consommation courante. Il est donc normal qu’elle se mette en grande surface.

Il semble cependant préférable qu’un groupe de généralistes ne dépasse pas cinq ou six participants. Mais l’infirmière, le pharmacien, le dentiste, et même le vétérinaire ont leur place à côté des généralistes, sans être pour autant associés financièrement avec eux. Et l’on peut prévoir aussi un cabinet supplémentaire où des spécialistes (oto-rhino, ophtalmologiste, etc.) passeraient une ou deux fois par semaine.

– Les groupes, m’a dit un vieux toubib, sont à l’image des ménages. Ils ne durent pas éternellement, surtout quand les femmes se jalourent.

– Il serait injuste de tout mettre sur le dos des femmes, m’a affirmé l’une d’elles. En effet, elles sont plus souvent le prétexte que la cause profonde de l’échec d’un groupe. Cela dit, mon mari et ses trois associés ont quand même décidé de tenir leurs épouses à l’écart. Si l’hôtesse est malade ou si elle est en vacances, ils préfèrent prendre une intérimaire, plutôt que l’une de nous. Et nous trouvons cela normal.

– C’est vrai, m’a confirmé l’hôtesse, les femmes de mes docteurs sont très discrètes. Elles n’entrent jamais chez leur mari, sans me demander si elles peuvent. Et, quand elles ont oublié leur sac ou leur porte-monnaie, elles me signent toujours un reçu de l’argent que je leur remets.

Un des mérites du groupe est de permettre aux médecins d’avoir une vie de famille plus normale. Mais toute médaille a son revers :

– Au début, c’était formidable. Ne plus être dérangée par le téléphone, la sonnette de la porte ! Puis, petit à petit, j’ai commencé à regretter l’ancienne vie, ce sentiment merveilleux de former une équipe.

– J’ai l’impression d’être sur la touche. Fini le client qui vous arrête dans la rue en disant : « Vous direz au docteur que son remède m’a bien retapé. » Ou celui que l’on voit sortir du café et auquel on fait les gros yeux. Je me souviens d’un bonhomme à qui j’avais fait une réflexion et qui me répondit : « Vous avez raison, demain, ma trombine ne va pas être bonne. »

La trombine, c’est en réalité la prothrombine dont on calcule le taux dans le sang. Mais ces termes médicaux, l’épouse ne va-t-elle pas les oublier ? D’autant que, le soir, le docteur éprouve moins la nécessité de parler de ses malades.

– Moi aussi, j’ai ressenti un vide quand mon mari est passé à la médecine de groupe. Alors, j’ai accepté la présidence de la Croix-Rouge locale et depuis je n’ai plus le temps de m’ennuyer.

À l’image de leur patronne, certaines employées de maison

regrettent l'ancienne formule. Passée d'un médecin travaillant chez lui à un autre travaillant en maison médicale, l'une d'elles se plaignait :

– Là-bas, je savais la vie de tout le monde. Ici, on n'est au courant de rien.

*

**

Il n'est pas nécessaire d'exercer en groupe pour avoir une assistante, soit venue d'une école spécialisée, soit formée sur le tas.

– À la Martinique, m'a raconté un gynécologue, j'avais ce que l'on appelait là-bas « une ouvreuse. »

Une gamine, n'ayant guère que son certificat d'études. En France, j'ai pris une sténodactylo sortant de l'école et qui s'est tout aussi parfaitement adaptée à son travail. L'amusant est que mon ouvreuse de la Martinique avait une façon délicieuse de répondre : *Nous ne pouvons pas donner de rendez-vous demain, car nous opérons toute la journée*, alors qu'elle n'assistait à aucune opération. Eh bien, aujourd'hui, mon assistante dit de la même manière : *Nous ne pouvons plus opérer un seul malade cette semaine, car nous sommes en congrès jusqu'à dimanche*.

Les médecins ne sont pas tous mariés. L'un de ces célibataires rentra un jour chez lui, vers deux heures de l'après-midi. Il y avait déjà une quinzaine de personnes attendant pour la consultation.

– Vite, Henriette, donnez-moi à manger.

– Ben, il y a rien de prêt. C'est la faute de vos clients.

– Comment cela ?

– Oui, ils m'ont demandé de leur chanter quelque chose pour les faire patienter. Et vous savez ce que c'est ! Encore une, encore une ! J'ai oublié l'heure.

Assistances ou employées de maison ont appris à mentir pour protéger leur docteur.

– Revenez dans une heure, il sera sûrement là.

Jusqu'au jour où la fille de la maison (trois ans) se précipite en disant :

– C'est pas vrai, il est au lit avec maman.

Une jeune soubrette, à qui je demandais si elle allait se confesser de tous ses mensonges, me fit une réponse digne du plus subtil jésuite :

– C'est pas un péché, puisque ça fait partie du travail.

– J'ai appris à mentir avec Madame, ajouta-t-elle en souriant, et maintenant je peux dire que je sais bien.

– Croyez-vous que ça vous servira, quand vous serez mariée ?

– Oh ! sûrement.

Il y a des employées de maison moins avisées. L'une d'elles assurait

un intérim chez un médecin. En époussetant, elle fit tomber une boîte contenant des aiguilles stériles. Elle ramassa le tout et l'aurait remis en place, si le docteur n'était intervenu :

– Vous n'y pensez pas ! Et les microbes ?

– Bah ! C'est bien le diable s'il y avait des microbes justement là où les aiguilles sont tombées.

L'ingratitude des gens guéris est un sentiment vieux comme le monde. Un jour, on amena à N.-S. Jésus-Christ dix lépreux. Tous furent guéris. Un seul vint remercier le Sauveur.

(Arthur Murcier)

MERCI, DOCTEUR

– MON fils veut être médecin.

L'ami toubib qui me parle est heureux de me faire cette confiance. Pourtant, c'est lui qui hier pestait contre « son métier de chien. »

Sans doute y a-t-il des exceptions, mais nombreux sont les médecins qui, au fond d'eux-mêmes, souhaitent qu'un fils ou une fille prennent leur suite. Comme le souhaitent bien des pharmaciens, des garagistes ou des plombiers.

– J'ai quatre enfants, aucun n'a fait d'études médicales. De temps en temps, mon mari regarde son petit-fils, qui vient d'avoir trois mois, et il dit : « Quand Christophe sera médecin, les choses auront bien changé. »

– Moi, mon fils voulait être vétérinaire. Il a été collé à l'examen d'entrée. Alors, il a opté pour la médecine. Comme ça n'a pas marché, il s'est replié vers l'école dentaire. Si ça continue, il sera pédicure !

Car les enfants des toubibs ne sont pas seuls à se presser aux portes des facultés de médecine. Simplement, il se trouve que leur vocation est en général plus précoce.

– Le métier de mon père est bien tentant, dit François (onze ans), quand on pense qu'il donne tous ses instants à des personnes qui souffrent et qu'il essaie d'enlever le maximum de douleur à chacun avec médicaments et bonnes paroles.

Interrogé par un professeur sur ses projets d'avenir, Jean-Michel (quatorze ans) répondit qu'il voulait être médecin ou banquier.

– J'aurais bien dit les deux, raconta-t-il le soir à sa mère, mais j'ai craint que le professeur me prenne pour un fou.

En fait, Jean-Michel était tenté par les deux professions. À seize ans, il a finalement décidé de devenir pédiatre comme son père.

– Le travail ne me fait pas peur, m'a-t-il dit.

Et, si on lui parle de la profession de sa mère, il répond :

– Architecte, c'est un métier de femmes.

À dix ans, Jean-Michel eut son premier microscope. Peu de temps après, au cours d'un repas, il saigna du nez et monta dans sa chambre. Comme il ne revenait pas, on s'inquiéta. L'œil vissé au microscope, il avait oublié le déjeuner et examinait son sang.

Futur médecin, Jean-Michel n'est jamais aussi heureux que lorsque son père a le temps de bavarder :

– Je lui parle de ses malades, de ce qu'ils ont et j'essaye d'imaginer l'évolution de leur cas.

Le même Jean-Michel avait quatre ans, lorsque sa mère le trouva, se promenant pieds nus sous la pluie.

– Rentre, tu vas être malade. Pourquoi n'as-tu pas mis tes chaussures ?

– Si je suis malade, ça ne fait rien. Le médecin, on le paye pas. Mais si j'abîme mes chaussures, il faudra les changer.

Avoir un père médecin, ce n'est pas seulement la possibilité d'être soigné gratuitement.

– À travers lui, je me sens quelqu'un, m'a dit Brigitte (treize ans), et puis, quand je réponds au téléphone, j'ai l'impression d'être utile.

Nathalie (cinq ans), fille d'un gynécologue de Nancy, avait décroché le téléphone et on l'entendit demander d'un air grave :

– La dame est à combien ? À un franc, alors elle peut attendre, je préviendrai papa.

À Thionville, une sage-femme téléphone et explique à Catherine (huit ans) :

– Dis à ton père que Madame Z. perd ses eaux.

Et Catherine inscrivit sur l'agenda :

Madame Z. a perdu tous ses petits os.

*

**

Un moutard de sept ans, particulièrement turbulent, était allé passer une radio. Il tournait autour des appareils en regardant partout.

– Ça t'intéresse ? demanda le médecin.

– Ouais.

– Tu voudrais être radiologue plus tard ?

– Pourquoi pas, docteur, dit le père, il n'y a pas de sot métier.

« Ce sot métier », la revue *Tonus* voulut savoir ce qu'en pensaient les enfants de ses lecteurs. D'où un référendum organisé en 1961 et dont Françoise (treize ans), fille d'un généraliste de Charente-Maritime, remporta le premier prix :

Je commence à peine à accepter, écrivait-elle, que ma maison soit la maison de tout le monde et que papa appartienne aussi à tout le monde... Je dis cela à mes petites camarades qui sont jalouses de moi, parce que j'ai une belle maison, la plus grande de toutes.

Mes amies qui sont jalouses n'ont pas vu maman pleurer le jour de la fête de papa. Elle avait préparé une jolie table, avec beaucoup de fleurs et de bonnes choses et un petit cadeau pour lui faire une surprise. Et lui il avait porté une appendicite à l'hôpital. L'opération a été longue. Quand il est arrivé, au milieu de l'après-midi, nous étions sortis de table. Il n'y avait plus de fête et c'était triste[22].

Lauréate du concours, dans la catégorie des plus jeunes, Anne (dix ans) raconta :

L'autre soir, papa a dîné tellement tard qu'il a mangé vers minuit une délicieuse mousse à la banane, avec la peau desséchée au four. Le lendemain, il a dit : « La peau des aubergines était dure. » On a beaucoup

Les servitudes de la médecine, tous les enfants en sont conscients :

– La nuit, dit Anny (onze ans), quand j’entends la sonnette, je me pelotonne dans mes draps en pensant très fort à mon père.

– Il est aussi obligé de se faire un peu de souci pour chaque malade, note Myriam (onze ans), et quand il y en a beaucoup il se fait *beaucoup de souci*.

– J’ai toujours le fou rire, raconte Michèle (douze ans), quand je vois voltiger les assiettes parce que papa, croyant en avoir terminé avec son travail, entend la sonnette d’entrée ou celle du téléphone. Quand le rôti s’étale sur le mur et que maman nous foudroie du regard, mon petit frère et moi, pour que nous retenions nos rires, bien sûr, je trouve ça divertissant. Mais je sais que si papa est si nerveux, c’est qu’il est épuisé par son travail.

Et l’on comprend que Marc (quatre ans), fils d’un médecin de Bruxelles, ait dit à sa mère :

– Te tracasse pas, maman, je ne serai jamais docteur et ma femme sera plus tranquille que toi.

Il y a aussi des avantages :

– Lorsque j’allais à l’école maternelle, raconte Catherine (dix ans), j’étais bien contente de dire le métier de papa, car aussitôt qu’un mauvais garnement s’approchait de moi pour me battre, je lui disais : « Mon père est docteur et il te fera une piqûre si tu me touches. »

– Car, explique Jean-Louis (treize ans), à la maternelle, nous n’avions pas peur des pères chasseurs et de leurs fusils, déjà beaucoup plus des pères gendarmes et de leur prison, mais les pères médecins et leurs piqûres nous effrayaient vraiment.

– Et, conclut Annie (onze ans), quand le soir je le retrouve les traits tirés, lui, le courageux praticien, l’homme des chevets, je le plains de tout mon cœur et je l’aime encore davantage.

*

**

En Essonne, une mère de famille téléphone pour son fils qui a quarante de fièvre.

– Je ne reverrai pas mon mari avant midi, dit l’épouse du médecin. Si vous estimez que c’est urgent, appelez un autre docteur.

La mère suivit le conseil et ne fut pas rassurée pour autant.

– Il était là un quart d’heure après, raconta-t-elle, mais je n’ai pas confiance. Vous comprenez, il est installé ici depuis trois ans et, s’il n’a pas plus de malades, c’est que ce n’est pas un bon médecin.

Le médecin en question est un excellent praticien. Il se trouve seulement qu’il a l’habitude de repasser chez lui toutes les heures pour

voir s'il n'y a pas d'urgence.

Autre enfant malade, cette fois en Seine-et-Marne. Le remplaçant du docteur, un jeune interne, procède à un examen minutieux et dit :

– C'est un rhume banal. Je ne vois rien de grave.

À peine le remplaçant était-il parti que la mère fit venir un pédiatre. Lequel ne trouva rien de plus :

– C'est une banale rhino-pharyngite, dit-il.

À son retour, le médecin reprocha à la mère d'avoir fait appel au pédiatre :

– Mon remplaçant était quelqu'un de très bien. Vous auriez dû avoir confiance, en lui d'abord et en moi ensuite qui l'ai choisi.

– C'est pas qu'il a mal examiné le petit, se défendit la mère. Il a pris son temps et il a posé un tas de questions, mais il n'a pas dit un seul mot savant. S'il avait dit un mot savant, ça m'aurait donné confiance.

Car il y a encore des malades pour qui le médecin reste le grand sorcier. Et les mêmes malades sont persuadés que plus un médecin est cher, plus il est efficace.

Vers 1960, un dentiste parisien reçut la visite d'un monsieur qui lui dit :

– J'ai besoin d'un appareil et je veux un travail parfait. Ailleurs, on me demande des prix dérisoires. Je n'ai pas confiance.

Le dentiste multiplia aussitôt son prix habituel par cinq, mais il s'attira une moue dédaigneuse.

– Non, dit le monsieur, je vois que vous ne faites pas le travail que je souhaite.

Il allait se retirer, quand le dentiste lui glissa l'adresse d'un de ses confrères qui, affirma-t-il, donnerait toute satisfaction.

Dûment prévenu par téléphone, le confrère multiplia son prix par quinze et, enfin satisfait, le monsieur daigna confier sa précieuse bouche.

Qu'ils soient dentistes, médecins, ou chirurgiens, certains praticiens, principalement à Paris, ont compris qu'une luxueuse installation et des prix élevés constituent le miroir dont les malades sont les alouettes consentantes et ravies.

Un médecin de Cahors eut un jour à soigner l'épaule démise d'un de ses concitoyens. Celui-ci hésitait à se laisser traiter :

– Est-ce que ce sera fait comme à Paris ?

– Oui.

– Vraiment comme à Paris ?

– Mais oui, c'est d'ailleurs là que j'ai étudié et j'aurais pu m'y installer aussi bien qu'ici.

L'épaule guérie, le médecin remit une note dont le montant fit sursauter son client.

– Que voulez-vous, mon ami, vous m'avez dit « comme à Paris. »

Premier remplacement, première visite. Un jeune couple sur le point de partir en vacances. Des valises, des cannes à pêche encombrant le petit logement. Le mari regarde d'un air inquiet sa femme qui geint en se tenant le côté droit.

– Ça doit être son appendice, dit-il. Quelle malchance, docteur ! Nos premières vacances, nous devions aller camper.

Le médecin se penche sur la malade, recherchant soigneusement les signes d'une appendicite aiguë. Dix fois, il vérifie, hésitant à se prononcer. Puis il se décide :

– Une simple crise de foie, vous pourrez partir dans deux jours.

La malade cesse de geindre, se sentant déjà mieux. Le mari a envie de faire des bonds d'allégresse et le jeune remplaçant part presque aussi heureux que ceux à qui il vient de rendre la joie des vacances.

Le soir, la vieille bonne du docteur annonce :

– Le mari de votre malade de ce matin est là.

Dans un éclair, le carabin entrevoit le drame : l'abcès appendiculaire, la péritonite, l'issue fatale. Pourtant, il faut y aller.

– Docteur, dit l'homme, tout va bien, mais vous êtes parti tellement vite ce matin que vous avons oublié de vous régler.

– Pour mon mari, m'a dit la femme d'un médecin belge, demander de l'argent est la seule chose pénible de son métier. Je suis obligée de lui dire : « Tu as raison de ne pas vouloir devenir riche, mais tu as des enfants et il faut bien manger. »

On aurait tort de croire que tous les médecins sont riches. Les jeunes, en particulier ceux qui ont de gros frais d'installation à rembourser, ont parfois de la peine à joindre les deux bouts.

Car la vie de celui qui s'installe n'est pas toujours rose. Pour un qui est épaulé par ses confrères, ravis d'avoir moins de travail, combien ont du mal à se faire adopter ! D'où l'avantage des cabinets de groupe où les nouveaux malades sont dirigés vers le dernier venu, jusqu'à ce qu'il ait pu se constituer une clientèle suffisante.

– Ce dont j'avais le plus honte au début, m'a dit un jeune toubib, c'est d'être obligé de rendre la monnaie.

Au temps où la consultation était à quatorze francs dans la région parisienne, un médecin remit ainsi un franc à une cliente.

– Non, dit celle-ci en repoussant la pièce, c'est pour vous, docteur.

– Le cas est fréquent, m'a affirmé un généraliste de Beauvais, et j'ai beaucoup de clients nord-africains qui me donnent vingt francs au lieu de dix-neuf. « Tu boiras un thé à la menthe », disent-ils. J'accepte, quitte à ne pas les faire payer la fois suivante, s'il s'agit d'un simple

renouvellement d'ordonnance.

*

**

– Le jour où un commerçant m'a dit : « Passez donc à la caisse, on vous réglera », j'ai failli refuser. Mais je débutais et je n'avais pas les moyens de me fâcher. Alors, j'ai traversé la boutique pour aller chercher mes sous.

Le médecin qui me racontait cette histoire rit aujourd'hui de sa gêne :

– Je crois que le paiement de la visite sur le moment même est important. C'est un des garde-fous qui font que l'on ne nous appelle pas sans arrêt pour rien.

Un garde-fou relatif, quand on compare les prix du généraliste à ceux de certains spécialistes. Spécialistes dont il arrive que le malade rapporte l'ordonnance à son médecin habituel, en demandant :

– Qu'est-ce qui faut que je prenne dans tout ça ? Parce que vous comprenez, docteur, je ne peux pas prendre n'importe quoi.

Le conseil obtenu, on oublie même de proposer à ce bon médecin de famille de lui payer sa consultation. Ben voyons, c'est presque un ami et puis il est si dévoué qu'on n' imagine pas que l'argent puisse l'intéresser.

Il existe, a écrit le professeur Marc Nedelec, *une telle disproportion entre les gains de certains spécialistes et ceux des médecins omnipraticiens qu'il faudra bien envisager d'atténuer ces différences excessives, et tendre à harmoniser les revenus des uns et des autres*[24].

– Tous les spécialistes ne roulent pas sur l'or, m'a dit un généraliste. Je connais un oto-rhino de la région parisienne qui, en un an, avait moins gagné que s'il s'était inscrit au chômage. Résultat : il est devenu généraliste.

Un médecin de Bruxelles arriva récemment dans une famille. Il examina un malade, rédigea une ordonnance, puis constata que la télévision marchait mal. Bon bricoleur, il la régla en quelques secondes.

– Combien on vous doit, docteur ?

Le médecin donna le prix de la visite, puis en matière de plaisanterie demanda le double pour le dépannage de la télé. Les chiffres indiqués n'étonnèrent personne.

– Docteur, on sait bien que déplacer un réparateur ça coûte plus cher que de vous faire venir.

Un médecin de la banlieue parisienne se souvient du jour où il se rendit chez une cliente dont le fourneau avait explosé.

– Je suis arrivé quand le vitrier terminait son travail et j'ai eu la

curiosité de comparer mes honoraires avec sa facture. Pour la main-d'œuvre, compte tenu du temps que nous avons passé l'un et l'autre, il était deux fois plus cher que moi. Quant aux frais de déplacement, bien qu'il soit venu de moins loin, ils étaient quatre fois plus élevés.

– Un réparateur a changé hier une pièce de mon réfrigérateur, m'a dit un médecin de Périgueux. Eh bien, j'ai réglé des frais de déplacement six fois supérieurs à ce que paierait le même réparateur, si je me rendais chez lui.

On comprend donc que les toubibs se racontent entre eux l'histoire, inventée celle-là, du plombier à qui une dame dit :

– Vos prix sont exagérés. Savez-vous que mon médecin me coûte beaucoup moins cher ?

– Je sais, madame, avant j'étais médecin.

*

**

– Ah ! docteur, disait une brave femme du Cher, on vous attendait comme une vessie !

Les médecins n'ont pas toujours le sentiment d'être reçus comme le Messie et ils sont quelquefois tentés de se plaindre :

– Quand j'ai débuté je me souvenais de la façon dont ma mère recevait le médecin. On lui préparait du savon, une serviette propre. On lui demandait de préciser « le montant de ses honoraires » et on l'appelait « monsieur le docteur. » Moi, c'est tout juste si on ne me siffle pas.

– Même lorsque j'avais peu de clients, je ne me suis jamais précipité. Sauf cas d'urgence, bien entendu. Ma seule défense contre les exigences des malades, c'est ma mauvaise humeur. Alors, je me suis fait une réputation d'affreux bougon et cela m'aide à survivre.

– Moi, j'ai la réputation d'être un brave type. Alors, les gens abusent. Tenez, récemment j'ai été menacé non seulement de la police mais des pompes funèbres, parce qu'appelé à onze heures du matin, je n'étais pas encore venu à dix-sept heures. Or il s'agissait d'un client dont j'avais vraiment sauvé la femme. Tout ça, pour me retrouver en face du grand-père dont on m'a dit : « Il y a trois jours qu'il n'a pas d'appétit. »

– La formule, m'a expliqué la femme d'un médecin de l'Aisne, c'est : « Faut qu'il vienne. » Rares sont ceux qui ajoutent : « S'il a le temps. » Et encore plus rares ceux qui me disent : « S'il n'est pas trop fatigué. »

– Ah ! s'est écrié un vieux toubib, je souhaite parfois que les médecins soient tous fonctionnaires. Ce jour-là, les malades redeviendraient pleins de prévenances pour gagner nos bonnes grâces et obtenir une consultation quelques minutes après l'heure.

Est-ce à dire qu'il faut salarier les médecins ? J'ai posé la question à des généralistes.

– Pourquoi pas ? La conscience professionnelle et le désir de guérir sont assez forts dans le corps médical français pour que les malades n'en pâtissent pas.

– Attention ! Si nous sommes salariés, nous travaillerons quarante ou quarante-cinq heures, pas plus. Et après l'heure, ce ne sera plus l'heure.

– Il arrivera ce qui arrive dans certains pays où il y a un marché noir des visites supplémentaires.

– Nous ferons comme les professeurs de lycée qui donnent des leçons particulières. Nous aurons nos consultations particulières.

Et, comme en France tout finit par des dessins, les consultations particulières en suggéreraient certainement quelques-uns de plus, sur une corporation qui a déjà tant inspiré les humoristes.

On trouve par exemple, dans le numéro de février 1940 de *Ridendo*, un dessin de Jean Bellus, avec cette légende :

– Le docteur a dit que j'étais un cas unique.

– Pourquoi ?

– Parce que je payais comptant.

Madame Bovary, raconte Flaubert, *envoyait aux malades le compte des visites dans des lettres bien tournées qui ne sentaient pas la facture.*

Même accompagnées d'une lettre bien tournée, les notes d'honoraires que le médecin adressait une ou deux fois par an n'étaient pas toujours réglées. Preuve que Platon avait eu raison d'affirmer que « le bienfait est ce qui vieillit le plus vite. »

La Sécurité sociale a transformé les données du problème, puisque, sauf cas particuliers, le malade n'est remboursé qu'après avoir payé les honoraires de son médecin.

Je vous envoie deux feuilles de Sécurité sociale, écrivait un brave homme, *une à signer et une vierge à remplir.*

– Certes, m'a avoué un médecin, je me laisse parfois attendrir et il m'arrive de signer une feuille sans avoir été payé. C'est contraire à la loi, mais je peux toujours dire que j'ai prêté de l'argent à mon malade pour qu'il me règle. Seulement, une fois remboursé, il arrive que le malade m'oublie. Comme le fisc établit mes revenus d'après les feuilles de Sécurité sociale que j'ai signées, je paye des impôts sur de l'argent que je n'ai pas touché.

Heureusement, de tels clients ne sont pas fidèles et, en général, dès qu'un nouveau docteur apparaît, les mauvais payeurs se précipitent chez lui. Bien sûr, cela ne facilite pas les débuts de ceux qui s'installent.

Un toubib de l'Aisne m'a raconté l'histoire d'un vieux bonhomme, paralysé et ne pouvant plus parler. Il était veillé par une cousine qui

attendait l'héritage. Elle avait appelé plusieurs fois le docteur, mais ne proposait jamais de le payer. Jusqu'au jour où, au cours d'une visite, le vieux proféra un murmure inintelligible.

– Qu'est-ce qu'il dit ? demanda la cousine. On dirait qu'il essaye de parler.

– Oui. Il me semble que j'ai compris : « Combien que je vous dois ? »

Et la cousine ne put faire moins que de régler sur le champ les honoraires de l'avisé médecin.

En Charente, un toubib se dérangea pour un gosse qui pleurait depuis des heures. En réalité, le malheureux moutard avait simplement un maillot trop étroit qui lui serrait les jambes. Quand il eut l'explication des cris de l'enfant, le père demanda :

– Et faut que je vous paye pour ça ?

Histoire à rapprocher de celle, plus ancienne, de ce médecin de Dordogne qui fut appelé au chevet d'un vieil homme en train de mourir.

– Il est perdu, dit-il. Il n'y a rien à faire.

– Alors, vous lui faites rien ? demanda le fils.

– Non.

– Ben, puisque vous lui faites rien, rabattez-moi cent sous sur la visite.

*

**

Un médecin qui veut s'installer peut racheter le cabinet et la clientèle d'un confrère. Ou bien poser sa plaque sur une quelconque maison ou un quelconque appartement. Dans ce cas, les malades ne viennent pas dès le premier jour.

– Quand je pense, m'a dit un ami médecin, qu'il fut un temps où j'attendais les appels avec impatience ! Et, aujourd'hui, je suis parfois tenté de débrancher mon téléphone.

Un autre médecin se souvient de son installation dans le quartier neuf d'une ville proche de Paris. C'était le troisième jour et ce devait être son septième ou huitième client.

– Bonjour, docteur, est-ce que je peux téléphoner de chez vous ?

– Bien sûr, madame.

– C'est pour appeler mon docteur.

Le jeune médecin leva un sourcil étonné et la dame, réalisant l'incongruité de sa demande, daigna préciser :

– J'ai l'habitude avec lui et, vous comprenez, vous êtes le seul dans l'immeuble à avoir le téléphone.

Le soir, la dame revint furieuse :

– C'est pas mon docteur qui est venu, dit-elle, c'est un remplaçant.

Vous auriez dû me prévenir, je vous aurais pris.

Le choix d'un médecin répond parfois à des critères curieux.

– Je vois, madame, que vous habitez de l'autre côté de la ville. Sans doute vous a-t-on recommandé à moi.

– Non, docteur, j'ai pris le bottin du téléphone et vous avez le même nom que mon grand-père qui était un homme remarquable.

Certains médecins se souviennent de leur premier client. Pour un praticien de l'Aisne, ce fut une jeune fille qui voulait qu'on lui perce les oreilles, afin de porter des boucles d'oreilles, sans doute à la mode cette année-là.

L'histoire serait jolie si le docteur avait épousé sa cliente, mais je dois à la vérité de dire qu'il attendit près de trente ans avant de se marier avec une autre.

Bien sûr, on pourrait aussi faire de cette histoire un dessin drôle. La demoiselle nue disant :

– Docteur, c'est pour que vous me perciez les oreilles.

Un médecin de Seine-et-Marne m'a raconté qu'une de ses clientes lui avait confié :

– Je suis amoureuse de mon moniteur d'auto-école. L'autre jour, il est venu me chercher et je lui ai dit : « N'entrez pas, je suis nue. » Eh bien, croyez-vous, cet imbécile n'est pas entré. C'est curieux, docteur, avec vous, c'est pas pareil.

Cela a beau ne pas être pareil, les clientes en tenue d'Ève restent un des thèmes préférés de certains dessinateurs. Des chansonniers aussi qui affirment que les médecins ont deux phrases différentes :

Si la cliente est jeune et jolie : « Montrez-moi ce que vous avez. »

Si elle est vieille et laide : « Dites-moi ce que vous avez. »

Les clientes jeunes et jolies ne sont tout de même pas les seules à se déshabiller chez les médecins. L'un d'eux se souvient d'une grosse dame à qui il faillit éclater de rire au nez, quand il la vit sortir de la cabine de déshabillage... avec son chapeau sur la tête.

– Moi, c'est un vieux bonhomme à qui j'avais dit de se déshabiller pour que je puisse le peser. J'ai eu du mal à ne pas rire, le trouvant nu, en chaussettes, assis sur le pèse-bébé.

On m'a raconté aussi l'histoire d'un interne qui, au cours d'un remplacement dans la région parisienne, bénéficia des faveurs d'une jeune et jolie cliente. Rhabillée, elle tendit sa feuille de Sécurité sociale :

– D'habitude, le docteur me marque PC4.

La réalité n'est pas toujours aussi primesautière. Une jeune femme arriva récemment chez un médecin des Hauts-de-Seine. Elle souffrait de dépression.

– Mon mari m'avait donné l'argent pour payer les impôts. J'ai été tentée, je m'en suis servi pour acheter des robes et maintenant je n'ose

pas le dire à mon mari.

Cent mille francs anciens, la somme est coquette. Le docteur la prête néanmoins et le remède fait miracle. La cliente est redevenue souriante, épanouie, mais elle n'a rien remboursé... et elle a changé de médecin.

Il y a aussi des malades pour qui le proverbe « tout nouveau tout beau » est parole d'Évangile. Ces malades (souvent imaginaires d'ailleurs) se précipitent chez le médecin qui vient de s'installer, quitte à revenir ensuite à l'ancien.

– Ils ont tort, m'a dit un vieux généraliste, car on s'occupe mieux d'un client fidèle. Il est vrai qu'il en est de la fidélité des clients comme de celle des femmes. On ne peut jurer de rien. Deux de mes confrères parlaient un jour de ce problème. L'un et l'autre avaient un client particulièrement fidèle, qui à chaque visite s'écriait : « Ah ! docteur, si je ne vous avais pas ! » Ils en parlèrent ainsi un moment, jusqu'à ce qu'ils découvrent que ces deux merveilleux clients ne faisaient qu'une seule et même personne qui les consultait à tour de rôle.

Il y a des gens dont les médecins apprennent avec joie le déménagement. Et, pour peu que l'on ait un copain dans le coin, on se fait un malin plaisir de lui adresser l'emm...quiquineur, avec une lettre que l'on affirme de recommandation :

Je t'envoie un emmerdeur patenté. Je suis bien content que ce soit toi qu'il emmerde maintenant. Bon courage.

Les spécialistes sont commodes pour se débarrasser des malades dont on a assez d'écouter les sornettes. Et on écrit par exemple au gynécologue :

Je vous envoie une cliente avec un diable dans le ventre. Aujourd'hui, je n'ai pas d'inspiration pour le chasser.

*

**

– Je n'aime pas beaucoup le terme de « client » qu'emploient nombre de mes confrères, m'a confié un généraliste de Charente-Maritime. Surtout, quand je pense à cette malade qui m'a dit un jour : *Depuis que je me sers chez vous...*

Qu'ils les appellent « malades », « clients », ou « patients », les médecins ont souvent de la sympathie, voire de l'amitié, pour ceux qui font appel à eux.

– Je me souviens d'une famille pour qui je m'étais dérangé un certain nombre de fois. C'était pendant la guerre, assez loin dans la campagne et j'y allais à vélo. Quand il y avait plusieurs malades, je ne faisais payer qu'une visite. Parfois, je m'attardais à bavarder. Bref, ces

clients étaient pour moi presque des amis.

Cela dura quinze ans, puis le médecin n'entendit plus parler de la famille en question. Jusqu'au jour où il rencontra le père :

– Alors, que devenez-vous ?

– Nous avons déménagé. Nous habitons maintenant ici.

– Et il n'y a plus de malades chez vous ?

– Ben, docteur, on va au plus près.

« Le plus près » représentait quelques centaines de mètres de différence. De quoi peiner un peu le bon docteur qui pourtant connaissait le proverbe : « On vient chercher le médecin en voiture et il s'en retourne à pied. »

Même les praticiens les plus submergés de travail ressentent un petit pincement, quand un « vieux client » les quitte. Pourtant, les raisons qui font que l'on change de médecin n'ont pas toujours à voir avec la compétence de celui-ci. Un brave homme avait obtenu huit jours d'arrêt de travail parce qu'il souffrait du dos. Le lendemain, son médecin le vit en train de bâtir un mur. Si bien que la semaine suivante, lorsque le pseudo-malade demanda une prolongation, il fut assez mal reçu :

– La Sécurité sociale ne vous paye pas pour être maçon.

L'homme s'en alla honteux et furieux et, le lendemain, une bonne âme rapportait au médecin :

– Il dit que vous n'aviez pas pu trouver ce qu'il avait. Il en a vu un autre qui, lui, a trouvé. La preuve, c'est qu'il lui a donné quinze jours supplémentaires.

Le toubib à qui je dois cette histoire en a tiré la morale :

– Je n'aurais pas dû humilier mon bonhomme. J'aurais dû parler d'un traitement éventuel, par infiltrations. Dire que malheureusement c'était douloureux, mais que l'on pouvait attendre une quinzaine avant de se décider. Il aurait repris le boulot et il ne serait probablement pas allé chez un confrère. Il l'a fait plus pour avoir le dernier mot que pour finir son mur.

Un médecin de Charente-Maritime m'a raconté qu'il se trouva nez à nez avec une ancienne cliente qui tout à trac demanda :

– Avez-vous un instant, docteur ?

– Certainement.

– Voilà, docteur. Ce n'est pas que j'étais mécontente de vous, mais vous n'aviez pas trouvé ce que j'avais. Vous me soigniez toujours pour de la bronchite.

– Oui.

– Eh bien, mon nouveau docteur a trouvé tout de suite ce que c'était.

– Ah ! oui, et qu'a-t-il donc trouvé, lui ?

– Que c'était de la bronchite chronique.

Un jour, un monsieur entra chez son docteur et, d'un air sinistre, posa sur le bureau une boîte contenant deux pistolets de tir.

– Choisissez, dit-il.

– Je ne comprends pas.

– Vous m'avez conseillé un médicament, il y a quinze jours. Depuis, je suis impuissant.

Sur quoi, l'homme éclata de rire et avoua qu'il s'agissait d'une farce. D'ordinaire dépressif, il allait mieux puisqu'il était capable de cette mystification et l'on peut espérer que, ragaillard par sa farce, il retrouva le soir même ce qui lui manquait.

– Les malades les plus pauvres sont souvent les plus reconnaissants, m'a dit un généraliste de la région parisienne. Combien d'Espagnols ou de Portugais qui pourtant ne sont pas riches et qui me rapportent une bouteille d'anis ou de porto. En revanche, j'ai soigné récemment un P.-D.G., très étonné que je ne le fasse pas payer plus cher que les autres, mais qui ne m'a pas envoyé le moindre cigare... Peut-être parce qu'il savait que je ne fume pas.

Les médecins de campagne se voient souvent offrir des œufs, un poulet, des fruits. En particulier, dans ma Dordogne natale où la politesse veut que l'on minimise la valeur d'un cadeau :

– Prenez donc ces pommes, docteur, les cochons n'en veulent plus.

En ville aussi, certains connaissent l'art d'offrir. Une Parisienne qui avait eu des jumeaux apporta un volumineux colis à son accoucheur.

– C'est pour vous remercier, docteur.

Le colis contenait un positif de la radio prise pendant la grossesse et confirmant le diagnostic de jumeaux. Ce positif était placé dans un magnifique cadre Louis XIV.

Une ancienne couturière bénéficiait de l'A.M.G. (Assistance médicale gratuite). Confuse de ne remettre qu'un papier à son docteur et sachant que celui-ci serait payé à un tarif moindre, elle lui donnait chaque mois un coupon de tissu.

Il s'agissait d'un tissu de médiocre qualité, mais le cœur y était... Jusqu'au jour où l'ancienne couturière annonça :

– Docteur, ce n'est pas la peine de revenir le mois prochain.

– Pourquoi donc ? Vous voulez changer de médecin ?

– Non, j'ai bien réfléchi : je suis seule, mon mari est mort, mes enfants sont loin. Ils n'ont plus besoin de moi. Alors, j'en ai assez de vivre.

Le docteur essaya quelques paroles de réconfort.

– Non, non, je vous dis « adieu. » Je ne veux plus vous déranger.

Une semaine après, le médecin apprenait que sa vieille cliente était

morte.

Un médecin n'a pas le droit d'hériter de ses malades, mais il peut accepter un bibelot, un souvenir.

– J'ai une cliente qui, à chaque visite, me montre deux statuettes en disant : « Elles seront pour vous, docteur. »

– Elle n'a pas peur que vous abrégiez ses jours pour les avoir plus vite ?

– Au contraire, les deux statuettes sont tellement affreuses, que je fais l'impossible pour la guérir.

En 1931, un médecin parisien assurait une consultation de maladies héréditaires à la maternité Baudelocque[25]. Un lundi matin, une jeune femme insista pour être reçue :

– Je sais que le docteur vient de se marier et je veux lui offrir des fleurs pour sa dame. Je n'ai pas oublié qu'il a sauvé ma fille.

Le bouquet était énorme, luxueux, et son contraste avec la mise modeste de la jeune femme était tel que l'infirmière ne put s'empêcher de dire :

– Le docteur sera fâché que vous ayez fait pareille folie.

Devant l'énorme masse d'orchidées qui entrainait dans son bureau, le médecin resta confondu :

– Il ne fallait pas, madame. Pour votre enfant, j'ai fait mon devoir tout simplement. Il m'est pénible de recevoir ce qui vous a tant coûté.

Prise d'une sorte de panique, la malheureuse jeune femme se mit à sangloter. Puis soudain, son visage s'illumina et elle eut un clin d'œil malicieux :

– N' vous en faites pas, docteur. J' les ai pas payées. C'est mon mari qui balaye le Soldat inconnu tous les matins.

On peut être très reconnaissant à son médecin et ne pas suivre toutes ses prescriptions. Une sympathique octogénaire de Courbevoie faisait de la bicyclette ; un voisin la félicita pour sa bonne santé.

La vieille dame sourit :

– Quand je lui ai dit que je faisais du vélo, mon docteur m'a répondu : « Je ne veux plus entendre parler de ça. »

– Alors ?

– Alors, je ne lui en parle plus.

D'autres vieilles dames se soucient de la santé de leur médecin. Telle cette bonne grand-mère qui s'écriait un jour :

– Mais vous avez mauvaise mine, docteur ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Au fond, m'a dit un dernier toubib, il faut croire que les malades ont pour nous une reconnaissance secrète, car j'ai remarqué qu'il y avait toujours beaucoup de monde aux enterrements des médecins.

Je ne suis point délicat comme vous et il m'est aussi parfaitement égal de découper un chrétien que la première volaille venue.
(Flaubert : *Madame Bovary*.)

L'HEURE DE L'OPÉRATION

MICHEL (quatre ans) sait que son père va être opéré. Il demande des explications, puis conclut :

– Alors, papa, c'est comme une valise ! On l'ouvre, on fouille dedans et on referme.

Les opérations sont en général plus compliquées. La télévision nous le rappelle, qui fait autant de place aux grandes premières de la chirurgie qu'aux collections de haute couture. Mais les chirurgiens n'ont pas toujours eu les merveilleux blocs opératoires que révèle de temps en temps le petit écran.

Vers 1945, un ophtalmologiste opérait à domicile une vieille femme d'Argenteuil. Cela se passait dans une cuisine, à la lueur d'une ampoule électrique accrochée au bout d'une suspension.

Afin d'améliorer l'éclairage, l'assistant de l'ophtalmologiste voulut descendre la suspension qui s'effondra sur la tête de l'opérée.

– Oh ! mon bon œil ! Me voilà aveugle, me voilà aveugle ! hurla la malheureuse qui, la lumière rétablie, se révéla n'avoir qu'une bosse au front.

Annie (trois ans et demi) revient de l'école et, tout en goûtant, explique :

– Aujourd'hui, Didier n'est pas venu. Il est malade. On va l'opérer.

– On va l'opérer, mais où ? interroge Vincent.

– Ben, à l'Opéra.

Frédéric (six ans) a entendu parler d'une ablation du poumon.

– C'est quel poumon qu'on lui enlève au monsieur, celui qui respire ou celui qui souffle ?

Philippe (six ans) avait très souvent les mains sales. Un jour, on lui demande ce qu'il fera plus tard.

– Je serai chirurgien, répondit-il.

– Pourquoi ?

– Parce que les chirurgiens travaillent toujours avec des gants.

Les chirurgiens travaillent aussi avec le concours d'anesthésistes de plus en plus compétents. L'époque où l'on endormait vaille que vaille est révolue. Un seul regret : avec les doses de *pain complet* (alias penthotal) que l'on utilise, les opérés ne parlent pas pendant leur sommeil.

En revanche, les petites anesthésies que pratiquent les médecins donnent un sommeil plus court et moins profond. Le temps de s'apercevoir que cette dame si prude jure comme un charretier. Ou d'entendre une jeune femme charmante et distinguée s'écrier d'une voix tonitruante :

– Beaujolais et cochonnaille.

À l'hôpital comme en clinique, l'anesthésiste est généralement

réanimateur. À ce titre, il s'occupe non seulement du réveil de l'opéré, mais aussi des suites de l'opération et de la façon dont la machine se remet en route sur tous les plans, même les plus intimes.

Une anesthésiste demandait à un vieil homme qui venait d'être opéré d'une occlusion intestinale :

– Alors, avez-vous des gaz ?

– Ah ! ma petite dame, pas depuis quatorze-dix-huit.

*

**

Un chirurgien assistait à un mariage. Son voisin se pencha vers lui :

– Docteur, j'aurais tellement aimé être chirurgien comme vous !

– Que faites-vous ?

– Je suis charcutier.

Personnellement, je n'ai jamais rêvé d'être chirurgien... ni opéré d'ailleurs. Jusqu'ici, je n'ai pas trop à me plaindre, puisque l'on m'a juste enlevé les végétations à l'âge de six ans. Je me souviens du drap dans lequel une bonne sœur m'enroula et de la dextérité avec laquelle le chirurgien me débarrassa de mes végétations.

Ne devant pas parler pendant quelques jours, je ne fis aucun mot et je dois donc me contenter de citer ceux des autres. Par exemple, une dame disant :

– On l'a opérée d'urgence. Il y avait déjà longtemps qu'elle avait l'appendice.

Opéré de l'appendicite, Dominique (sept ans) a entendu dire qu'il a le péritoine enflammé :

– Dis, maman, demande-t-il, avec quoi on me l'a éteint ?

On a également opéré Laurence (huit ans) et, le soir, on vient une nouvelle fois changer la glace qui est sur son ventre :

– Encore ! Ils prennent donc jamais l'apéritif ici ?

Les grandes personnes font aussi des perles, telle cette dame disant :

– Il a fallu lui ôter sa testicule nobiliaire.

Toutes les perles ne sont pas faciles à comprendre.

Qui devinerait, par exemple, que *le parapluie moisi* est un paraphimosis ?

D'autres perles se refont des centaines, voire des milliers de fois. Le record appartenant au kyste qui devient immanquablement *un christ* et qui se place aussi bien à *la vierge* que sur *les œufs verts*.

On peut extirper un kyste avec beaucoup de dextérité et être incapable de découper un poulet. C'est le cas de ce chirurgien parisien qui, chaque fois que l'on s'adresse à lui, répond :

– Excusez-moi, je n'ai jamais appris l'anatomie du poulet.

Un célèbre chirurgien, qui vécut longtemps au Maroc, reçut un jour

la visite d'une dame à la cinquantaine froufroulante. Afin de plaire au jeune homme qui partageait sa vie, la dame souhaitait une opération esthétique.

Ni le chirurgien ni son assistant n'avaient fait d'opération de ce genre, mais réduire deux seins à une dimension normale ne leur paraissait pas tellement difficile. Ils acceptèrent.

La semaine suivante, la dame fut endormie et elle ne sut jamais que les deux chirurgiens avaient décidé d'opérer en même temps, chacun un sein, sans doute pour voir qui réussirait le mieux.

Ils réussirent d'égale façon, mais pas tout à fait comme ils le souhaitaient. En effet, les seins étaient bien devenus petits, mais ils n'étaient plus ronds et faisaient davantage penser à des carrés.

Il faut croire que l'ami de la dame aimait la géométrie, car il se déclara fort satisfait et vint en personne remercier le chirurgien.

– Quand je pense, dit celui-ci à son infirmière, que je ne voulais pas le recevoir, parce que je croyais qu'il venait me casser la figure.

En revanche, un jeune externe était très fier de la façon dont il avait recousu la fesse d'un accidenté. Si fier qu'il appela l'épouse pour lui montrer son travail :

– Oh ! le pauvre chéri, dit-elle, le voilà tout défiguré !

*

**

– À quel hôpital étiez-vous ? demandait-on à une dame.

– À l'hôpital Silence.

Le silence est encore plus important pour un hôpital que pour un hôtel. Je me demande d'ailleurs pourquoi l'on n'édite pas une espèce de guide Michelin des hôpitaux et des cliniques, avec un, deux ou trois bistouris, selon l'habileté du chirurgien ; des oreillers de tailles différentes, selon l'efficacité de l'anesthésiste ; et un nombre d'étoiles proportionnel à la qualité de la cuisine.

Un de mes cousins était par exemple prêt à accorder trois étoiles à la nourriture du service de cardiologie d'un grand hôpital du Sud-Ouest, alors qu'il n'aurait pas attribué la moindre fourchette à l'hôpital où il était auparavant.

La cuisine n'est pas tout. Comme l'a rappelé le docteur Huret, président du Conseil de l'Ordre des Yvelines[26] :

– La vocation essentielle de l'hôpital est de recevoir des hôtes et, au nom des lois hospitalières, il ne faut pas oublier celles de l'hospitalité.

Personnellement, mon seul séjour à l'hôpital dura trois jours. C'était à Necker, en 1951. Je souffrais d'une crise de coliques néphrétiques et je comprends ceux qui parlent de *coliques frénétiques*. En tout cas, je fus soigné sur-le-champ, sans que l'on me demande de remplir au

préalable telle ou telle formalité administrative. Un aussi court séjour n'est pas suffisant pour juger de la qualité des hôpitaux français. Je dois donc m'en remettre à l'expérience d'autrui pour écrire que certains établissements hospitaliers sont merveilleusement installés et que d'autres sont encore terriblement vétustes.

Les choses vont en s'améliorant au fil des années et, selon son tempérament ou son appartenance politique, on peut se féliciter de « tout ce qui a déjà été fait » ou s'indigner de « tout ce qui reste à faire. »

– Les Français, m'a dit un grand chirurgien parisien, ont parfois tort d'aller aux États-Unis et de dépenser une fortune pour une opération qui aurait autant de chances de réussite en France.

Quand on doit décider où et par qui se faire opérer, le mieux est de demander conseil à son médecin habituel. Choissant le chirurgien, il pourra assister à l'opération et venir prendre ensuite des nouvelles à l'hôpital ou à la clinique.

Visite qui peut être l'occasion de se plaindre d'un détail ou de faire part d'une inquiétude. Vers 1950, une vieille Périgourdine disait :

– Docteur, j'ai peur.

– Voyons, où avez-vous mal ?

– Je n'ai pas mal, docteur. J'ai peur du Péril jaune.

Il faut parfois peu de chose pour saper le moral d'un malade.

– Je suis foutu, disait un vieil homme. J'ai bien entendu ce qu'ils ont dit ! Je ne suis qu'un paquet de microbes.

Renseignements pris, les microbes étaient des bacilles et le paquet un colis. Le tout formant des colibacilles.

Hippocrate affirmait que le médecin doit faire soi-même ce qui convient, mais qu'il doit aussi « être secondé par le malade. »

– Il est certain, m'a confirmé un chirurgien, qu'un opéré qui a le moral récupère beaucoup mieux. Voyez le cas des sportifs, il se remettent plus rapidement que les non-sportifs. Certes, ils sont souvent en meilleure condition physique, mais surtout ils ont la volonté de guérir vite. Les suites opératoires s'en trouvent transformées, l'opéré se lève plus tôt, mange mieux, il y a moins de risques d'escarres ou de complications.

Un acteur qui venait de traverser une période difficile allait enfin avoir un rôle dans une pièce de Sacha Guitry. Hélas ! le jour de la première répétition, il dut se faire opérer de l'appendicite.

Opération difficile et qu'il était grand temps de faire. Pendant trois jours, l'acteur avait continué à avoir de la fièvre, quand Sacha Guitry téléphona au médecin :

– Monsieur, répondit celui-ci, vous pouvez plus pour lui que moi ou que tous les antibiotiques. Annoncez-lui qu'il garde son rôle et je vous garantis qu'il sera vite guéri.

Le lendemain, la fièvre était descendue à 37⁰ et l'acteur radieux expliquait à son médecin :

– Sacha Guitry a téléphoné à ma femme parce que mon infirmière n'avait rien compris. Elle croyait qu'il s'agissait d'un nommé Sancho Guetta.

Et Sacha Guitry avait dit à la femme de l'acteur :

– Rassurez votre mari, car je suis tombé sur une gourde. Moi qui me croyais célèbre, je n'ai même pas pu lui faire comprendre mon nom.

Il faut dire que l'infirmière était une jeune Antillaise, depuis peu dans la capitale.

À l'hôpital Cochin, une stagiaire syrienne arriva un jour affolée chez l'interne de service :

– Un malade veut se suicider. Il a dit qu'il allait se taillader les veines des mains.

L'interne se précipita et trouva un gros jovial qui, devant quitter l'hôpital le lendemain, confirma :

– Ben, oui, je m'aille demain.

*

**

– Ça fait plaisir de voir arriver quelqu'un en miettes et de le récupérer sur pied, m'a dit une jeune infirmière.

Le métier d'infirmière comporte des satisfactions morales, mais cela ne doit pas faire oublier la nécessité, comme pour tout le monde, de gagner convenablement sa vie.

Dans *la Santé est-elle au dessus de nos moyens ? [27]*, le professeur Georges Mathé et sa fille Catherine évoquent *la pénurie sérieuse* que connaissent les hôpitaux français et concluent que *le niveau salarial des infirmières doit, sans restriction, être élevé de façon notable*.

Ce serait d'autant plus normal, ajoutent les mêmes auteurs, *que la qualité des infirmières françaises étonne et remplit d'envie tout médecin étranger qui visite nos services*.

Dans certains hôpitaux et cliniques, on trouve des religieuses d'un dévouement et d'une compétence non moins remarquables. Ainsi, mère Joseph, une infirmière soignante dont le médecin-chef de l'hôpital où elle travaillait a évoqué le souvenir[28]. *Notre bon docteur Joseph*, écrit-il, *n'avait pas son pareil pour poser un diagnostic qui s'avérait toujours exact. Il fallait la voir entrant dans la chambre, humant l'odeur de l'air, ajustant ses lunettes sur le bout de son nez, observant, sans le toucher, le patient, enregistrant une quantité de petits signes qui nous échappaient et déclarant : « Votre malade, il a une spirochétose... cela s'arrangera. »*

On ne dira jamais assez le rôle des infirmières dans la guérison. Il est même curieux de constater combien les opérés leur sont parfois plus reconnaissants qu'au chirurgien qui les a sauvés certes, mais qu'inconsciemment ils rendent peut-être responsables de certaines souffrances.

– L'hôpital n'est pas triste, m'a dit une ancienne infirmière, et je crois que les malades sont heureux de notre gaieté.

Inversement, le malade gai et gentil sera plus apprécié, donc mieux soigné. À l'hôpital comme en clinique, la bonne humeur et la courtoisie sont un atout. Accueillez votre infirmière en disant : « Vous êtes mon rayon de soleil », et elle répondra plus vite à votre coup de sonnette qu'à celui du grinchu d'à côté.

– D'ailleurs, m'a-t-on expliqué, il est stupide de sonner sans arrêt pour un verre d'eau. Si l'infirmière ne vient pas, c'est qu'elle est occupée par une urgence. Et le jour où vous aurez besoin d'elle pour quelque chose de sérieux, elle ne se pressera pas, pensant qu'il s'agit encore d'un verre d'eau.

Il est plus facile qu'on ne le croit de satisfaire les malades. Un musulman avait prévenu que sa religion lui interdisait de manger du porc. Le soir, il dit au médecin :

– Docteur, ça va très bien. Les autres ont eu du porc et moi on m'a donné du jambon.

Drame en revanche à l'hôpital de Bergerac où une religieuse annonce à un malade :

– Je vais vous donner du bouillon de onze heures.

Persuadé qu'on voulait le supprimer, le malade se précipita chez le directeur.

– Bougre de nigaud, s'écria celui-ci, on voulait vous servir le bouillon qui est prêt à onze heures.

En revanche, un blessé avait quelques raisons d'être mécontent. Une infirmière était venue lui tondre le crâne, croyant que c'était la meilleure façon de préparer une ostéosynthèse de l'olécrâne. Or l'olécrâne, pour ceux qui ne le savent pas, forme la partie postérieure de l'articulation du coude.

Dans une clinique de la région parisienne, on attendait différents malades qui devaient être opérés le lendemain. À l'heure prévue, il en manquait un et la réceptionniste dit à la collègue qui lui succédait :

– C'est un Nord-Africain. Dès qu'il arrivera, avertis l'infirmière, qu'on le prépare tout de suite.

Une heure plus tard, la réceptionniste voit arriver un Nord-Africain, une petite sacoche à la main. Elle appelle l'infirmière qui emmène le nouvel arrivant à sa chambre. L'homme refuse d'abord de se déshabiller, mais l'infirmière a de l'autorité et il s'exécute. Il proteste encore plus quand on commence à lui raser le bas du ventre. Et

l'histoire s'arrête là, car un deuxième Nord-Africain se présenta à la réceptionniste.

– Heureusement, m'a dit celle-ci, car au train où allaient les choses, le premier se serait retrouvé sans appendice, alors qu'il venait juste rendre visite à une amie.

Quelques jours après sa première opération, un jeune chirurgien vit venir à lui deux ou trois internes de l'hôpital.

– Ton opéré se plaignait de douleurs, on a fait une radio, regarde.

Très nette sur la radio, il y avait une pince... une pince qui apparemment avait été oubliée au cours de l'opération. En réalité, il s'agissait d'une farce et la pince avait été collée sur le dos de l'opéré au moment de la radio.

L'histoire serait d'un humour plus noir si la radio avait révélé deux pinces. Je dois à la vérité de dire que ce ne fut pas le cas. L'oubli d'un instrument est d'ailleurs presque impossible, pour la bonne raison que tout est compté avant et après chaque opération.

Il y a en revanche des farces involontaires. Dans une clinique de Lorraine, on opérât deux vieilles dames et, comme il est de règle, on leur ôta leur râtelier avant de les endormir.

L'une des opérées mourut, alors que l'autre se rétablit rapidement. Quand elle se sentit mieux, elle réclama son dentier. On le chercha partout, jusqu'à ce qu'une infirmière avoue :

– Je crois que je me suis trompée.

Le dentier dormait pour l'éternité dans un cimetière du Pas-de-Calais où bien sûr il n'était pas question d'aller le chercher. Et la clinique offrit un dentier neuf à la vieille dame.

*

**

Quelque part dans le Lot-et-Garonne, une dame d'une cinquantaine d'années était venue voir son médecin. Elle se plaignait de se rétablir moins vite que deux amies qui avaient eu une opération semblable à la sienne.

– Comment, s'écria le docteur, madame X. et madame Y. osent comparer leur opération à la vôtre. C'est risible ! À l'une, on n'a enlevé qu'un morceau gros comme trois doigts. À l'autre, une seule trompe. Tandis que vous, il s'agit d'une totale. On vous a tout enlevé et, si une de ces dames vous faisait une réflexion, vous pouvez lui dire : « Non, la vraie totale, c'est moi qui l'ai eue. »

Débarrassée de son complexe d'infériorité, la dame repartit raggaillardie.

– Oui, docteur, expliqua-t-elle quelques semaines après au remplaçant du médecin, c'est moi qui ai eu la vraie totale. Ils m'ont

tout enlevé que ça n'aurait pas tenu dans une assiette à soupe.

Un chirurgien de la région parisienne devait aussi faire une totale (ou pour parler de façon savante : une hystérectomie totale).

– Mettez-vous d'accord avec votre mari et revenez me dire la date que vous aurez choisie.

Trois jours après, la dame était de retour, avec un certificat dûment légalisé par le commissaire de police et disant :

Je soussigné... autorise le docteur... à faire la totalité avec ma femme.

Les opérés ont leurs tartarins qui, à l'appui d'un récit dramatique, tiennent à présenter un bout de tripe ou un morceau d'os. Un médecin se souvient d'une cliente lui montrant deux têtes de fémur conservées dans l'alcool.

La dame était maigre et son mari très corpulent. Désignant un des deux os, elle dit :

– Faut pas croire, docteur, le gros, c'est le mien.

Les chirurgiens qui savent l'importance qu'a « la pièce » aux yeux des opérés ne manquent jamais de la conserver. Et, pour commencer, ils la montrent à la famille.

Un mari se vit ainsi présenter la vésicule biliaire de son épouse, plus les calculs, cause de l'opération. Le brave homme les regarda d'un air stupéfait :

– Je lui disais toujours : « Tu manges trop vite. » Mais qu'elle ait mangé des cailloux, docteur, je vous jure que je l'avais jamais remarqué.

– Un jour, m'a avoué un chirurgien, j'avais égaré le calcul extrait du rein d'un brave homme. Heureusement, la clinique avait un jardin et j'ai récupéré une petite pierre qui depuis trône sur la cheminée de mon opéré.

Un autre chirurgien fut victime d'un farceur qui glissa un deuxième appendice à côté du premier. Devant l'étonnement de la famille, il expliqua imperturbable :

– C'était une appendicite double.

*

**

Un milliardaire s'était enfoncé une arête de poisson dans la gorge. Un chirurgien appelé en hâte ôta l'arête et le milliardaire demanda :

– Quels sont vos honoraires ?

– Le dixième de ce que vous étiez prêt à me donner quand l'arête était encore dans votre gorge.

Cette histoire, pas forcément apocryphe, a été racontée par un chirurgien. En revanche, c'est un médecin qui m'a raconté l'histoire des deux chirurgiens bavardant dans un salon :

– Tu vois cette dame. Grâce à moi, elle n’a plus rien.

– Qu’est-ce qu’elle avait ?

– Dix millions.

L’histoire est naturellement inventée, mais il n’en reste pas moins que certains chirurgiens pratiquent des prix fort élevés. Il est difficile de leur en vouloir, car pour les snobs, plus c’est cher, plus c’est bien.

En réalité, les meilleurs bistouris sont rarement des chirurgiens mondains. Comme disait un habitué des salons :

– Certes, mes honoraires sont importants, mais ils concernent autant l’opération que les mondanités auxquelles je suis tenu avant et après.

Au siècle dernier, les chirurgiens parisiens faisaient déjà payer le prestige de la capitale. L’un d’eux qui réclamait une somme assez élevée reçut cette lettre :

Mon cher docteur,

Vous avez fort habilement réduit ma fracture, je le proclame publiquement. Ne pourriez-vous donc pas aussi réduire un peu ma facture ?

Le chirurgien appréciait l’esprit. Il fit immédiatement un rabais de cinquante pour cent.

– Voyez-vous, m’a confié un vieux chirurgien, j’ai fait une grande partie de ma carrière avant la création de la Sécurité sociale. J’ai souvent opéré sans être payé et mes confrères, au moins ceux qui aimaient vraiment leur métier, agissaient comme moi.

Le même chirurgien se souvient du mari qui lui confia sa femme en disant :

– Docteur, sauvez-la. Quel que soit le montant de vos honoraires, je les doublerai.

La femme fut sauvée, mais le mari ne paya ni le chirurgien ni la clinique où avait eu lieu l’opération.

– Bah ! m’a dit celui qui me racontait cette histoire, le plus important était la réussite de l’opération. Je me suis arrêté à quatre-vingt-deux ans et cela me manque tellement que, presque chaque nuit, je rêve que j’opère.

Un des chirurgiens les plus prestigieux du siècle dernier fut Jules-Émile Péan (1830-1898). C’était aussi un des plus coûteux. Au point que les mauvaises langues prétendaient qu’il avait un jour oublié son portefeuille dans le ventre d’un opéré.

Il est vrai en revanche que Péan se faisait payer d’avance et que ses tarifs étaient proportionnellement plus élevés que ceux d’aujourd’hui.

Dans le livre qu’il a consacré au célèbre chirurgien[29], le docteur Robert Didier a raconté l’histoire d’un jeune homme qui tomba sur le quai d’une gare de province et se luxa l’épaule. Péan qui se trouvait là par hasard remit l’épaule en place.

Quelques semaines plus tard, un ami parla au chirurgien de l’incident et assura que le père du jeune homme était très

reconnaissant :

– Tout de même, ajouta-t-il. Vous avez pris un peu cher. Vingt mille francs !

– Comment, dit Péan, je ne me suis pas fait payer !

Les vingt mille francs étaient simplement allés dans la poche du jeune homme.

Ce qui prouve que les belles dames d'aujourd'hui, auxquelles fourreur ou bijoutier remettent des factures spéciales pour mari (ou amant), n'ont rien inventé.

*

**

Pendant la guerre de 1914, un de mes oncles fut piqué par une araignée. Il lui vint un vilain bobo qu'il montra un jour à un médecin-major.

– C'est moche, dit le toubib.

Et se tournant vers son infirmier :

– Va me chercher mon bistouri.

Assez inquiet à l'idée d'une opération impromptue, mon oncle se rassura, quand il vit le médecin enrouler un peu de coton autour du manche du bistouri et s'en servir pour nettoyer le vilain bobo.

Tout le monde n'a pas eu la chance de terminer la guerre avec une simple piqûre d'araignée. Une dame disait à un capitaine dont on venait de couper les deux jambes :

– Cela doit vous consoler d'être un héros !

– Peut-être, madame. Pendant un an, on est un héros, mais ensuite, on est un cul-de-jatte.

Avec une jambe, on peut prendre l'autobus et avoir droit à une réduction.

– Tu comprends, expliquait maman à Anne (cinq ans), le monsieur paye moins cher, parce qu'il est mutilé de guerre.

– Ah ! oui, dit Anne après un temps de réflexion, j'ai compris : il paye moins cher parce qu'il n'a qu'une jambe. Alors, il pèse moins lourd.

L'automobiliste qui roule trop vite et s'écrase contre un platane risque aussi de perdre deux jambes, mais il ne sera jamais considéré comme un héros. Cela n'empêche pas bien des gens apparemment raisonnables de prendre à leur tour des risques, ne s'expliquant pas par le seul goût du danger.

Pourtant, le nombre des morts et des blessés fait la une des journaux, assortie parfois d'une photo d'autos en capilotade. Sur le moment, les lecteurs prennent de bonnes résolutions de prudence mais, une fois au volant, ils les oublient, et ce sont de nouveaux

accidents dont le nombre s'accroît chaque année. On a calculé qu'en 1969, la route avait tué autant de jeunes Français de quinze à vingt-cinq ans que toutes les maladies réunies.

– La route est notre Vietnam, m'a dit un chirurgien bordelais, et la traumatologie actuelle est de la chirurgie de guerre.

Plus de seize mille morts et quelque trois cent cinquante mille blessés en 1971, c'est bien un bilan de guerre et, comme en 1940, la France n'est qu'en partie prête. Il y a de merveilleuses ambulances, spécialement équipées pour la réanimation des blessés, mais il n'y en a pas assez pour un véritable quadrillage du territoire.

Sans doute, les accidents ont-ils leurs perles. C'est une piètre consolation de les citer. Par exemple, la femme de ménage qui disait :

– Heureusement, le passager a été injecté dans le fossé.

La France n'a pas l'exclusivité des accidents et un petit Belge racontait :

– Une femme était étendue sous la voiture. Elle avait eu la jambe brisée à la hauteur du pare-chocs.

Accident plus grave, dans la région parisienne. Très émue par ce qu'elle vient de lire dans le journal, une demoiselle dit :

– On a découpé les blessés au chalumeau.

Et mon neveu Vincent (treize ans), avec un sourire en coin :

– Sans doute pour dégager la voiture.

Certes, on pourrait diminuer sinon le nombre, du moins la gravité des accidents.

– En dessous de cent à l'heure, m'a affirmé un chirurgien, l'accident n'est pratiquement jamais mortel, quand on porte une ceinture de sécurité.

Seulement, d'après une enquête de la Prévention routière[30], onze pour cent des automobilistes français ont une ceinture de sécurité et il n'y en a qu'un sur quatre qui s'en sert.

Récemment, en Dordogne, je me suis trouvé, en compagnie de médecins, à une soirée d'enseignement post-universitaire consacré à la traumatologie. Les descriptions des chirurgiens m'ont convaincu et, le lendemain, j'ai acheté une ceinture de sécurité et un appui-tête. Il est certain que quelques émissions de télévision pourraient convaincre de la même manière bien des automobilistes.

Et puis, pourquoi les pompistes ne feraient-ils pas une réduction à ceux qui ont une ceinture de sécurité ? Après tout, un automobiliste tué est un client en moins.

Les compagnies d'assurances devraient aussi agir et inciter les constructeurs à concevoir des voitures moins dangereuses en cas d'accident. Car il est invraisemblable de penser qu'un peu partout dans le monde on continue à fabriquer des bagnoles, toujours plus rapides et toujours plus légères, destinées à rouler sur des routes

souvent médiocres, bordées d'hôtels et d'auberges dans lesquels, en France du moins, on a le loisir de s'alcooliser largement.

Car la France n'a pas encore compris la leçon des pays Scandinaves où l'on est beaucoup plus strict sur le problème de l'alcool. Je me souviens d'un dîner, à Copenhague, où le maître de maison avait invité trois professeurs. L'un d'eux ne buvait pas.

– Je suis le chauffeur, m'expliqua-t-il.

Au bout d'un moment, l'ambiance aidant, il ne put résister.

– Tant pis, dit-il, je bois et nous prendrons un taxi.

En France, on boit joyeusement avant de se tuer tristement. Mais l'alcool n'est pas l'unique responsable. Combien d'automobilistes hargneux qui préfèrent risquer la mort plutôt que de renoncer à la sacro-sainte priorité ! Combien de constipés du clignotant qui tournent sans prévenir ! Avec un minimum de gentillesse et de courtoisie, on éviterait bien des morts.

Il est vrai que les accidents de la route ont rarement une seule cause.

– Je roulais un peu trop vite, m'a raconté un ami médecin, dans une voiture dont les freins étaient mal réglés. Il a suffi qu'un imbécile se mette en travers de la route, qu'il y ait quelques gravillons sur le bas-côté et je me suis flanqué contre une borne kilométrique. C'est un miracle que je m'en sois tiré indemne. Détail amusant, quand je suis sorti de la voiture, il y avait une douzaine de personnes autour et l'une d'elles, voyant le caducée sur le pare-brise, a dit : « Ça risque rien, c'est un docteur. »

*

**

Les accidents de ski sont en général beaucoup moins graves que les accidents d'auto. Une fillette de six ans s'était cassé la jambe. Dans l'ambulance, le père s'informa du médecin chez lequel on se rendait.

Le conducteur expliqua que c'était un très bon docteur et cita à l'appui le cas d'un de ses voisins qui lui aussi s'était cassé la jambe.

– Faut dire, ajouta-t-il, qu'il boit beaucoup. Le docteur lui avait dit qu'il guérirait pas, eh ben, il a pas guéri.

Jean-Philippe (quatre ans) s'est blessé au genou et maman va chercher du coton et de l'alcool pour nettoyer la plaie. Alors, Jean-Philippe qui trouve que l'alcool pique :

– Maman, tu sais bien qu'à la télé, le monsieur a dit : « Pas d'alcool pour les enfants. »

Après une chute, Max (quatre ans) a été conduit à l'hôpital pour une radio du crâne. Devant l'inquiétude du petit garçon, une infirmière explique que l'on a seulement fait une photo de sa tête.

– C'est pas vrai, répond Max, j'ai pas vu de photo.

Le monsieur n'a regardé que des têtes de morts.

Bruno voit un accidenté avec un pied dans le plâtre. Étonné, il demande :

– Pourquoi qu'il a son pied dans du plâtre, le monsieur ?

Claire (six ans) revient de la patinoire et raconte :

– Il y a eu un accident. Une dame est tombée et s'est cassé sa colonne d'os à moelle.

On n'est jamais assez prudent ! Une jeune Espagnole, voyant un monsieur dont la tête émergeait à peine de l'eau de la piscine, crut pouvoir plonger et se fractura le nez. Le monsieur était un nain.

Une dame s'était blessée en se cognant contre une passante.

– J'ai fait, disait-elle, une chute *malencontreuse*.

Il y a des gens qui collectionnent les accidents comme d'autres les timbres-poste.

– À moi toute seule, j'en ai eu une vingtaine, m'a dit une jeune femme. Un soir, je rentre en retard, trempée. Je me dépêche de me changer et, pour gagner du temps, je passe ma jupe en descendant l'escalier. Résultat : je tombe et je m'enfonce l'agrafe de la jupe dans la narine. Je me suis retrouvée en bas de l'escalier, en combinaison, avec ma jupe pendue au bout de mon nez sanguinolent.

Peut-être parce qu'elle savait rire, cette jeune femme a admirablement « digéré » trois fractures du crâne, et vingt-sept anesthésies générales.

– Quant aux anesthésies locales, dit-elle, j'ai renoncé à les compter. Au point qu'un jour je suis sortie de clinique et, quand j'ai voulu payer, on m'a dit : « Non, cette fois-ci, ce sera en prime. »

Guerre ou accident, les handicapés physiques doivent trouver en eux le courage de surmonter leur infirmité.

Paralysé des deux jambes, un couvreur avait dit à sa femme :

– Vends la maison et l'auto, brûle mes vêtements et oublie-moi. Je n'ai besoin que d'un pyjama et d'un lit d'hôpital.

Aujourd'hui, l'ex-couvreur est comptable. Il a remis les vêtements que sa femme n'avait pas brûlés. Il a vendu sa maison pour acheter un appartement au rez-de-chaussée. Il circule en fauteuil roulant et il a une auto avec conduite à main.

– Quand je le vois passer gai et souriant, m'a dit une voisine, je me demande presque s'il n'est pas plus heureux qu'avant.

– Une fois qu'ils ont retrouvé le goût de vivre, m'a dit un kinésithérapeute, les handicapés détestent que l'on s'apitoie sur leur sort.

Un groupe de jeunes gens, paralysés des deux jambes et marchant avec des béquilles, fut interpellé par une bonne dame :

– Ah ! mes pauvres enfants ! Si c'est pas malheureux ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– Ben, dit le farceur de la bande, c'est parce qu'on revient de chez le pédicure.

*

**

Kinésithérapeutes et rééducateurs savent toute l'importance du moral et de la volonté chez ceux dont ils s'occupent :

– On peut vous faire une piqûre sans que vous le vouliez. On peut aussi vous faire prendre une drogue à votre insu. Mais remuer un muscle est un geste volontaire. C'est à nous de donner le courage et l'envie de faire ce geste.

Pour les enfants, certains mouvements sont difficiles. Fabien (cinq ans) a du mal à faire travailler ses jambes en rotation interne et la rééducatrice lui montre encore une fois :

– Oh ! remarque Fabien, on dirait les essuie-glace de la voiture de papa.

Peut-être parce qu'elles sont synonymes de départ, d'évasion, les autos tiennent une grande place dans les conversations des enfants de ce centre de rééducation. Un garçon voit un camarade avec, sur la tempe, un gros bouton badigeonné de mercurochrome.

– Alors, tu as mis ton clignotant pour tourner à droite ?

Jean-François (six ans) doit porter une coquille plâtrée pour la nuit.

– Tu me le mets mon coquillage ? dit-il.

Et comme on lui demande s'il sait ce que c'est qu'un coquillage, il répond :

– Ben, je crois que c'est ce qui sert à faire des huitres.

Une fillette qui vient de voir une émission de télé sur les tombeaux des pharaons, interroge une rééducatrice :

– Dis donc, Toutankhamon, il a emporté toutes ses affaires dans sa tombe. Alors, toi, si tu avais vécu en Égypte, dans ce temps-là, tu aurais emporté la table de rééducation et nous tous ?

Catherine interroge à son tour :

– Tu es religieuse ?

– Mais non, intervient Fabienne (huit ans), comment veux-tu qu'elle le soit ? Elle s'occupe tout le temps de nous, elle peut pas encore s'occuper du Bon Dieu.

Certains enfants doivent faire de la rééducation respiratoire. Après une journée de tempête, l'un d'eux remarque :

– Le vent avait de grands poumons.

Tandis que Paul s'exclame :

– Ah ! si je pouvais jouer au match, je crierais, je crierais, je m'encouragerais, je m'encouragerais !

Incomparablement plus savant et plus efficace aujourd'hui que ses prédécesseurs, le médecin doit cependant comme eux faire intervenir à chaque instant son esprit critique, son bon sens et son cœur.
(Professeur R. de Vernejoul.)

LA FIN DES BONNETS POINTUS

AU cours des vacances 1971, il fut beaucoup question du choléra. D'où la question d'un petit Yves de cinq ans :

– Dis, maman, le choléra c'est quand les rats sont en colère ?

À une époque où le choléra était encore répandu en France, on raconte qu'un serrurier normand en fut atteint. Le médecin prescrivit des médicaments, puis revint le lendemain aux nouvelles.

– Eh bien, dit la femme du serrurier, figurez-vous que, pendant que j'allais chercher les médicaments, mon pauvre mari a mangé deux harengs saurs et un plat de haricots froids à l'huile.

– Ah ! mon Dieu, mais alors...

– Alors, il est sauvé. Il se porte à merveille et, ce matin, il est parti à son travail.

Stupéfait, le médecin s'en retourne chez lui et note sur son calepin : *Choléra. Remède : deux harengs saurs et un plat de haricots froids à l'huile.*

Deux jours plus tard, il est appelé au chevet d'un maçon, lui aussi atteint du choléra. Aussitôt, il lui prescrit de manger deux harengs saurs et des haricots froids à l'huile.

Le lendemain, plein d'optimisme, le médecin retourne chez le maçon et apprend qu'il est mort dans la nuit. Il écrit alors sur son calepin : *Choléra. Remède : deux harengs saurs et un plat de haricots froids à l'huile. Bon pour les serruriers, mauvais pour les maçons.*

Des histoires sur la sottise des médecins, il en existe des milliers depuis que Molière a réglé leur compte aux médocastres de son temps :

Toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

Furetière ne sera pas plus tendre :

Un médecin est un homme que l'on paie pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué.

Reprenant ce que les Grecs avaient déjà dit quelque vingt et un siècles avant, Beaumarchais, dans *le Barbier de Séville*, oppose Bartholo au comte.

– La médecine, s'écrie le premier, un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

– Et, répond le comte, dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

Aujourd'hui, on se moque moins des médecins. Peut-être parce qu'on sait qu'ils sont beaucoup plus efficaces ou parce qu'on se souvient du conseil donné par saint Paul :

– Respecte le médecin, tu peux en avoir besoin.

En 1912, un journal cynégétique allemand publia cette annonce :

Un médecin de notoriété reconnue en gynécologie aura le droit de tirer un cerf bien gras dans mes réserves. En échange, il devra établir le diagnostic exact de la maladie dont souffre ma femme.

Les diagnostics exacts ne sont pas toujours faciles et il arrive que les médecins sèchent devant un malade, comme les élèves devant un problème de maths.

– Je préfère que mon diagnostic ne se forme pas immédiatement, m’a dit un toubib, car je me méfie des intuitions fulgurantes.

Une erreur est toujours possible. L’important, on l’a d’ailleurs dit en latin, étant de ne pas persévérer dans cette erreur et d’être toujours prêt à réviser son jugement.

– Les malades ne sont pas des idiots m’a dit un médecin de soixante-quinze ans. Certains quittent mes jeunes confrères pour venir me voir. « Je veux plus y aller, me disent-ils, il me regarde pas. » C’est qu’aujourd’hui on enseigne de moins en moins l’art de faire un examen clinique. Moi, j’ausculte, je palpe. Les jeunes se contentent de radios et d’analyses qui, à mes yeux, sont complémentaires et qui, aux leurs, deviennent l’essentiel. Quel diagnostic est le meilleur, le leur ou le mien ? Je n’en sais rien.

Il y a des malades réticents devant certains examens intimes. Un toubib de Vichy m’a cité le cas d’une vieille dame disant d’un air furieux :

– Vous, touchez pas à mon mystère !

Il y a aussi des femmes qui, pour ce genre d’examens, préfèrent s’adresser à un médecin qu’elles ne connaissent pas du tout. Mais les gynécologues ne sont pas les seuls spécialistes que l’on va voir directement, sans même demander l’avis de son médecin habituel.

C’est oublier, écrit le docteur Ligi, qu’une maladie est d’abord générale, avant de se localiser, et que le technicien, obnubilé par un travail orienté uniquement dans une seule direction, perd les attaches avec la vie pour ne plus voir que l’oreille, le nez, le foie[31].

– Les grands Patrons le savent bien, m’a dit un jeune gynécologue. Je connais plusieurs professeurs de Bordeaux qui, lorsqu’ils sont malades, ne se consultent pas entre eux, mais vont voir un généraliste de Talence dont ils se repassent l’adresse, comme on se communique celle d’un bon tailleur ou d’un bon coiffeur.

Les meilleurs généralistes ne trouvent pas toujours de quoi souffrent leurs malades et, dans ce cas, ils n’hésitent pas à faire appel à un spécialiste ou à l’hôpital.

– Lorsqu’on a le résultat, c’est comme aux échecs. On revoit le coup et on se dit : « Mais oui, bien sûr, j’aurais dû y penser. »

Le généraliste de demain sera-t-il un simple trieur, décidant des malades qui doivent monter à l'étage au-dessus (hôpital ou clinique) et de ceux qui doivent rester chez eux ? Ou bien le généraliste sera-t-il le chef d'orchestre d'un traitement dont les différents musiciens seront les spécialistes ?

En tout cas, rappelle le professeur Raymond Villey, même pourvu d'un dossier de savants examens, le malade a besoin d'un médecin, d'un vrai médecin apte à comprendre et surveiller l'ensemble de son cas, et qui perçoive aussi autre chose de lui que des organes plus ou moins perturbés[32].

*

**

– Il est évident, m'a dit un pédiatre, que l'on doit toujours aller plus loin dans un diagnostic. Lorsqu'un enfant souffre de l'estomac, il est en principe facile de calmer ses douleurs. Je préfère pratiquer un examen complet pour essayer de trouver ce qu'il y a derrière ce mal d'estomac.

D'aucuns pensent qu'au lieu de créer des spécialistes pour chaque partie du corps, il serait préférable d'avoir des spécialistes pour les différentes tranches d'âge. Mais le médecin de famille qui suit un individu depuis sa naissance, qui connaît ses antécédents et son environnement présente aussi bien des avantages. Au point qu'il y a de plus en plus de pays où la médecine générale devient une spécialité.

Elle ne pourra cependant prendre place au sommet de la pyramide que le jour où elle sera exercée par des praticiens déchargés des tâches mineures qui sont du ressort d'une infirmière ou d'une secrétaire.

C'est un luxe que tous les généralistes ne peuvent pas s'offrir. D'où l'intérêt des associations et des cabinets de groupe qui sont certainement un des atouts de la médecine de demain.

– Aujourd'hui, m'a dit un généraliste, malgré les reproches qu'on lui adresse, le service de santé français est encore le meilleur du monde, le plus efficace, le plus économique.

Certains trouveront ce diagnostic trop optimiste.

Tandis que d'autres se demanderont jusqu'à quand il sera possible aux médecins français de s'accorder de tels satisfecit. Et ils illustreront leurs inquiétudes en racontant l'histoire, bien entendu apocryphe, du généraliste à qui son fils dit :

– Au lieu de m'installer tout de suite, je vais préparer une spécialité. J'aurai une vie moins fatigante, un métier plus lucratif.

– Je te comprends. Et quelle spécialité as-tu choisi ?

– O.-R.-L.

- C'est un bon choix.
 - Oui, mais l'oto-rhino-laryngologie est un peu vaste. Je voudrais m'en tenir aux oreilles.
 - Pourquoi pas ?
 - Et comme les oreilles, c'est encore un peu vaste, j'ai choisi l'oreille interne.
 - La droite ou la gauche ?
- J'ignore par qui l'histoire a été inventée, mais elle est significative d'une certaine tendance qui fait que les étudiants sont de plus en plus nombreux à se spécialiser. Or il est indispensable de former aussi des généralistes, non seulement pour remplacer ceux qui partent, mais aussi pour permettre à ceux qui restent de consacrer suffisamment de temps à leur recyclage.
- Moi, m'a dit un médecin de cinquante-trois ans, depuis mes études, j'estime avoir déjà refait deux fois ma médecine. Il est probable que d'ici ma retraite, je la referai encore une ou deux fois.
- La médecine évolue, mais revient parfois en arrière. Certaines théories, à la mode un jour, ne le sont plus le lendemain et il arrive que l'on réutilise des pratiques qui avaient été jugées périmées.
- Si bien, m'a dit un ami, que j'ai connu un médecin tellement en retard qu'il finissait par avoir de l'avance.

*

**

À l'issue de la semaine d'Économie médicale, organisée par la faculté de Marseille, en décembre 1971, M. Robert Boulín déclara :

- Il faut espérer que les progrès techniques et scientifiques permettront un jour d'aboutir à la suppression de la maladie et de dire, à l'inverse de Knock : « La maladie est un état précaire qui ne préjuge rien de mauvais. »

Le ministre de la Santé termina en annonçant que « le rôle de l'ordinateur allait devenir prépondérant. »

L'ordinateur devrait permettre en effet de mieux connaître le passé médical du malade. Relié par un terminal à un centre d'informations, le médecin aurait le maximum de renseignements sur celui qu'il examine.

On prévoit même que le praticien pourra communiquer à l'ordinateur de nouvelles données sur le malade. L'ordinateur établirait sinon un diagnostic, du moins une liste des diagnostics et des traitements possibles.

Au point que l'on arrive à se demander si l'on ne verra pas un jour le robot médecin. Et l'on raconte déjà l'histoire du malade de l'an 2033, entrant dans la cabine d'examen, appuyant sur un bouton et recevant,

trente secondes plus tard, son ticket-diagnostic :

Vous êtes mort depuis dix minutes.

En attendant de se servir de la mémoire d'un ordinateur national, les médecins ont leurs propres fiches sur lesquelles ils notent différents renseignements utiles.

– Votre profession ? s'enquérât un toubib de Soissons.

– Instituteur.

– Vous souffrez d'une sinusite ?

– Oui.

– Quel traitement jusqu'ici ?

– Environ cent vingt mille francs par mois.

À Paris, un malade consulte au sujet d'une crise de goutte.

– Vos parents ont-ils eu la goutte ?

– Non, jamais.

– Et vos grands-parents ?

– Ah ! oui, ma grand-mère avait toujours la goutte au nez.

Également à Paris, un couple de retraités. Lui, retour de l'hôpital Tenon.

– Dans quel service étiez-vous ? demande le médecin.

– Ben, c'est que Tenon est grand. Je me rappelle plus.

– Tu sais bien pourtant, dit madame, les malades étaient classés par rue.

– Ah ! oui, c'était la rue Mathologie.

Un gynécologue m'a raconté qu'il lui arrivait de ne pas se souvenir du visage d'une cliente. En revanche, lorsque venait le moment de l'examen, il reconnaissait parfaitement celle qui pour lui était un cas médical.

Les malades devraient se rendre compte que la mémoire du docteur n'est pas infallible. Il ne faut donc pas hésiter à rappeler tel ou tel détail.

– Et surtout, m'a dit une femme de médecin, ne jamais poser de questions dans une réunion mondaine. Mon mari, par exemple, est perdu s'il n'a pas eu le temps de se rafraîchir la mémoire, en jetant un coup d'œil sur sa fiche.

Certains malades ont leur propre dossier qui atteint parfois l'épaisseur d'un bottin et qu'ils complètent à chaque consultation.

Un médecin de campagne venait de prendre la tension d'un ingénieur parisien. Celui-ci en nota religieusement les chiffres : quatorze et sept.

– Et la dernière fois ? demanda le toubib.

– Je n'ai pas eu besoin de noter. C'était treize-six : la densité du mercure.

À la Rochelle, un malade avait longuement décrit ses symptômes passés et présents. Après quoi, il sortit un papier de sa poche :

– Voilà, docteur, je vous ai fait un guide-âne pour que vous ne vous perdiez pas.

*

**

– Il paraît, disait un journaliste, qu'il n'y a pas de plus mauvais malades que les médecins.

– Peut-être, répondit un chirurgien, mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas de plus mauvais médecins que les malades.

Sinon les amis des malades !

Un soir d'hiver, un toubib reçut la visite d'un maçon qui montra sa joue gauche tout enflée. Le diagnostic était facile, face à une mâchoire en fort mauvais état.

– Mon pauvre ami, c'est un abcès. Il faut aller voir le dentiste.

– Vous êtes sûr que c'est un abcès, docteur ?

– Puisque je vous le dis.

L'homme hocha la tête, pas convaincu :

– Mon chef de chantier m'a regardé ce matin et il m'a dit « que c'était une enflure à cause du froid. » Alors, c'est qu'il se serait trompé ?

Car il y a toujours des gens pour croire n'importe quoi ou n'importe quoi. Les médecins sont encore plus agacés quand ils voient un malade arriver, un article de journal à la main :

– Docteur, j'ai ça.

Certains sont tellement sûrs de leur diagnostic qu'on les vexe en leur demandant de décrire leurs symptômes. Ils veulent une ordonnance et c'est tout.

Un chirurgien m'a raconté que sa grand-mère était une lectrice passionnée d'un hebdomadaire, spécialisé dans les révélations sur Brigitte Bardot, le reine Élisabeth et autres Farah Diba.

– Chaque semaine, elle découpait soigneusement la page médicale. « Tiens, me disait-elle, ça t'instruira et tu verras les dernières opérations réalisées aux États-Unis. » À l'époque, j'étais interne et, heureusement pour les gens que j'opérais, je n'ai pas suivi les conseils de l'hebdomadaire en question. J'y ai lu par exemple que la thyroïde était un organe qui ne servait à rien et qui, en cas d'hypertrophie, pouvait être enlevé sans danger aux enfants. Ce qui anatomiquement est à peu près du niveau de l'invalidé à la tête de bois.

La vulgarisation est surtout criminelle quand, pour le plaisir d'un titre accrocheur, elle donne de faux espoirs aux malades. On ne doit cependant pas la condamner en bloc. Les journaux sérieux ont des conseillers médicaux pour leur éviter les erreurs grossières et certains articles peuvent être très utiles. Telle jeune femme viendra, par

exemple, se plaindre d'un saignement suspect auquel elle n'aurait pas pris garde sans la lecture d'un journal qui lui sauvera peut-être la vie.

– Les parents sont mieux informés qu'autrefois, m'a dit un pédiatre. Je trouve cela excellent, car plus les gens savent de choses et plus ils ont de respect pour le technicien.

La vulgarisation médicale doit-elle s'accompagner de la suppression presque complète du mensonge aux malades ? C'est l'avis d'un professeur agrégé[33] qui, après avoir regretté *la démystification de la médecine*, se demande pourquoi l'on fait tant d'efforts pour rassurer les gens atteints d'une maladie grave.

On accepte en effet d'autant plus aisément une opération que l'on est au courant de sa maladie. Surtout, on ne la retarde pas de quelques semaines ou de quelques mois qui peuvent être fatals.

Il est exceptionnel, conclut le professeur, *qu'un malade vous reproche de lui avoir dit la vérité. L'inverse étant assez fréquent.*

Sur le point de mourir, un peintre confia à une amie :

– Je serai toujours reconnaissant au médecin qui m'a dit que je n'avais plus que deux ou trois ans à vivre. À partir de ce moment-là, j'ai apprécié chaque minute, j'ai vécu avec le maximum d'intensité. Et je dois sans doute à cela d'avoir survécu non pas deux ou trois, mais dix ans.

– Beaucoup plus de gens qu'on ne le croit, m'a dit un généraliste, en veulent au médecin qui leur a révélé la vérité. Moi, je pense qu'elle n'est pas toujours bonne à dire. Tenez, hier, j'auscultais une gamine et j'ai remarqué : « Il y a peut-être un petit foyer pulmonaire. On va faire une radio. » Immédiatement, j'ai vu l'inquiétude sur le visage des parents. Un foyer pulmonaire, ce n'est rien du tout et ça guérit généralement en huit jours, sans complications. Seulement « pulmonaire » fait penser à tuberculose, ce vieux monstre pratiquement vaincu, mais dont on a toujours peur. J'aurais parlé d'un « petit foyer viral », je n'aurais inquiété personne.

Certains malades croient souvent à tort que le médecin leur cache quelque chose.

– Je sais bien ce que j'ai, docteur, disait un vieux bonhomme. Je l'ai vu sur tous les remèdes que vous me donnez : j'ai la posologie.

Le mot le plus traumatisant est certainement le mot « cancer », même si en 1971, on en a guéri quatre sur dix.

– Certains cancers cutanés sont guéris dans la proportion de quatre-vingt-dix-neuf, sinon cent pour cent. J'ai eu récemment, dans ma clientèle, deux cas de ce genre. Pour l'un, j'avais prononcé le mot « cancer. » Tout de suite, ce fut l'angoisse, l'affolement. Je garantissais la guérison, mais mon malade voulait partir aux États-Unis. Aujourd'hui, bien que guéri, il vit dans la hantise d'une rechute. En revanche, le second, ignorant qu'il a eu un cancer, est parfaitement

tranquille.

Combien aussi qui se torturent et qu'une simple visite à leur médecin rassurerait.

– Docteur, disait une dame, j'ai un cancer de la gorge.

À la suite de la lecture d'un article, elle avait eu la curiosité d'examiner sa gorge. Ce qu'elle prenait pour une tumeur était tout simplement ses amygdales.

La vérité choque parfois de façon imprévue. Un prince souffrait d'un abcès et le chirurgien parla de staphylocoques. D'où fureur incrédule du noble personnage :

– Ce sont des choses qu'on n'a jamais vues dans ma famille.

En revanche, une honorable fonctionnaire qui adorait les termes techniques téléphonait sans gêne à son médecin :

– Docteur, c'est au sujet de ma vaginite gonococcique.

Aujourd'hui, qu'elles soient à gonocoques ou à tréponèmes pâles, les maladies vénériennes guérissent d'autant plus vite et d'autant mieux que l'on se soigne sans attendre.

En un temps où la syphilis nécessitait un traitement long et pénible, un homme atterré était assis en face de son médecin :

– La vérole ! Je m'en doutais, docteur, et j'ai préféré ne pas rentrer chez moi. Ma femme ne me pardonnera jamais. Ah ! pourquoi ai-je profité de ce voyage ?

– Écoutez, je dois voir votre femme ce soir. Je lui parlerai et je vous promets qu'elle ne vous posera pas de questions. Seulement, ne lui révélez jamais la vérité.

– Qu'allez-vous lui dire ?

– Laissez-moi faire. Je vous demande seulement d'éviter toute allusion à ce qui vous est arrivé. Sinon, ce serait dramatique.

Le soir, le médecin recevait la jeune femme :

– Madame, j'ai les résultats de votre analyse. Vous avez la syphilis.

– Mon Dieu ! Mon mari va rentrer de voyage. Que vais-je devenir ? Ah ! je n'aurais pas dû profiter de son absence...

– Madame, laissez-moi faire et promettez-moi seulement de ne jamais aborder le sujet avec votre mari...

Bien des années ont passé. Le médecin revoit de temps en temps ses deux clients. Ni l'un ni l'autre n'a parlé et le ménage est très uni.

– Docteur, c'est un peu délicat.

Face à ce quadragénaire rubicond et ennuyé, le médecin a déjà compris. Il attend la suite :

– Je crois docteur que j'ai gaulé quelque chose et ça m'embête, car je rentre après-demain chez moi. Tout ça, parce que j'ai eu la gentillesse de ramasser deux auto-stoppeuses. Comme d'habitude, je me suis arrêté dans un chemin creux. C'est sûrement une des deux qui m'a filé ça. Avouez, docteur, il n'y a quand même pas de moralité chez les

jeunes.

Il arrive que monsieur soit sérieux et que ce soit madame qui ait introduit des tréponèmes dans le ménage. L'explication des époux, chez le médecin, est parfois orageuse. C'est le moment d'évoquer certains cas de contamination accidentelle, comme il en existe tout de même quelques très rares, mais sûrement pas celui qu'invoquait une dame :

– Je sais d'où ça vient. Ce sont les croissants qu'on achète dans le métro.

*

**

Les programmes surchargés de matières inutiles sont une spécialité de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur français. On ne voit pas pourquoi les études médicales feraient exception à la règle.

– Après tout, m'a dit un étudiant de quatrième année, la sélection par le bourrage de crâne est peut-être une façon de juger si nous avons vraiment la vocation et surtout si nous ne sommes pas paresseux. Car un médecin ne peut pas se permettre d'être flemmard.

Les étudiants que j'ai rencontrés en France et en Belgique déplorent surtout de ne pas passer plus de temps auprès des malades. Malheureusement, le malade devient une denrée rare, du moins celui qui est accessible aux étudiants.

Les leçons cliniques que les grands Patrons font au chevet des malades sont en général excellentes, mais elles ne profitent qu'à leur entourage le plus proche. Les autres étudiants, ceux que le professeur Mondor appelait « la lithiasse des couloirs », ne voient ou même n'entendent pas grand-chose.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a dit : « Ne poussez pas. »

D'où l'intérêt de l'enseignement audio-visuel pour diffuser les meilleures leçons à des lithiases qui occupent de plus en plus de couloirs.

Les grands Patrons ont généralement un remarquable diagnostic, mais ils ont quelquefois tort d'être trop sûrs d'eux. Car, rappelle le docteur André Assailly, *il en coûte souvent de se laisser aller à un diagnostic d'impression.*

Et de raconter[34] l'histoire d'un médecin des hôpitaux, « pontifiant » au chevet d'un nouveau malade que lui présentait l'interne de service. Après avoir écouté la lecture de l'observation, il se lança dans une longue tirade sur la maladie dont il pensait l'homme atteint.

Au cours de sa démonstration, il appuya un doigt négligent sur un des yeux du malade. Et il expliqua que, dans des cas semblables, il y avait, comme on pouvait le constater ici, une hypertonie oculaire, c'est-à-dire que l'œil était dur au toucher.

À ce moment, l'interne approcha et chuchota quelque chose à l'oreille du Patron qui, avec un « ah ! » furieux, passa au lit suivant. Le malade dont il venait de parler avait un œil de verre.

Une aventure analogue arriva à un grand professeur belge qui, constatant le défaut de tension et de résistance d'une hanche, diagnostiqua un tabès et expliqua longuement les raisons de son diagnostic, jusqu'à ce qu'une voix timide, celle du malade, l'interrompe :

– Monsieur le professeur, je suis acrobate dans un cirque.

Ce qui est d'un humour moins noir que la réflexion d'un autre professeur, regardant une malheureuse à la bouche complètement tordue :

– C'est tout de même une belle malade.

Combien de grands Patrons aussi qui savent être d'une gentillesse et d'un dévouement extraordinaires. Mais, ces histoires-là, ils n'aiment pas qu'on les raconte et ils se vantent plus volontiers de la belle vacherie faite à un confrère.

Car certains ont la dent dure. Un professeur de pathologie médicale apprit qu'un de ses camarades d'internat venait d'être nommé professeur agrégé. Le nouveau promu était de si petite taille que son aîné trouva drôle de s'écrier :

– Ah ! voilà notre professeur abrégé !

Bien entendu, la plaisanterie cent fois répétée ne plaisait guère à l'intéressé. Jusqu'au jour où il devint professeur, titulaire d'une chaire.

– Maintenant, dit-il triomphalement, tu ne pourras plus m'appeler professeur abrégé.

– Non, je t'appellerai professeur tout court.

Henri Mondor (1885-1962), étant de l'Académie française et fort connu du Tout-Paris, on lui prêta bien des répliques qui ne sont pas forcément de lui.

On m'a affirmé qu'il interrogeait un jour une étudiante très laide et qui se révéla incapable de répondre à la question posée.

– De quelle région êtes-vous ? demanda-t-il.

La malheureuse était du plateau de Millevaches.

– Ah ! j'aurais dû m'en douter ! Une région sèche et aride.

Certes, il ne faut pas hésiter à éliminer les fruits secs qui encombrant les facultés. Mais il ne faut pas non plus tomber dans le malthusianisme et réduire le nombre des étudiants à un chiffre inférieur aux besoins réels. Besoins plus importants que certains ne le disent, si l'on veut bien penser aux régions encore sous-médicalisées,

aux praticiens surmenés, à la nécessité de développer la médecine préventive.

Coller un étudiant à un examen est facile et la tradition est riche en histoires. Vers les années 50, un professeur de thérapeutique, réputé pour sa misogynie, demanda à une étudiante :

– Mademoiselle, avez-vous entendu dire à la faculté que j'étais un con ?

– Oh ! non, monsieur.

– Eh bien, vous n'avez pas dû venir souvent à la faculté. Vous repasserez à la session prochaine.

On sait ou on ne sait pas que la partie osseuse du poignet comprend huit os dont le plus petit est le pisiforme. Il y a un bon nombre d'années, un professeur d'anatomie montrait un de ces os à un candidat :

– Est-ce un pisiforme droit ou un pisiforme gauche ?

L'étudiant, qui n'avait pas envie de jouer à pile ou face, retira sa montre, la jeta en l'air et la rattrapa en demandant :

– Quelle heure est-il ?

On affirme que l'étudiant fut reçu, mais les mauvaises langues ajoutent qu'il était le fils d'un Patron.

*

**

Un bon médecin, ce n'est pas seulement une tête bien pleine, c'est aussi une oreille aiguïlée, un coup d'œil sûr et un grand nombre de connaissances pratiques. Pour les acquérir plus vite, certains étudiants se débrouillent.

– Dès ma première année, m'a dit un jeune gynécologue, j'allais deux ou trois fois par semaine, entre sept heures et neuf heures du matin, aider les infirmières à faire les piqûres. Elles étaient ravies de m'apprendre et moi heureux de pouvoir ensuite les aider.

– À la fin de ma troisième année d'études, m'a raconté un étudiant de Nantes, j'ai obtenu de faire un remplacement d'infirmier pendant les vacances. Sur le plan pratique, j'ai appris en un mois plus qu'en trois années de médecine.

Les professeurs sont conscients de ces problèmes :

– Allez donc donner un coup de main aux urgences, disait l'un d'eux à ses étudiants de première année. Même si l'on vous demande seulement de porter un brancard, ce sera un début.

– L'ennui, m'a dit un généraliste, c'est qu'à l'hôpital on voit beaucoup de moutons à cinq pattes et de moins en moins de malades courants. Car les gens se soignent de plus en plus chez eux ou en clinique.

– L'hôpital, pas question, m'a dit une amie. Jamais je ne supporterai d'être examinée par tous ces étudiants.

Il faut pourtant que les étudiants apprennent leur métier et la plupart des malades le comprennent.

– Je me souviens de ma première ponction lombaire, m'a dit une femme médecin. J'avais bien potassé la technique et j'arrivai, l'air très sûr de moi, pour ne pas inquiéter mon malade. Je retirai les quelques gouttes de liquide rachidien dont j'avais besoin. C'est alors que le malade me dit : « Vous avez terminé, mon petit. Faites-en donc une autre au-dessus, ça vous entraînera. »

– Dès que mon fils sera reçu à son bachot, m'a confié un pédiatre, je le ferai venir à ma consultation. Il m'aidera d'abord pour les choses simples : peser un enfant, le mesurer.

Un étudiant, qui passait presque toutes ses vacances chez un oncle médecin, s'installa ensuite à ses côtés.

– Vous pouvez aller le voir, dit l'épicière du pays. Il a appris avec son oncle.

Et elle n'imaginait pas que le jeune homme ait eu besoin de faire d'autres études.

– Aujourd'hui, m'a dit un généraliste de quarante ans, on forme de remarquables médecins hospitaliers et d'excellents spécialistes, imbattables sur les cas difficiles. Seulement, il faut au départ des gens pour diagnostiquer si un cas est difficile ou non, et cela demande énormément de connaissances.

Il y a de plus en plus d'étudiants qui commencent leurs médecine avec l'intention de se spécialiser. Certes, en 1972, on manque par exemple de réanimateurs, mais d'autres spécialités sont proches du point de saturation. Ceux qui les auront choisies devront-ils se reconvertir dans la médecine générale à laquelle ils n'auront pas été préparés ?

Il est vrai que les étudiants qui souhaitent devenir généralistes apprennent une médecine qui n'est qu'une partie de celle qu'ils auront à exercer. D'où, me semble-t-il, la nécessité d'organiser des stages chez des généralistes. Stages qui se situeraient bien entendu avant le moment où l'étudiant est autorisé à faire des remplacements.

Les étudiants que j'ai interrogés semblaient favorables à la formule. Quant aux généralistes, ils estiment que c'est tout à fait dans l'esprit du serment d'Hippocrate : *Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçu de leur père.*

En Seine-et-Marne, un sondage a permis de constater que le tiers des médecins étaient d'accord pour recevoir un stagiaire. Les praticiens travaillant en groupe étant parmi les plus enthousiastes.

– Les stages, m'a dit un généraliste, seraient très bénéfiques pour l'étudiant, qui apprendrait beaucoup, et assez bénéfiques pour le

médecin, que cela inciterait à ne pas négliger son recyclage.

Y aurait-il des problèmes avec les malades ?

– J'ai fait un stage d'un mois dans le Nivernais, m'a raconté un étudiant, chez un médecin que je devais remplacer l'année suivante. Eh bien, pas un seul malade n'a refusé que je participe à la consultation.

– Je pense même, m'a dit un toubib, que les gens se diront : « Celui-là, si on lui donne un élève, c'est qu'il est bon. »

On m'a argué le secret médical, mais il ne pose pas de problèmes à l'hôpital, pourquoi en poserait-il plus dans le cabinet d'un généraliste ? Simplement le médecin partagerait le secret avec son stagiaire, comme il le partage avec un consultant.

Les plus chauds partisans des stages m'ont paru les médecins de campagne, auxquels un étudiant apporterait un peu d'air de la ville et la possibilité de montrer que l'on n'est pas un vieux croûton.

– L'échange serait d'autant plus fructueux que, pendant les trajets en auto, nous aurions le temps de bavarder.

Quant à la femme du médecin, elle serait ravie de confier au stagiaire certains papiers gloutons ou même le soin de répondre au téléphone « juste le temps que j'aille faire une course urgente. »

La formule ne fait quand même pas l'unanimité. Le docteur Savy, président de l'Union nationale pour l'Avenir de la Médecine est nettement réticent.

– Dans l'intérêt des malades, m'a-t-il précisé, la présence d'un tiers risquant de dénaturer le caractère personnel de la consultation.

En revanche, le docteur Monier, président de la Confédération des Syndicats médicaux français, m'a dit avoir pensé depuis longtemps aux stages et souhaiter qu'ils prennent place dans une nouvelle organisation de l'enseignement de la médecine générale.

En attendant, pourquoi les étudiants ne passeraient-ils pas eux-mêmes des annonces dans les journaux médicaux ? Certes, les généralistes les plus empressés à répondre seront peut-être ceux qui ont des filles à marier. Les étudiants craintifs pourront toujours rédiger des annonces dans le genre de celle-ci, trouvée dans un vieux journal suisse :

Étudiant en médecine (3e semestre) désire être admis comme fils dans la famille d'un docteur ayant pratiqué au moins depuis 13 ans et n'ayant pas de jeune fille entre 15 et 30 ans chez lui.

*

**

Les élèves infirmières, comme d'ailleurs les étudiants en médecine, font des perles. Mais, quand on n'est pas du bâtiment, elles demandent

souvent à être expliquées.

L'utérus sort du placenta. Pour éviter l'hémorragie, on pince cochère...
Tout le monde ne sait pas forcément que la pince s'appelle en réalité Kocher, du nom de l'illustre chirurgien suisse (1841-1917) qui en fut l'inventeur.

À l'examen d'entrée d'une école d'infirmières du Sud-Ouest, les perles d'anatomie étaient nombreuses et plus faciles à apprécier pour le commun des mortels :

Le diaphragme est une ligne imaginaire située entre l'estomac et l'intestin.

Le rein est surmonté de la capsule minérale.

La thyroïde est une glande qui fait les nains.

La peau a une fonction protectrice : la pluie ne passe pas à travers.

Leurs études terminées, les infirmières ont appris bien des choses et c'est avec beaucoup de pertinence qu'une candidate au diplôme d'État écrivit :

La femme enceinte doit être ménagée pendant le voyage de noces.

Alors qu'une future secrétaire médicale affirmait :

Les urines vont toujours à sens unique, quand bien même on ferait les pieds au mur ou le poirier.

Et puis, je l'ai déjà dit souvent, tout le monde pond des perles. À commencer par un passant auquel un reporter de R.T.L. demandait :

– Savez-vous ce que c'est que la psychanalyse ?

– Je sais qu'il y en a de deux sortes : la psychanalyse de sang et la psychanalyse d'urine.

*

**

Le rire c'est la santé, oui. Mais il est difficile de rire lorsque l'on a de vilaines dents. J'ai donc été voir comment l'on formait les dentistes de demain.

En face d'une des écoles de Paris, se trouve un petit restaurant à l'enseigne de *la Dent creuse*. C'est là qu'a débuté mon enquête et que l'on m'a raconté quelques-unes des histoires de l'école.

Au temps où les empreintes se prenaient encore au plâtre, une étudiante oublia son patient. Quand elle revint, le porte-empreinte était scellé dans la bouche du malheureux. L'étudiante chercha un professeur pour lui demander conseil, mais il était tard, tout le monde était parti. Alors, affolée, elle s'enfuit.

Le patient attendit un moment. Ne voyant rien venir, il quitta l'école déserte et entra dans le commissariat de police voisin. Faute de pouvoir parler, il montra le porte-empreinte dont le manche dépassait de sa bouche.

– Vous avez de la chance, dit un agent, l'école dentaire est juste de

l'autre côté de la rue.

Qu'ils soient à Paris ou en province, les élèves des écoles dentaires ont à ingurgiter un certain nombre de matières dont ils ne se serviront pour ainsi dire jamais, au cours de leur carrière. Il y a dix ans, quand j'écrivais *la Foire aux cancrs*, j'aurais crié au scandale. Aujourd'hui, l'indulgence venant avec l'âge, je me félicite que les futurs dentistes ne soient pas aussi obligés de faire du latin.

Vers 1950, l'un d'eux, qui préférait le rugby aux bouquins de physiologie, fut interrogé sur les globules du sang.

– Les globules, répondit-il, y en a des rouges, y en a des bleus.

Les étudiants travaillent d'abord sur des « fantômes », en l'occurrence des têtes métalliques à mâchoires de plâtre, dans lesquelles on glisse de vraies dents. Le travail se fait sous la surveillance des professeurs et l'on entend parfois l'un d'eux remarquer :

– Voyons, la bouche n'est pas ici, vous êtes en train de soigner votre patient par les oreilles.

Après avoir bien assimilé la technique sur fantômes, les étudiants sont lâchés sur des patients désireux de se faire soigner à moindres frais.

– La première fois, on a beaucoup plus peur que le patient, parce que lui ignore que c'est la première fois. Heureusement, les professeurs ne sont pas loin.

– Moi, m'a raconté une étudiante, je suis toujours très longue pour préparer mes instruments. Alors, j'ai acheté un livre que je donne à mes patients. C'est un livre de vous.

Comme je me déclarais flatté, elle ajouta :

– Vous savez, je voulais quelque chose de drôle. J'ai pris n'importe quoi.

Une autre étudiante m'a confié :

– J'avais choisi de devenir dentiste plutôt que médecin, pour n'avoir pas à écouter les doléances des malades. Eh bien, nos patients parlent aussi et on ne peut pas les obliger à rester sans arrêt la bouche ouverte.

Ça cause, mais ça fait des perles :

– Je souffre d'une gingivite affectueuse.

– J'ai un plomb de sauté.

– Ma dent s'est cassée. Il ne reste que les radis.

– J'ai un peu mal quand je *déglutine*.

Sans oublier cette dernière perle, dont j'ignore si elle est due à un cuisinier ou un fan de Jean-Christophe Averty :

– Ça m'a fait mal, surtout lorsque le dentiste m'a passé la Moulinette.

Les dentistes font cependant de moins en moins mal, mais cela

n'empêche pas qu'il y ait parfois des mécontents. Tel ce monsieur, venu se plaindre, dans une école dentaire, d'un râtelier qui pourtant lui allait fort bien.

– Laissez-moi votre appareil jusqu'à lundi, dit une assistante, je vais le passer au conformateur américain.

Le lundi, le monsieur revint, essaya son râtelier et se déclara satisfait.

– Vous voyez bien, dit-il, qu'il fallait faire quelque chose.

Et il s'en alla, sans se douter que le conformateur américain était simplement le tiroir du bureau de l'assistante.

Tandis qu'une dernière étudiante m'a raconté qu'elle examinait un jour un Espagnol :

– Vous avez une sensibilité au froid, dit-elle. On va traiter votre dent.

– Ce n'est pas la peine. Je retourne en Espagne et, là-bas, il fait chaud.

*

**

Charles Bovary, écrit Flaubert, *avait pour l'extraction des dents une poigne d'enfer*. Les dentistes d'aujourd'hui savent, grâce à l'anesthésie, revêtir leur poigne de velours. Il n'empêche que certains adultes continuent à avoir aussi peur que lorsqu'ils étaient enfants.

Avant de se faire arracher une dent, une dame remit à son dentiste une grande feuille de papier, sur laquelle elle avait inscrit son groupe sanguin et une série de numéros de téléphone, à savoir : les pompiers ; l'ambulance ; l'hôpital ; son médecin habituel (et en cas d'absence, les médecins les plus proches) ; le bureau de son mari et une amie ayant le même groupe sanguin qu'elle. Enfin, elle avait découpé et collé un schéma montrant comment pratiquer le bouche à bouche.

L'arrachage de la dent se passa sans complications et, lorsque tout fut terminé, la dame dit au dentiste :

– J'avoue que j'étais un peu inquiète.

Contrairement à *Charles Bovary*, les médecins d'aujourd'hui n'arrachent plus les dents. L'un d'eux était installé depuis un mois et demi à peine quand, un dimanche, à six heures du matin, il fut réveillé par un bonhomme qui lui dit :

– C'est pour m'arracher une dent. Faites vite.

Le jeune médecin expliqua qu'il n'était pas dentiste, mais l'homme insista :

– Je suis décidé. Allez-y.

Au bout de cinq minutes de discussion, il comprit qu'il n'aurait pas gain de cause et fit demi-tour, disant avec un air de profond reproche :

– Quand on est bon docteur, on sait tout faire.

Si je devais donner un titre à cette fin de chapitre, je choisirais *les Perles de la couronne*, en souvenir d'une petite Sylviane qui racontait :

– Mon papa avait mal aux dents. Alors, le dentiste lui a mis une couronne sur la tête.

Les perles de la couronne me viennent d'un peu partout. En Dordogne, une brave femme expliquait :

– Je me ferais bien remettre des dents dans la bouche, mais quand on me prend les initiales, cela me donne goût à rendre.

En Normandie, la mère et la fille se présentent, aussi édentées l'une que l'autre :

– C'est pas la peine de faire deux râteliers, parce que ma fille et moi on mange pas aux mêmes heures.

Dans l'Aveyron, une dame explique :

– Je veux des toutes petites dents, des dents d'oiseau.

Toujours dans l'Aveyron, un Parisien en vacances souffre d'arthrite :

– Je ne me souviens plus exactement ce qu'avait dit mon dentiste de Paris. C'était de la néphrite ou de la métrite.

Un magistrat est aussi en vacances.

– Avez-vous mal au palais ?

– En ce moment, je n'y vais pas.

En Essonne, le fils d'un facteur demande :

– C'est aujourd'hui que vous allez m'oblitérer ma dent ?

À Madagascar, un dentiste soigne un homme politique.

– Je vais vous faire une anesthésie locale, dit-il.

– Non, je préfère une anesthésie française.

Quelque part en France, un dentiste nouvellement installé collectionnait les vieilles prothèses et demandait à tous ses clients de fouiller dans leurs greniers. Jusqu'au jour où il n'eut presque plus de clients. Un des derniers expliqua :

– Que voulez-vous, les gens ont peur que vous vous serviez des vieux râteliers pour en faire des neufs.

Car on change encore plus facilement de dentiste que de médecin. Il est vrai qu'il y a des patients dont les dentistes se passeraient bien. Tels ceux à qui l'on dit « crachez » et qui écartent les genoux pour le faire par terre.

Les enfants sont parfois des clients difficiles. Une dentiste avait expulsé, avec perte et fracas, un moutard particulièrement récalcitrant. En le voyant sortir, un autre moutard dit :

– C'est malin, tu me l'as énervée.

Encore une mécontente. Myriam (quatre ans) à qui l'on a arraché une dent et qui se plaint :

– Il a pris ma dent le monsieur et il ne m'a même pas demandé la permission.

Tandis que Anne (sept ans) revient de classe, édentée, zozotante.

– Tu sais, maman, dit-elle, il y a une autre fille à l'école qui perd ses dents. Ça doit être la saison.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille applaudit à grands cris.
(Victor Hugo : *Les Feuilles d'automne.*)

« *Lorsque l'enfant paraît, je prends mon chapeau et je m'en vais.* »
(Paul Léautaud : *Journal littéraire.*)

ET L'ENFANT PARUT

CATHERINE (trois ans) attend un petit frère et on lui a montré, dans le jardin, le chou d'où il sortira. Un matin, maman trouve Catherine, un torchon à la main, qui essuie la rosée recouvrant le chou :

– C'est pour que le petit frère ait pas froid.

J'ai toujours été contre les histoires de choux, de roses et autres cigognes dont le seul mérite est d'inspirer quelques perles. Mais certains adultes aussi sont d'une belle naïveté. Faute d'une éducation sexuelle convenable et qui devrait intervenir au niveau de l'école primaire, on voit encore des gens croire aux choses les plus invraisemblables. Tel cet excellent naïf, disant :

– Pas étonnant qu'y ait tellement de jumeaux. Avec les Allocations familiales.

– Comment cela ?

– Ben oui, y a qu'à s'amuser deux fois de suite.

Alors qu'au siècle dernier, l'heureux père de jumeaux s'écriait :

– Dire que si mon bonnet de nuit n'était pas tombé dans la ruelle, il y en aurait peut-être eu trois !

Vers 1910, un notaire de province, à l'air digne et majestueux, se présenta en compagnie de sa femme, chez un grand chirurgien parisien :

– Nous sommes mariés depuis un an, expliqua-t-il, et nous n'avons pas encore d'enfants. C'est pourquoi nous venons vous consulter.

Le chirurgien examina la dame qui se révéla parfaitement vierge. Il apprit alors que, chaque soir, le notaire embrassait sa femme, la serrait très fort contre lui et s'endormait.

– C'est tout ce que vous faites ?

– Mais oui, docteur.

– Eh bien, un petit cours d'anatomie va vous montrer ce que l'on peut faire d'autre.

Trois ans après, le notaire et son épouse étaient de retour chez le chirurgien :

– Docteur, vos conseils nous ont profité, nous avons deux enfants. Seulement, maintenant nous voudrions savoir comment faire pour ne plus en avoir.

Vers 1960, un médecin parisien reçut la visite d'un couple (lui et elle agrégés des lettres) qui, après six ans de mariage, regrettait de ne pas avoir d'enfants. Là aussi, madame se révéla parfaitement vierge.

– Pourtant nos rapports sont normaux, dit monsieur.

Ce qu'il croyait normal se situait dans la région ombilicale. Beaucoup plus de gens qu'on ne le croit attribuent en effet au nombril de leur épouse des vertus procréatrices qu'il n'a pas. Et, après tout, si ce qui précède est une révélation pour certains lecteurs, mon livre

n'aura pas été inutile.

La palme du genre revient à l'histoire, déjà ancienne d'un brave homme disant à un médecin :

– J'aurais besoin de fortifiants. Depuis que ma femme attend un enfant, je suis épuisé. Vous comprenez, docteur, trois fois par nuit.

– Rien ne vous oblige à de telles performances.

– C'est que, docteur, il faut bien nourrir le bébé.

*

**

Maman venait d'expliquer à Jocelyne (quatre ans) ce qu'était un épouvantail à moineaux. La fillette réfléchit un instant, puis demande :

– Quand j'étais petite graine dans ton cœur, est-ce qu'on avait un épouvantail à la maison, pour que les oiseaux ne viennent pas me manger ?

Car, même quand ils en savent un peu plus, les enfants continuent à pondre des perles. Stéphane revient de l'école :

– Maman, qu'est-ce que tu vas faire de ma petite sœur ? Sa maîtresse est en congé d'énormité.

Jean-Denis (quatre ans) revient aussi de l'école :

– Maman, tu as vu que ma maîtresse elle est un peu ronde ?

– Oui, et alors ?

– Elle attend un bébé.

– Elle te l'a dit ?

– Non. J'as réfléchi.

Les médecins ont parfois besoin de réfléchir pour comprendre ce que disent leurs clients.

Un jeune toubib qui venait d'arriver à Fort-de-France vit entrer dans son bureau une ravissante Martiniquaise :

– Docteur, je suis bouleversée parce que je suis épanouie.

Il fallut un moment au médecin pour comprendre *qu'être bouleversée* signifie avoir mal au cœur et *qu'être épanouie* veut dire que l'on attend un bébé.

Il existe de nombreuses expressions plus ou moins imagées que l'on devrait enseigner à tous les étudiants en médecine.

Quand une dame déclare que *la nature ne lui vient plus*, elle veut dire la même chose que sa voisine affirmant :

– Docteur, je suis devenue frigidaire.

L'argot parisien a sa part dans ce genre d'expressions. Telle personne expliquera par exemple *qu'elle n'est sûrement pas enceinte parce qu'on lui a dévissé les échalotes*. Telle autre *qu'elle a mal au tuyau de la gaieté*.

Dans le Rouergue, une dame de quatre-vingts ans confiait à son

dentiste :

– Vous savez, je n'ai plus mes époques mensuelles.

Une Lilloise, à qui l'on demandait si elle avait un cycle menstruel régulier, répondit :

– Oh ! moi, je ne fais jamais de bicyclette.

Un biologiste de Seine-et-Marne reçut la visite d'une jeune femme qui lui dit :

– Voilà, docteur, je voyais, je n'ai plus vu, j'ai revu, je ne revois plus.

– Mais, ma pauvre dame, vous vous êtes trompée de porte. Je suis biologiste. C'est ma femme qui est ophtalmologiste. Elle va s'occuper de vous.

Elle ne s'en occupa pas, pour la bonne raison que la dame voulait un test de grossesse.

Car, une femme qui « ne voit plus » est en général une dame qui n'a pas eu ses règles à la date habituelle.

– Dans ce cas, m'a dit un gynécologue, je prescris un médicament qui déclenche les règles, s'il n'y a pas grossesse, mais qui, en cas de grossesse, ne modifie pas la fixation de l'œuf. Je le précise bien à mes clientes. Autrement, elles seraient persuadées que je les ai aidées à interrompre leur grossesse et je ne tiens pas à passer pour un avorteur.

S'il s'agit d'un simple retard de règles, la dame peut en effet s'imaginer que son docteur lui a rendu un de ces services que la loi française interdit encore au moment où j'écris. Mais l'avortement est un sujet dans lequel il n'y a guère matière à rire.

Il n'en est pas de même de la contraception et, sans que cela aille très vite, les médecins français sont de plus en plus nombreux à donner des conseils à leurs clients, pour une meilleure régulation des naissances. D'où quelques perles. Exemple, ce brave homme à qui son toubib avait dit : « Prenez donc des préservatifs » et qui revint se plaindre :

– C'est pas facile à avaler votre truc. J'ai essayé avec de l'eau sucrée, pas moyen. J'y suis quand même arrivé avec un bon coup d'armagnac.

Avec une belle simplicité, un Portugais demandait à un pharmacien :

– Quelque chose pour travailler avec les femmes.

Et un habitant de Montargis :

– Donnez-moi un jeu de dames.

On peut aussi employer les grands moyens. Une Périgourdine disait à une sage-femme :

– Vous ne pourriez pas me faire couper mes trompettes ?

Une Briarde avait emmené son mari en Suisse, pour qu'il se fasse *couper les différents* :

– Maintenant, docteur, je n'ai plus rien à craindre.

Trois mois après :

– Docteur, je crois que je suis enceinte.

– Mais enfin, vous m'avez dit que votre mari avait subi une intervention en Suisse.

– Oui, docteur, seulement on a un bon copain qui vient souvent boire le café et comme il reprend son travail plus tard que mon mari...

Un autre monsieur avait subi une intervention semblable et sa femme était également enceinte.

– Docteur, je suis sûr de sa fidélité.

– Eh bien, vous êtes un cas unique dans l'histoire de la médecine. Vos déferents ont repoussé.

J'ignore si le chirurgien avait imparfaitement exécuté son travail ou s'il mentait pieusement pour sauver la paix du ménage. En tout cas, le monsieur fut réopéré et sa fidèle épouse n'eut pas d'autres enfants.

Une Charentaise (vingt-huit ans, mère de six enfants) avait appris la création récente d'un Centre de planning familial :

– C'est-il bon, docteur, cette pilule contre les enfants ?

– Il faut peut-être encore attendre un peu pour juger.

– C'est que voyez-vous, je serais plutôt pressée. J'ai deux lunes de retard.

Aujourd'hui, bien des femmes se méfient encore de la Pilule ou se plaignent de certains troubles.

– À Mexico, m'a raconté un médecin, on a donné la Pilule à un groupe de femmes et des placebos à un autre groupe. Eh bien, la proportion des femmes ressentant des effets secondaires a été la même dans les deux groupes.

Pour des raisons diverses, certains maris sont contre la Pilule.

– D'abord, disait l'un d'eux, ça n'a pas empêché ma sœur d'avoir un enfant.

Enquête faite, ladite sœur avait oublié de prendre la Pilule pendant deux jours. Une Algérienne jurait en revanche qu'elle n'avait pas oublié une seule fois. Comme cela se passait dans un service hospitalier parisien, on alla chercher le Patron. Un cas où la Pilule ne marchait pas, c'était suffisamment extraordinaire pour qu'on le prévienne.

– Voyons, madame, vous n'avez vraiment jamais oublié ?

– Jamais.

– Vous êtes sûre ?

– Oui, mon mari l'a bien prise tous les soirs.

On m'a raconté que la même mésaventure arriva à des étudiants toulousains. Je ne voulais pas y croire, mais un gynécologue parisien me cita le cas d'un ingénieur qui, pendant trois mois, avala la Pilule à la place de sa femme.

– Ils étaient venus ensemble, m'expliqua-t-il, j'avais seulement dit : « La Pilule doit se prendre le cinquième jour après les règles. » Depuis, je précise toujours que c'est madame qui doit la prendre.

Il y a quelques années, le sympathique[35] éditeur Dorchy mit en vente une carte, dessinée par Fred et sur laquelle on lisait :

Si vous ne voulez pas avoir d'enfants, je vous envoie une pilule.

À l'intérieur, il y avait une pilule verte, dans un sachet de cellophane, et en dessous ce conseil :

Mettez-la entre vos genoux et serrez très fort !

L'astuce n'était pas neuve, mais elle semblait plaire à un habitant de Rambouillet qui achetait chaque jour une nouvelle carte. Jusqu'à ce que le marchand, intrigué, lui demande la raison de ces achats.

– Ben, c'est pour ma femme.

Aux dernières nouvelles, ni les éditions Dorchy ni le fabricant de dragées (fournisseur de la pseudo-pilule) n'ont été attaqués en responsabilité de paternité.

– Heureusement, m'a dit un médecin, l'examen prénuptial nous permet de donner quelques indications.

Par exemple à ce couple pour qui il était préférable de ne pas avoir d'enfants.

– Tu feras attention, dit le toubib au mari.

– Oh ! docteur, y a aucun danger. On se marie pas à l'église.

Un gynécologue m'a raconté l'histoire d'une jeune fille qui se refusait absolument à l'examen prénuptial, croyant qu'il s'agissait d'un essai avec le docteur.

Une autre demoiselle, plus prolongée et nettement moins naïve, voulait que son médecin demande à la mairie de réduire les délais légaux.

– Vous êtes donc si pressée ? Vous n'êtes pourtant pas enceinte ?

– Non, mais vous comprenez, tant qu'il est décidé !

Quelquefois, tout ne marche pas comme prévu et il faut retourner voir le docteur. Ce peut être la faute de madame et il suffit d'un léger coup de bistouri pour venir à bout d'un hymen particulièrement récalcitrant. Ou bien monsieur est affligé d'un phimosis semblable à celui qui, pendant sept ans, empêcha Louis XVI de rendre à Marie-Antoinette les hommages qu'il lui devait.

Tel était le cas d'un jeune cultivateur de l'Indre, fort déçu d'apprendre qu'il devrait passer par les mains d'un chirurgien. D'autant plus déçu, que cela se situait en un temps où les cultivateurs ne bénéficiaient pas de la Sécurité sociale.

– Qu'est ce que t'en dis, toi ? demanda-t-il à sa femme.

– J'en dis qu'on s'est mariés et que ça a coûté cher ; qu'on s'est installés et que ça a coûté encore plus cher. Alors, puisque ça a attendu huit jours, ça attendra bien six mois.

– Ma fille, disait une Parisienne, c'est une vraie Lulu Berlue. Elle fait tous ses coups en *catinmini*.

L'ennui est que cela se termine parfois chez le docteur. Par exemple, un certain soir, vers onze heures.

– Ma fille a des douleurs de ventre.

Examen rapide :

– Mais elle est sur le point d'accoucher.

– C'est impossible, dit la mère.

La fille interrogée finit par reconnaître qu'elle est sortie avec un garçon.

– Juste une fois, précisa-t-elle vertueusement. D'ailleurs, j'ai vu un docteur qui m'a dit que j'avais le pancréas un peu gonflé.

Étrange diagnostic, sûrement inventé par la demoiselle. Mais il arrive que les médecins se trompent, surtout s'ils n'ont pas procédé à un examen approfondi. On m'a cité plusieurs cas de toubibs (dont un gynécologue) s'apercevant que leur bonne était enceinte... le jour de l'accouchement. L'un d'eux avait même soigné la sienne pendant six mois, pour des douleurs de ventre. Il est vrai que la silhouette de certaines femmes enceintes est à peine alourdie et, si on les regarde de face, cela ne se voit pratiquement pas.

Il n'est pas tellement rare de rencontrer des femmes qui, jusqu'au dernier moment, ne se sont pas rendu compte ou n'ont pas voulu se rendre compte qu'elles étaient enceintes.

– Docteur, pouvez-vous venir pour la fille à la voisine ? Elle dit que c'est une hernie.

La hernie se révèle être un beau garçon de six livres. Ou bien ce sont « des coliques rouges. » Ou encore l'appendicite, comme le croyait une grosse dame qui, vers 1930, amena sa fille chez un chirurgien. Obligée de se rendre à l'évidence, elle voulut savoir qui était le père.

La demoiselle refusa d'abord de répondre, puis avoua :

– J' sais pas son nom. C'était un *bicycliste*.

Plus récemment, une mère demandait d'un air soupçonneux au médecin qui venait d'examiner sa fille :

– Ça ne serait pas ces piquûres qu'on lui a fait au dispensaire qui seraient cause de ça ?

Un toubib de la région parisienne venait d'examiner une jolie brune, nettement enceinte. Poursuivant le questionnaire d'usage, il demanda :

– Le père est-il en bonne santé ?

– Le père, si je savais où il est, il serait pas en bonne santé.

Il arrive aussi que les femmes se croient enceintes à tort. Une gynécologue de la région parisienne reçut récemment la visite d'une dame de quatre-vingts ans qui lui expliqua qu'elle avait rencontré un vieux camarade et que... bref, elle craignait d'attendre un bébé.

– Rassurez-vous, madame, vous n'aurez pas d'enfant.
– C'est que, je me demande...
– Je vous garantis que vous n'avez rien à craindre.
– Bon, je vous crois. Mais si j'ai un bébé, vous l'aurez sur votre paillasson.

Dans le doute, on peut toujours faire faire *un texte*, pour parler comme une Charentaise qui téléphonait au dispensaire :

– Je voudrais un texte de grossesse.
– Ici, madame, lui répondit-on, nous ne faisons que les radios et les prises de sang. Allez dans un laboratoire, on vous fera un test sur lapine ou sur grenouille.

– Mais, dit la dame indignée, c'est un texte pour un enfant !
Texte ou pas texte, certaines demoiselles refusent d'admettre l'évidence. Une jeune Bretonne soutenait mordicus qu'elle n'était pas enceinte. Dans la voiture qui la conduisait à la clinique, elle hurlait :

– Je ne suis pas enceinte... Je ne suis pas enceinte.
Pendant l'accouchement, elle continua à répéter qu'elle n'était pas enceinte, jusqu'au moment où, voyant son enfant, elle dit :

– Oh ! qu'il est mignon !
Déjà averties des mystères de la vie, deux petites filles jouaient à la dame :

– Moi, dit la première, j'attendais des triplés.
– Et moi, madame, dit Nicole (huit ans), j'en avais quinze, j'en avais jusque dans les cuisses.

Les futures mères n'ont pas autant d'imagination, mais combien croient encore à de vieilles légendes.

« Il faut manger pour deux », disent-elles en s'empiffrant, alors qu'elles devraient au contraire surveiller leur régime.

Les envies des femmes enceintes sont bien connues. Qu'un bébé ait une tache quelconque sur le corps, on trouvera tout de suite une explication :

– C'est à cause de cette confiture de groseille qu'elle n'a pas pu avoir, explique belle-maman avec un regard sévère à son gendre.

Chaque région a ses superstitions et ce que j'ai pu noter ici ou là se retrouve ailleurs.

En Dordogne, quand la femme a des aigreurs ou des brûlures d'estomac, on lui dit que les cheveux du bébé sont en train de pousser.

En Gironde, certaines mères gardent précieusement le cordon ombilical de leur fille. Le jour où celle-ci se mariera, elle devra coudre le cordon desséché dans sa robe, afin d'être assurée d'avoir des enfants à son tour.

Ailleurs, on conseille d'enterrer le cordon ombilical sous un rosier à fleurs blanches pour que l'enfant ait le teint clair, sous un rosier à fleurs rouges pour qu'il ait le teint coloré. Mais pas sous un pied de

vigne, il deviendrait ivrogne.

Et ultime précaution, suggérée par un petit cancre :

Le lit de bébé doit avoir des barreaux assez hauts pour que les microbes ne puissent pas l'atteindre.

*

**

– C'est un noir !

Ce cri de triomphe, le médecin en avait l'habitude.

Des cheveux noirs signifiaient que l'enfant était du mari. Des cheveux roux, qu'il était de l'amant et le mari s'en allait alors boudier mélancoliquement à l'autre bout de la pièce.

D'autres pères sont blasés. Tel celui-ci dont c'était le treizième enfant. Installé devant la télé, il regardait *Othello*.

– Ah ! docteur, dit-il, je voudrais bien savoir comment ça va finir !

Quand la parturiente est une demoiselle, la future grand-mère est rarement blasée. Un médecin des Landes avait annoncé que le bébé se présentait par le siège. Voyant qu'il n'était pas compris, il expliqua :

– Il se présente par-derrière.

La presque grand-mère ne fit qu'un bond vers sa fille qu'elle se mit à injurier avec une vertueuse indignation :

– Encore que tu aies fait ça par-devant, mais par-derrière !

Vers les années quarante, un médecin suisse est appelé dans un petit village de montagne, près de Sion. Par le téléphérique, il gagne la maison de la future mère. L'accouchement est difficile, les conditions d'hygiène sont primitives, l'éclairage parcimonieux. Deux heures d'efforts, pour aboutir enfin à un magnifique garçon bien vivant et à une jeune maman épuisée de fatigue.

Il fait nuit et le docteur, qui a déjà eu une dure journée de travail, accepte avec reconnaissance le café et le coup de gnôle offerts par la nouvelle grand-mère.

Soudain, prenant le père à témoin, celle-ci s'écrie :

– Je leur avais bien dit de ne pas trop s'en donner hier.

– Comment cela « s'en donner » ?

– Eh, pardi, docteur, y se sont mariés hier.

Un toubib se souvient d'une jeune Portugaise qui vint accompagnée de sa mère et d'un interprète :

– Voilà, expliqua celui-ci, elle a couché avec son fiancé et il dit qu'elle n'était pas vierge. Alors, la maman voudrait que vous fassiez un certificat pour dire que sa fille était vierge.

Un médecin du Nord aurait pu encore plus difficilement attester que sa cliente était vierge, car elle était très très enceinte. Or le futur attendait dans la pièce voisine.

- Il le sait ? demanda le toubib.
- Je peux pas le dire. C'est pas de lui !
- Et quand il s'en apercevra ?
- Il m'aime trop pour me quitter et puis on le dira à personne.

Malheureusement, l'enfant ne fut pas aussi discret. Au beau milieu du repas de noces, la mariée dut se lever de table. Un moment après, on entendit des cris dans la pièce voisine. C'était le scandale public ! Le marié prit son vélo... et retourna chez son père. Il revint tout de même le soir :

- J' te garde, dit-il à sa femme, mais pas l'enfant.

Et l'enfant fit le bonheur d'une belle-sœur qui n'avait jamais pu en avoir.

Les mariées un peu rondes ne datent pas d'aujourd'hui. Un jeune Périgourdin et une jeune Vendéenne avaient fêté Pâques avant les Rameaux. Ma grand-mère, ayant appris la chose, fit une remarque acerbe devant le père Benoît, un vieux trappiste venu dire la messe de mariage.

– Oh ! madame, répondit-il, ce n'est qu'un petit acompte et le Bon Dieu est si coulant.

*

**

Peu de temps avant la date prévue pour la naissance de son bébé, maman veut sortir pour faire une course.

- Ce n'est pas très prudent, dit papa. Tu vois ça que le bébé arrive.

Alors, la fille de la maison (trois ans) s'approche de sa mère et dit :

– Tu peux partir, maman, si le petit frère arrive, je le ferai asseoir sur le canapé.

Au début du siècle, dans le sud du Finistère, un jeune médecin était en train de procéder à un accouchement aux fers. À la suite d'une fausse manœuvre, un des instruments tomba sur le cotillon de la parturiente, un de ces cotillons que l'on ne lavait qu'une fois par an. Si bien que le jeune médecin se demanda ensuite s'il n'avait pas fait une faute d'asepsie.

Il y repensa le lendemain, imaginant une infection grave, une fièvre puerpérale. Toute la journée, il attendit un appel qui le précipiterait au chevet de la malheureuse mère. Rien ne vint. Le soir, il alla rôder autour de la ferme où était né l'enfant. Après bien des hésitations, il se décida à entrer et, apercevant le père, il demanda, la gorge serrée :

- Alors, comment va le petit ?

– Ça va.

– Et... et la mère ?

– Ben, elle est là, dans le champ, qui arrache les patates.

On pourrait citer d'autres exemples de ce genre. Vers les années trente, un médecin de la Loire avait accouché une femme qui habitait à bord d'une vieille péniche. Malgré des conditions d'hygiène déplorables, tout se passa bien et, un peu avant minuit, le praticien put aller se coucher.

À deux heures du matin, il fut appelé de nouveau sur la péniche où il trouva la femme en train de balayer. Elle bénéficiait de l'Assistance médicale gratuite et c'est à ce titre qu'elle expliqua :

– J'ai ben assez peiné comme ça et je vous ai fait revenir, docteur, pour que vous me marquiez une bouteille de kina.

En Eure-et-Loir, un carabin qui faisait un remplacement arriva dans une masure, composée d'une seule pièce où une femme allait accoucher. Le père et les enfants étaient rassemblés autour de la parturiente.

– Faudrait faire sortir les gosses, dit le jeune médecin.

D'un geste du pouce, le père montra la porte :

– Il pleut.

Si bien que l'accouchement se passa devant le père, les sept enfants... et une oie, venue se joindre à la compagnie.

– On m'a fait seize ariennes, disait une Périgourdine à une sage-femme.

La même sage-femme m'a raconté qu'un futur père lui demanda un jour :

– Je veux voir ma femme.

– Impossible, elle est en chirurgie. On lui fait une césarienne.

– Foutre, mais ma femme est française !

Sur le berceau d'un autre bébé, la sage-femme avait placé un petit papier avec la mention "césar." Quand le père arriva, il dit timidement :

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, on le changera de prénom.

*

**

Dans son livre, *Médecin de banlieue*[36], le docteur Paul Noël cite ce vieil adage :

Si tu es intelligent, tu fais la médecine,

Si tu es habile, tu fais la chirurgie,

Si tu es dévoué, tu feras les accouchements.

Le choix d'un accoucheur est donc important et, là encore, on a intérêt à demander conseil à son médecin habituel. Les généralistes font en effet de moins en moins d'accouchements et préfèrent envoyer leurs clientes à l'hôpital ou en clinique.

C'est que l'attente semble parfois bien longue à un praticien déjà

harassé par une dure journée de travail. Ou alors, il faut imiter ce médecin charentais qui avait pris l'habitude de s'étendre à côté de la parturiente. Pour être sûr de se réveiller quand le travail commencerait, il posait une main sur le ventre de la future mère.

Jusqu'à un certain soir où l'accouchement fut moins rapide que prévu et où le médecin se réveilla au petit matin, tout étonné d'avoir passé une nuit entière à côté d'une de ses clientes.

Les accoucheurs sont quelquefois appelés au milieu d'un repas ou d'une réunion mondaine. À Cahors, c'est dans un bal costumé que le futur père alla chercher le docteur. Celui-ci était déguisé en chevalier du Moyen Âge. Il enleva son heaume, mais ne parvint pas à s'extraire de la cuirasse. Et le bébé qui naquit ce jour-là fut probablement le premier, depuis des siècles, à être mis au monde par un homme en cuirasse.

Un de mes amis a chez lui un petit soufflet dont il se sert pour son feu.

– Savez-vous, m'a-t-il dit, que je dois la vie à ce soufflet. Le vieux médecin de la famille me l'avait mis dans la bouche et il s'est activé pendant deux heures, jusqu'à ce que je respire normalement.

Parfois, on tient le bébé la tête en bas, pour dégager sa gorge des mucosités qui l'encombrent.

– Attention, cria la mère affolée, vous allez lui faire casser l'aiguille de l'estomac.

– Je n'ai jamais compris, dit la sage-femme qui me racontait cette histoire, de quoi elle voulait parler.

Un médecin a décrit[37] un des premiers accouchements auxquels il participa. Après bien des péripéties, le bébé se retrouva enfin dans le bras du jeune carabin.

– C'est un garçon ? demanda la mère.

– Non, madame.

– Alors, qu'est-ce que c'est ?

Mon confrère Michel Doussy m'a raconté la naissance de son grand-père, il y a environ un siècle. L'arrière-grand-père était résinier dans les Landes. Un soir, il revient au logis, en l'occurrence une pauvre masure, et entre en disant :

– J'ai faim.

De sous une couette de plumes, s'élève une petite voix, celle d'Eugénie, sa femme :

– J'ai pas préparé à manger. J'ai fait le petit, ce matin.

– C'est point une raison, lève-toi et fais-moi à manger.

– Je te dis que j'ai fait le petit.

Le résinier alla à la cheminée, prit un tison et mit le feu au lit. Affolée, Eugénie se leva et son mari lança alors un seau d'eau pour éteindre le feu.

– Puisque tu es debout, dit-il, fais-moi à manger.

Eugénie s'exécuta. Le résinier mangea et but calmement. Après quoi, essuyant sa bouche, il dit :

– Maintenant, tu peux me montrer le petit.

*

**

– Je me souviens, m'a dit un généraliste, d'un accouchement dans une roulotte. C'était le jour de la fête foraine et j'ai opéré au son des flonflons. Le seul ennui fut que ma parturiente était sur un lit à étages et que j'avais la tête dans un garde-manger plein de fromages. Or je déteste le fromage.

Dans le train Paris-Bordeaux, une jeune femme fut prise des douleurs de l'enfantement. Vite, le chef de train passa d'un compartiment à l'autre pour chercher un médecin. Hélas ! il ne trouva qu'un étudiant en uniforme de Santé navale.

– Mais, mais, dit celui-ci, je ne suis qu'en troisième année, je n'ai jamais fait d'accouchement.

Devant l'insistance du chef de train, le Navalais se résigna néanmoins à suivre. Face à la parturiente et ne sachant que faire, il décida de lui attacher les jambes, avec l'espoir (à tort d'ailleurs) que le bébé différerait sa sortie jusqu'à Bordeaux.

Heureusement, une dame intervint et expédia le pauvre Navalais dans le couloir :

– Laissez-moi faire, dit-elle, je crois que je me débrouillerai mieux que vous.

Un mercredi apparemment comme les autres, la femme d'un cardiologue se trouva fort ennuyée, quand la jeune Espagnole qui travaillait chez elle fit prise des douleurs annonciatrices de l'accouchement.

Elle téléphona à l'hôpital pour avoir une ambulance, puis, celle-ci tardant, à Police-Secours. Dix minutes plus tard, un brave brigadier se grattait le crâne en disant :

– J'ai eu six enfants. Pourtant, je ne sais pas ce qu'il faut faire.

– Moi, j'ai eu un enfant, dit la femme du cardiologue, mais par césarienne. Ah ! si mon mari était là, lui saurait.

Il n'était pas là et le brigadier donna une dizaine de coups de téléphone sans trouver un seul généraliste chez lui. Les spécialistes interrogés se déclaraient incompetents.

– On la transporterait bien dans notre car, dit le brigadier, mais il n'est pas chauffé et par ce froid !

Pendant ce temps, l'enfant parut. La femme du cardiologue, qui ne savait pas comment couper le cordon, eut l'idée de téléphoner à un

ami coiffeur dont la mère était sage-femme. Puis, munie de ciseaux à couture et de ruban jaune, elle procéda avec succès à l'opération. La délivrance (c'est-à-dire l'expulsion du placenta) suivit, cette fois avec l'aide de la femme du coiffeur, venue à la rescousse.

Enfin, au bout d'une heure et quart, l'ambulance, qui avait été coincée dans des embouteillages, arriva pour jouer le rôle habituellement dévolu aux carabiniers. Cela se passait à Paris, dans le XVI^e arrondissement, en décembre 1971.

*

**

Exceptionnels ou non, la plupart des mères aiment à décrire leurs accouchements, comme les anciens combattants parlent de leurs blessures de guerre :

– Ah ! ce petit, racontait une dame de Gap, il a été pénible à naître ! Et méchant comme tout ! Pour pas venir, il s'accrochait aux côtes.

Tandis qu'une Parisienne, dont l'enfant s'était présenté par le siège, expliquait :

– Ça n'a pas été facile, docteur. Pensez donc, j'ai eu un tabouret.

Un professeur agrégé d'anatomie qui professait à la faculté de Bordeaux, aux alentours des années quarante, avait l'habitude de dire :

– Je n'ai jamais vu d'accouchement de ma vie. Il paraît que c'est une chose terrible.

Boutade bien sûr, car l'accouchement n'a rien de terrible. En général, cela se passe bien, parfois même de façon peu ou pas douloureuse, surtout quand la future mère s'est initiée aux techniques de l'accouchement sans douleur.

Il est vrai que l'on peut devenir médecin sans avoir jamais vu un accouchement. Ce qui n'est pas grave lorsque l'on est un éminent dermatologue ou un distingué rhumatologue, mais ce qui est plus ennuyeux lorsque l'on doit faire un remplacement de médecine générale.

Un jeune carabin dont la science était surtout livresque fut appelé pour un accouchement. Après quatre heures d'efforts, il mit au monde le huitième enfant d'une brave fermière.

Le lendemain était jour de marché. Le soir, le jeune carabin se coucha épuisé, mais à deux heures du matin le téléphone se mit à sonner. C'était le père de l'enfant né la veille :

– Docteur, faudrait que vous veniez tout de suite pour la même chose qu'hier.

– La même chose ?

– Oui, prenez vos instruments et venez vite. C'est urgent.

Notre carabin s'habilla en hâte, sauta dans son auto. « La même chose »... S'agissait-il d'un jumeau ? Il lui semblait avoir lu un article sur un cas analogue.

Ce n'était pas un jumeau, c'était un veau.

– On a vu que vous vous débrouillez bien pour la gésine, dit le fermier. Alors, comme on a pas pu avoir le vétérinaire, on a pensé que vous feriez l'affaire.

Devenu chef du service d'obstétrique d'un centre hospitalier, le jeune remplaçant de 1953 conclut :

– Je me suis débrouillé, mais je ne crois quand même pas que ma vocation d'accoucheur soit née ce jour-là.

Histoire un peu plus ancienne, celle d'un autre carabin qui devait remplacer son oncle, médecin dans le Limousin.

– J'espère, lui dit-il, qu'il n'y a pas d'accouchement en vue. Je n'en ai jamais fait et je n'ai même pas encore ouvert un livre d'obstétrique.

– Rien à craindre de ce côté-là. Aucune de mes clientes n'est à terme et je te laisse l'adresse d'un confrère auquel tu feras appel en cas de besoin.

Tout se passa bien jusqu'au dimanche après-midi où le jeune remplaçant fut appelé dans une ferme... pour un accouchement.

– Ma fille de Paris, expliqua le fermier, est revenue pour que son petit naisse au pays.

Paniqué, l'étudiant tâta un peu le ventre de la future mère et dit d'un air docte :

– Je crains des complications, je préfère avoir l'avis d'un confrère.

Le fermier, que la jeunesse du remplaçant inquiétait, s'empressa de téléphoner au docteur du bourg voisin... et, une demi-heure après, le remplaçant vit avec soulagement une auto s'arrêter dans la cour de la ferme. Soulagement de courte durée, car de l'auto descendit un de ses camarades de faculté qui, lui aussi, faisait un remplacement et qui, lui aussi, n'avait jamais vu d'accouchement.

Les deux étudiants se regardèrent, puis le second posa à tout hasard son oreille sur le ventre de la parturiente :

– Ce n'est pas un cas simple, dit-il, il est préférable de l'emmener à l'hôpital.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux carabins embarquent la future mère dans une des autos et foncent vers l'hôpital. Mais, partis à trois, ils arrivèrent à quatre, car l'enfant était né en route.

– Nous n'avions même pas coupé le cordon, avoue aujourd'hui l'un des héros de l'histoire, qui depuis a eu bien des occasions de procéder à ce geste, car il devint professeur d'obstétrique.

On m'a raconté aussi la mésaventure d'un étudiant qui avait dû faire son premier accouchement au cours d'un remplacement en Gironde. Il sut quand même lier le cordon, puis, avec un soupir de soulagement, il

plia bagages.

– Et la délivrance ? demanda la grand-mère. Vous ne faites pas la délivrance ?

Ignorant que la délivrance consiste en l'expulsion du placenta, l'étudiant eut une réponse digne de Sganarelle :

– Oh ! maintenant, ça se fait plus.

Il s'en alla, laissant la grand-mère un peu inquiète. Après un instant d'hésitation, elle téléphona à un vieux médecin des environs. Avec un admirable esprit confraternel, il répondit :

– En effet, j'ai effectivement lu quelque part que certains ne le faisaient plus. Cependant, comme je suis de la vieille école, je continue à le faire et je viens tout de suite.

POSTAMBULE

AU moment où j'écris ces lignes, j'ai pratiquement terminé mon livre. Il ne me reste plus que quelques anecdotes à glaner pour étoffer certains chapitres.

C'est cet instant qu'a choisi un de mes amis pour me citer le cas d'un médecin, mort de surmenage en écrivant un ouvrage sur la fatigue :

– Et toi, qu'arriverait-il si tu mourais avant la sortie de ton bouquin ? Faudrait-il ajouter dessus : « Il n'a pas assez ri » ?

J'avoue que la question ne m'a pas inquiété. En effet, comme je l'ai raconté dans le préambule de ce livre, je suis officiellement décédé à la date du 5 décembre 1922. Depuis la même date, je vis sous l'identité de mon jumeau, ce qui veut dire que l'on pourra tout au plus annoncer « la mort du frère de l'auteur du *Rire c'est la santé*. »

Mais pas de pessimisme ! Je ne me suis jamais aussi bien porté qu'au cours de ces derniers mois et je suis décidé à continuer à rire. D'abord en revenant à mes chers cancrs. Même que j'ai déjà retenu un titre pour mon prochain recueil des perles : *Tant qu'il y aura des cancrs*.

Je pense aussi donner un frère cadet à ce livre. Il pourrait s'appeler *le Rire médecin*, car j'ai encore beaucoup de choses à découvrir et à raconter sur le sujet. Surtout si je reçois des lettres de lecteurs. Eh oui, pourquoi ce livre ne me vaudrait-il pas un courrier aussi abondant que *la Foire aux cancrs* ? J'en serai d'autant plus ravi que j'ai fait mienne la philosophie de cette Suissesse, presque centenaire, expliquant à un voisin :

– Tous les matins, je prie le Bon Dieu pour mourir le soir.

– Pourquoi, grand-mère ?

– Parce que dans la journée on a toujours quelque chose à apprendre.

Et toujours quelques excellentes occasions de rire.

* ~ * ~ *

* ~ *

PRINCIPAUX OUVRAGES DE JEAN-CHARLES

Livres drôles

LES PERLES DU FACTEUR (Calmann-Lévy)

LES NOUVELLES PERLES DU FACTEUR (Calmann-Lévy) LA FOIRE AUX CANCRES (Calmann-Lévy)

LE RIRE EN HERBE (Calmann-Lévy)

L'ÉCOLE DES MALINS (Presses de la Cité)

HARDI ! LES CANCRES (Presses de la Cité)

VINGT CANCRES APRÈS (Presses de la Cité)

LE CARNAVAL DU RIRE (Rouge et Or)

LE LIVRE D'OR DES MOTS D'ENFANTS (Presses de la Cité) LA FOIRE AUX CANCRES CONTINUE (Calmann-Lévy)

LA BATAILLE DU RIRE (Presses de la Cité)

TOUS DES CANCRES (Calmann-Lévy)

Livres drôles réservés aux adultes

HISTOIRES A NE PAS METTRE ENTRE TOUTES LES MAINS (Calmann-Lévy)

HISTOIRES CROUSTILLANTES AVEC LE CARRÉ BLANC (Presses-Pocket)

HISTOIRES GRATINÉES AVEC LE CARRÉ BLANC (Presses-Pocket)

Livres utiles

SIMPLE DICTIONNAIRE D'ÉDUCATION SEXUELLE (Solar) LE B... A... BA DE L'ÉDUCATION SEXUELLE (Solar) L'ESSONNE (Delalain)

Romans

OU EST DONC MA FEMME ? (Plon)

PHAMA, PRIX GONCOURT (Plon)

Disque (interprété par Jean-Charles)

L'HISTOIRE DE FRANCE VUE PAR LES CANCRES (Sono- presse)

[1] Je me suis fixé comme règle de ne donner le nom d'aucun médecin en exercice, sauf lorsque je cite un texte extrait d'un livre ou d'un journal, ou bien la déclaration d'une personnalité politique ou syndicale. Ce qui est le cas ici, puisqu'il s'agit d'une phrase du rapport du docteur Valingot, lors du XVe congrès du Syndicat national des Médecins omnipraticiens français, en septembre 1970.

[2] Ce terme, sans doute un peu désuet, désigne les étudiants en médecine

[3] Docteur est devenu synonyme de médecin. Nombre de gens disent je vais chez le docteur, alors qu'ils ne diraient pas je vais chez le maître, quand ils rendent visite à un avocat ou à un notaire.

Pour éviter de répéter sans cesse le mot *médecin*, je parlerai donc moi aussi du *docteur* ou encore du *toubib*, ce terme d'argot militaire étant maintenant utilisé pour désigner n'importe quel médecin.

[4] Si, après avoir cité cette anecdote parfaitement exacte, je ne reçois pas quelques paquets de nouilles, c'est que la publicité clandestine n'existe pas.

[5] Je reçois beaucoup de lettres de lecteurs qui désirent, soit m'envoyer des perles, soit formuler des critiques. Certains hésitent à le faire, par crainte que leur lettre ne me parvienne pas. C'est pourquoi je me permets de préciser que le mieux est de m'écrire à l'adresse suivante : *Jean-Charles, aux bons soins des Presses de la Cité, 8, rue Garancière, 75 - Paris - 6e*.

[6] Sur mes notes, j'avais écrit bravement parasyntèse, preuve que moi aussi je fais des perles.

[7] *Souvenirs et portraits* (Librairie Laurent Beaupré, 1815).

[8] Alias onguent gris. Et il n'est pas utile de m'écrire pour me parler des longs gants gris. Au cours de mon enquête, on m'en a parlé presque aussi souvent que des sangsues mangées en fricassée, autre grand classique.

[9] *Le Portrait de Dorian Gray*.

[10] La première et la troisième perle sont dues à des candidats au certificat d'études. La seconde à un candidat au brevet élémentaire.

[11] Deux millions deux cent mille francs anciens.

[12] Les disquaires se servent aussi de la comparaison avec le cadran d'une pendule, pour indiquer les défauts d'un disque. L'un d'eux avait signalé un crépitement à onze heures. La réclamation arriva à une employée, nouvelle dans le métier. Avec une belle conscience professionnelle, elle écouta le disque, trois jours de suite, à onze heures précises.

[13] Un mot analogue a été attribué depuis à Sacha Guitry, parlant d'un président

de la République qui était en train de mourir. Le seul ennui est que Guitry décéda en 1957 et ledit président en 1966. Ce qui prouve, une fois de plus, qu'on ne se méfiera jamais assez des anecdotes que chuchote le Tout-Paris.

[14] En 1964, la revue *Tonus* avait demandé à ses lecteurs d'évoquer quelques souvenirs de leur carrière médicale. J'eus l'honneur de faire partie du jury et de contribuer à attribuer le premier prix au docteur Jacques Larder, dont l'histoire, arrivée à son prédécesseur, parut dans *Tonus* du 16 mai 1964.

[15] D'après *le Quotidien du Médecin* du 12 janvier 1972.

[16] 34 kilos 600 de lettres, journaux et prospectus, du 26 octobre au 25 novembre 1971, chez un généraliste de Dordogne. Ce qui, compte tenu de la trêve d'août, représente environ quatre cents kilos par an.

[17] Ce nom est bien entendu inventé.

[18] Ces quelques lignes sont extraites de la réponse de Mme Cazaly, gagnante d'un concours organisé par le *Quotidien du Médecin* (21 décembre 1971).

[19] On me permettra de préciser que la dame ajouta : « Un des vôtres, en particulier. »

[20] Les maris sont admis au même titre que les femmes dans l'*Acomed* (Association des conjoints de médecins), mais ils ne représentent guère que cinq pour cent des effectifs.

[21] *La Médecine de groupe* (Le Seuil, 1970).

[22] Dix ans après la publication de son texte dans *Tonus*, Françoise est infirmière. J'ai aussi découvert qu'elle était la fille d'un de mes anciens condisciples du lycée de Talence (Gironde). Oh ! hérédité, ledit condisciple était toujours premier en français.

[23] Dix ans après, Anne est étudiante en médecine.

[24] *La Médecine de groupe* (Le Seuil, 1970).

[25] Cette histoire a été racontée par la femme du médecin, Mme Girand, dans *Tonus* du 14 février 1964.

[26] Lors des IV^e assises de la Fédération hospitalière de France, en février 1972

[27] Plon. 1970.

[28] Bulletin de l'Association des anciens internes et internes de l'hôpital de l'Institut Pasteur de Paris. N° 8. Année 1971.

[29] Péan (Maloine, 1948.)

[30] Citée par le *Journal du Dimanche* (5 décembre 1971).

[31] *La vie d'un médecin... au jour le jour* (Édité par l'auteur, 56, bd, de l'Hôtel-de-Ville, 93 -Aulnay-sous-Bois).

[32] *Réflexions sur la médecine d'hier et de demain* (Plon, 1966).

[33] *Télé médecine*. 10 octobre 1971.

[34] *Mon toubib raconte*. Éditions de l'auteur, 14 rue Gabriel-Fauré, Pamiers (Ariège). 1964.

[35] Je dis « sympathique » parce qu'il a édité un diplôme de cancre dont j'avais eu l'idée.

[36] Éditions France-Empire. 1969.

[37] *Télé médecine* N° 248 du 18 juillet 1971.